



INSTITUT DES LIBERTÉS

- Bibliothèque Libre -

Adam Smith

# Théorie des Sentiments Moraux

<http://institutdeslibertes.org>

Oeuvre tombée dans le domaine public - remerciements à la Bibliothèque de Munich

# THÉORIE

DES

SENTIMENS MORAUX;

TRADUCTION NOUVELLE

*De l'Anglois de M. SMITH, ancien  
Professeur de Philosophie à Glascow;*

Avec une Table raisonnée des matières  
contenues dans l'Ouvrage,

*Par M. l'Abbé BLAVET,  
Bibliothécaire de S. A. S. M. le P. de Conty.*

---

Quand une lecture vous élève l'esprit & qu'elle vous  
inspire des sentimens nobles & courageux, ne cherchez  
pas une autre règle pour juger de l'Ouvrage, il est  
bon & fait de main d'ouvrier.

*Caractères de la Bruyere, Chap. 1.*

---



A PARIS;

Chez VALADE, Libraire, rue St-Jacques,  
vis-à-vis celle des Mathurins.

---

M. DCC. LXXV.

*Avec Approbation, & Privilege du Roi.*

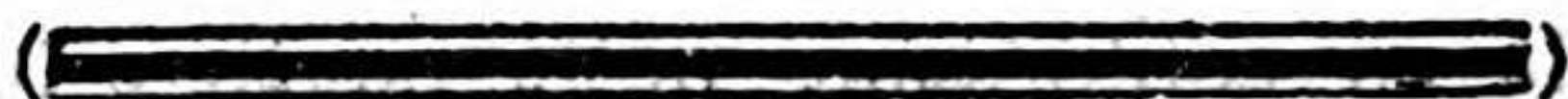


Faint, illegible text covering most of the page, possibly bleed-through from the reverse side.

-----



THÉORIE  
DES  
SENTIMENS MORAUX.



TROISIEME PARTIE,

*Du fondement des jugemens que nous portons sur nos propres sentimens & notre conduite, & du sentiment du devoir.*



SECTION UNIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

*De la connoissance intime que nous avons d'avoir mérité l'approbation ou le blâme.*

DANS les deux premières parties de ce Discours nous avons considéré prin-

*Tome II.*

A



principalement l'origine & le fondement des jugemens que nous portons des sentimens & de la conduite des autres : nous allons maintenant examiner l'origine de ceux que nous portons des nôtres.

Le desir de l'approbation & de l'estime de ceux avec lesquels nous vivons ne peut être pleinement satisfait qu'en nous rendant nous-mêmes le juste & propre objet de ces sentimens si importans pour notre bonheur, & en conformant notre caractère & notre conduite à ces mesures & à ces règles selon lesquelles on les accorde naturellement. Il ne suffit pas de les obtenir de l'ignorance & de l'erreur. Si nous savons en notre conscience que nous ne méritons pas qu'on pense si favorablement de nous, & que si on nous connoissoit on auroit de nous une opinion toute contraire, il s'en faut bien qu'il n'y ait rien à redire à notre contentement. Celui qui nous applaudit pour des actions que nous n'avons pas faites ou pour des motifs que nous n'avons pas eus, applaudit à une autre personne que nous. Ses louanges ne peuvent nous faire aucun plaisir. Elles nous mortifieroient même plus qu'une



cenfure directe en rappelant à notre esprit l'humiliante réflexion fur ce que nous devrions être & que nous ne fommes pas. On peut croire qu'une femme qui fe farde pour cacher fa laidur, ne tire pas beaucoup de vanité des complimens qu'on fait à fa beauté. Nous penferions qu'ils doivent plutôt la faire songer à l'impression défagréable que feroit fon teint naturel ; & que ce contraste doit la chagriner davantage. Se plaie à des éloges fi mal fondés est la marque de la plus grande foiblesse & de la légéreté la plus superficielle. C'est ce qu'on appelle *vanité*, source des vices les plus ridicules & les plus méprisables, source de l'affectation & du mensonge, & mère d'une infinité de folies dont on imagineroit que le moindre grain de sens commun devoit nous garantir si l'expérience ne nous en montrait des exemples à chaque pas. Le menteur impertinent qui cherche à exciter l'admiration d'une compagnie par le récit d'aventures fabuleuses, le fat important qui se donne des airs de rang & de distinction qu'il fait fort bien qui ne lui appartiennent point, sont sans doute flatés des applaudissemens



qu'ils reçoivent. Mais leur vanité suppose une illusion d'imagination si grossière qu'on a peine à concevoir comment une créature raisonnable peut en être la dupe. Quand ils se mettent eux-mêmes à la place de ceux qu'ils croient avoir trompé, ils sont saisis de la plus haute admiration pour leur propre personne. Ils se regardent non dans le jour où ils doivent paroître aux autres, mais dans celui où ils s'imaginent qu'ils paroissent actuellement. La foiblesse de ces esprits superficiels & leur plate folie les empêchent de tourner les yeux sur ce qui se passe au-dedans d'eux, & de se voir dans ce point de vue méprisable où chacun les verroit si chacun venoit à reconnoître la vérité.'

Comme les vains éloges, dictés par l'ignorance, ne peuvent donner aucune joie solide, aucune satisfaction à l'épreuve d'un examen sérieux; de même nous tirons souvent une consolation réelle de la réflexion que si nous ne recevons pas actuellement des louanges, nous ne laissons pas d'en avoir mérité par notre conduite, qui se trouve en tout point conforme à ces mesures & à ces règles qu'on suit naturellement & communément quand



on loue & qu'on approuve. Nous ne sommes pas seulement contents d'être loués, nous le sommes d'avoir fait quelque chose de louable. Nous le sommes par l'idée de nous être rendus les objets naturels de l'approbation, quoique nous ne l'ayons pas obtenue, & il est mortifiant pour nous de penser que nous avons justement encouru le blâme, quoique nous l'ayons évité. Celui qui se rend témoignage d'avoir exactement observé tout ce que l'expérience nous apprend qu'il faut pour être généralement approuvé, réfléchit avec satisfaction sur la convenance de sa propre conduite, lorsqu'il se voit dans le jour où le verroit un spectateur impartial; il entre parfaitement dans tous les motifs qui l'ont dirigée, il en repasse chaque partie avec complaisance, & quand ses actions ne devroient jamais venir à la connoissance des hommes, il se regardera non pas tant comme il leur paroît actuellement que comme il leur paroîtroit s'ils étoient mieux instruits; il prévient l'applaudissement & l'admiration qu'on lui accorderoit, & il s'applaudit & s'admire lui-même par sympathie avec ces sentimens qu'on



auroit, & que la seule ignorance du public empêche qu'on ait pour lui. Car il fait que ces sentimens sont l'effet naturel & ordinaire d'une conduite telle que la sienne; ces deux choses sont fortement liées dans son imagination, & il est accoutumé à concevoir l'une comme la suite naturelle & légitime de l'autre. Combien d'hommes ont sacrifié leur vie pour se faire un nom après leur mort? Leur imagination jouissoit par anticipation de la gloire qui devoit leur survivre, leurs oreilles retentissoient d'applaudissemens qu'ils ne devoient jamais entendre; l'idée de cette admiration, dont ils ne devoient jamais sentir les effets, les transportoit; elle bannissoit de leurs cœurs la plus forte de toutes les craintes, & les rendoit capables de ces actions sublimes qui semblent presque au-dessus de l'humanité. Or il n'y a guère de différence entre une approbation qui ne doit nous être donnée que quand nous serons hors d'état d'en jouir, & celle qui ne nous sera jamais donnée, mais qu'on nous donneroit si le monde étoit bien informé des véritables circonstances de notre conduite. Si le desir de



l'une produit souvent des effets si extraordinaires, faut-il s'étonner qu'on fasse toujours un si grand cas de l'autre ?

Si un homme, au contraire, a violé toutes les règles qui seules pouvoient le rendre agréable aux hommes, quand il auroit la plus parfaite certitude que ses actions demeureront toujours ensevelies dans un secret impénétrable, cette assurance ne le tranquillise point. Lorsqu'il se rappelle le passé & qu'il se voit dans le jour où le verroit un spectateur impartial, il trouve qu'il ne peut entrer dans les motifs qui ont déterminé sa conduite. Cette idée l'humilie & le confond, & il sent nécessairement une grande partie de cette honte à laquelle il seroit exposé s'il venoit à être généralement connu. Son imagination va au-devant du mépris & de l'ignominie auxquels il n'échappe que par l'ignorance de ceux avec lesquels il converse ; il sent qu'il est l'objet naturel de ces sentimens, & il tremble toujours à la pensée de ce qu'il en souffriroit s'ils venoient jamais à éclater contre lui. Mais si l'action qu'il se reproche n'est pas seulement une de ces fautes qui ne



méritent que le simple blâme, si c'est un de ces crimes énormes qui excitent le ressentiment & la détestation, aussi long-tems qu'il lui restera quelque sensibilité, il n'y songera jamais qu'avec toutes les angoisses de l'horreur & du remord; & quand il seroit sûr que personne n'en saura jamais rien, quand il pourroit même se persuader qu'il n'y a point de Dieu pour l'en punir, il conserveroit encore assez de ces sentimens pour empoisonner le reste de ses jours. Il se regardera perpétuellement comme l'objet naturel de la haine & de l'indignation de ses semblables, & à moins qu'il ne se fasse un calus sur son cœur par l'habitude des crimes, il sera frappé de terreur & d'étonnement à l'idée seule de la manière dont les hommes l'envifageroient & de ce qu'il liroit dans leur contenance & dans leurs yeux, s'ils venoient à percer le voile qui couvre cette affreuse vérité qu'il ne peut se cacher. Ces tranfes naturelles d'une conscience épouvantée sont les démons, les furies vengeresses qui tourmentent le coupable en cette vie, qui ne lui laissent ni tranquillité ni repos, & qui le jettent souvent dans le désespoir &



l'aliénation d'esprit. Il n'y a point de secret qui puisse l'en garantir , point de principes même d'irréligion qui puissent s'en délivrer entièrement, rien enfin qui puisse l'en affranchir, si ce n'est le plus vil & le plus abject de tous les états, celui d'une insensibilité totale pour l'honneur & l'infâmie, le vice & la vertu. On a vu des hommes du caractère le plus détestable, qui, dans l'exécution des crimes les plus noirs, avoient pris leurs mesures avec assez de sang froid pour écarter d'eux jusqu'au moindre soupçon, forcés, pour ainsi dire, par l'horreur de leur situation, à révéler eux-mêmes ce qui auroit échappé à toute la sagacité des recherches humaines. En avouant leurs crimes, en se soumettant au ressentiment de leurs concitoyens offensés, & en satisfaisant ainsi une vengeance dont ils ne pouvoient se cacher qu'ils étoient devenus les objets propres, ils se flattoient que leur mort les réconcilieroit, du moins dans leur propre imagination, avec les sentimens naturels du genre humain; que la démarche même qu'ils faisoient de s'accuser volontairement les mettroit en état de se considérer comme moins



dignes de haine & de ressentiment ; qu'ils expieront en quelque manière leurs forfaits , & qu'ils mourront dans la paix & avec le pardon de leurs semblables. Une telle idée comparée avec ce qu'ils sentoient auparavant devoit , ce semble , être un bonheur pour eux.

---

## C H A P I T R E I I.

*De quelle manière nos jugemens se rapportent à ce que doivent juger les autres , & de l'origine des règles générales.*

**U**NE grande , & peut-être la plus grande partie du bonheur des hommes dépend de la vue de leur conduite passée & du degré d'approbation ou de blâme qui accompagne cette vie. Mais de quelque manière qu'elle nous affecte , nos sentimens à cet égard ont toujours quelque rapport secret avec ceux des autres ou tels qu'ils sont , ou tels qu'ils feroient dans certaine supposition , ou tels que nous imaginons qu'ils devroient être. Nous examinons nos actions comme le fe-



roit un spectateur impartial. Si en nous mettant à sa place nous entrons parfaitement dans les passions & les motifs qui en ont été le principe, nous les approuvons par sympathie avec l'approbation de ce juge impartial supposé : sinon c'est dans son improbation que nous entrons pour les condamner.

S'il étoit possible qu'une créature humaine vécût jusqu'à l'âge d'homme dans un lieu solitaire, sans aucune communication avec ceux de son espèce, elle n'auroit pas plus d'idée de son propre caractère, de la convenance ou du démérite de ses propres sentimens & de sa conduite, de la beauté ou de la difformité de son ame, que de la beauté ou de la difformité de son visage. Comment verroit-elle ces objets ? elle n'y regarderoit point, elle n'auroit point de miroir pour les lui présenter. Mettez-la dans la société, la voilà aussi-tôt pourvue de ce miroir qui lui manquoit. Il est dans ceux avec lesquels nous vivons, il est dans leur air & dans leur conduite qui marquent toujours quand ils entrent dans nos sentimens & quand ils les désapprouvent. Et c'est-là que nous commen-



çons. à voir la convenance ou la disconvenance de nos propres passions, la beauté ou la difformité de notre ame. Un homme séparé de toute société depuis sa naissance, ne s'occuperait que des objets de ses passions, c'est-à-dire, des corps extérieurs qui lui causeroient du plaisir ou de la douleur. A peine tourneroit-il jamais ses pensées sur ses passions même, sur les desirs & les aversions, les joies & les chagrins excités par ces objets, quoique rien ne lui soit plus immédiatement présent. Tout cela ne l'intéresseroit pas assez pour qu'il y donnât une sérieuse attention. La considération de ses joies & de ses chagrins ne produiroit pas en lui de nouvelles joies ni de nouveaux chagrins, quoique la considération des causes de ces passions pût le faire souvent. Transportez-le parmi ses semblables, sur-le-champ ses passions vont devenir les causes de passions nouvelles. Il observera que certaines sont approuvées, & que d'autres déplaisent; il en concevra de lui-même des sentimens bas ou élevés, ses desirs, ses aversions, ses joies, ses chagrins deviendront les causes de nouveaux desirs, de nouvelles joies,



de nouvelles aversions & de nouvelles peines , qui l'intéresseront vivement & s'attireront de sa part l'attention la plus continuelle & la plus forte.

C'est dans la forme extérieure & la figure des autres que nous puisons nos premières idées de la beauté & de la difformité du corps. Cependant nous ne tardons pas à nous appercevoir qu'ils exercent à cet égard la même critique sur nous que nous exerçons sur eux. Nous sommes bien aise que notre figure leur plaise , & fâchés qu'elle leur inspire du dégoût. Nous sommes inquiets de savoir à quel point notre extérieur mérite leur blâme ou leur approbation. Nous nous examinons depuis les pieds jusqu'à la tête , & par le moyen d'un miroir ou par quelque autre expédient nous tâchons , autant qu'il est possible , de nous voir à la même distance & avec les mêmes yeux que les autres nous voyent. Si après cette opération nous sommes contents de notre personne , il nous est plus facile de supporter les jugemens défavantageux que les autres en font ; si nous reconnoissons , au contraire , que nous sommes des objets naturels de dégoût , chaque marque qu'ils nous



en donnent nous mortifie extrêmement. Un homme passablement bien fait vous permettra de badiner sur quelque petit défaut qui se trouve dans la personne ; mais pour l'ordinaire ces sortes de plaisanteries sont insupportables à celui qui est réellement difforme. Or il est évident que nous ne nous embarrassons de notre beauté & de notre laideur que par rapport à l'effet qu'elles font sur les autres, & que sans la société nous serions parfaitement indifférens sur cet article.

Nous exerçons de même notre critique morale sur le caractère & la conduite des autres, & nous observons curieusement de quelle manière nous en sommes affectés. Bientôt nous observons aussi qu'ils usent envers nous de la même liberté, & nous sommes jaloux de savoir jusqu'où nous méritons leur censure ou leur applaudissement, & si c'est à juste titre que nous leur paroissions des créatures agréables ou désagréables, telles qu'ils nous représentent. Pour cet effet nous commençons à examiner nos propres passions & notre conduite, & en considérant quel jugement nous en porterions si nous étions à leur place, nous



tâchons de voir quel est celui qu'ils en doivent porter eux-mêmes. Nous nous supposons spectateurs de nos actions & de leurs motifs, & nous cherchons quel effet ils produiroient sur nous dans ce point de vue. C'est-là le seul miroir par lequel nous puissions rechercher, pour ainsi dire, avec les yeux d'autrui, la convenance de notre propre conduite. Si, vue dans ce jour, elle nous plaît, nous sommes passablement contents, & nous pouvons en quelque sorte mépriser la censure des autres; sûrs que, malgré le change qu'ils prennent à notre égard, nous sommes les objets propres & naturels de l'approbation. Si, au contraire, elle nous déplaît, nous n'en sommes que plus jaloux de gagner leur approbation, & pourvu que nous n'ayons pas déjà fait, comme on dit, un pacte avec l'infamie, l'idée de leur censure nous fait d'autant plus de peine, que nous paroissant fondée, elle nous frappe avec une double rigueur.

Lorsque je veux examiner ma propre conduite & la juger, soit pour l'approuver, soit pour la condamner, il est évident que je me partage, pour ainsi dire, en deux personnes, & que



le *moi* qui examine & qui juge fait un autre personnage que le *moi* dont la conduite est examinée & jugée. Le premier est le spectateur dont je tâche de prendre les sentimens en me mettant à sa place, & en considérant ce que me paroîtroit ma conduite aperçue de ce point de vue particulier; le second est l'agent ou celui que j'appelle proprement *moi*, & sur la conduite duquel je veux me former quelque opinion en qualité de spectateur. Le premier est le juge, le second celui dont on fait le procès; mais que le juge & celui dont on fait le procès soient à tous égards les mêmes, c'est ce qui est aussi impossible qu'il l'est que la cause & l'effet soient exactement & en tout point la même chose.

Les grands caractères de la vertu sont d'être aimable & méritoire; c'est à-dire, digne d'amour & de récompense; ceux du vice, d'être odieux & punissable. Mais ces caractères ont un rapport immédiat aux sentimens des autres: on ne dit pas que la vertu soit aimable ou méritoire, parce qu'elle est l'objet de son propre amour ou de sa propre gratitude, mais parce qu'elle fait naître ces sentimens dans les autres



hommes. La persuasion intime qu'ils n'ont que des regards favorables à jeter sur nous, est la source de cette tranquillité intérieure & de ce contentement de soi-même qui sont la suite naturelle de la vertu, comme le soupçon de dispositions contraires de leur part occasionne les tourmens du vice. Quel plus grand bonheur que celui d'être aimé, & de savoir qu'on le mérite; quel plus grand malheur que celui d'être haï, & de savoir qu'on est digne de l'être!

L'homme est regardé comme un être moral, parce qu'il est regardé comme un être comptable de ses actions. Or un être comptable, ainsi que le mot l'exprime, est un être qui doit compte de ses actions à quelqu'autre, & qui est obligé conséquemment de les régler sur le bon plaisir de cet autre. L'homme est comptable à Dieu & à ses semblables. Mais quoiqu'il le soit sans doute principalement à Dieu, dans l'ordre du tems il l'est d'abord à ses semblables; car il conçoit nécessairement qu'il leur doit compte avant qu'il ait pu se former aucune idée de la divinité ni des règles par lesquelles elle le jugera. Un enfant



se regarde certainement comme comptable à ses parens , & l'idée d'avoir mérité leur approbation ou leur improbation , élève son amour-propre , ou l'abbat long-tems avant qu'il ait aucune notion de sa comptabilité envers Dieu , ni des règles par lesquelles Dieu le jugera.

Le grand juge de ce monde , pour de très-bonnes raisons , a trouvé bon de mettre entre les foibles yeux de la raison humaine & le trône de sa justice éternelle , un certain degré de ténèbres & d'obscurité , qui , bien qu'il ne cache pas entièrement à notre vue ce grand tribunal , en diminue l'impression & la rend foible & languissante en comparaison de celle qu'on pourroit attendre de la grandeur & de l'importance d'un objet si puissant. Si on concevoit les récompenses & les peines infinies que Dieu prépare aux observateurs ou aux transgresseurs de sa volonté aussi distinctement que l'on conçoit les retours frivoles & passagers de bien & de mal que nous pouvons attendre les uns des autres ; la foiblesse humaine confondue par l'immensité d'objets si incompréhensibles pour elle , ne pourroit plus vaquer



aux affaires d'ici bas ; & tout ce qui concerne la société eût été négligé si les intentions de la Providence à ce sujet eussent été révélées plus clairement quelles ne le sont. Cependant afin qu'il y eût toujours une règle pour diriger notre conduite & un juge, dont l'autorité nous obligeât à suivre cette règle , l'auteur de la nature a constitué l'homme pour être juge des hommes. A cet égard , comme à plusieurs autres , il l'a créé à son image , & l'a établi son vice-gérent sur la terre pour avoir l'inspection sur la conduite de ses frères. La nature nous apprend à reconnoître cette juridiction , ce pouvoir dont elle l'a revêtu , & à trembler ou à tressaillir de joie , selon que nous croyons avoir mérité la censure ou ses applaudissemens.

Mais quelle que puisse être l'autorité de ce tribunal inférieur que nous avons continuellement devant nos yeux , s'il arrive que sa décision soit contraire aux principes & aux maximes que la nature a établies pour ses jugemens ; les hommes sentent qu'ils peuvent en appeller à un juge supérieur , & s'adresser à ce tribunal que la nature a érigé dans leur propre cœur



pour redresser l'injustice & la partialité de cette décision.

Il y a certains principes établis par la nature pour présider à nos jugemens sur la conduite de ceux avec lesquels nous vivons. Tant que nos décisions s'accordent avec ces principes, & que nous n'approuvons ni ne condamnons rien que la nature n'ait rendu, & qu'autant qu'elle l'a rendu l'objet propre de l'applaudissement ou du blâme, comme la sentence que nous portons alors est, si je puis ainsi parler, conforme aux loix, elle n'est sujette à aucune correction que ce soit. La personne sur laquelle nous formons ces jugemens est forcée d'y souscrire elle-même. Lorsqu'elle se met à notre place elle ne peut s'empêcher de voir sa propre conduite dans le même jour où nous la voyons. Elle sent que par rapport à nous & à tout spectateur impartial elle doit paroître l'objet propre & naturel de ces sentimens que nous témoignons pour elle. Ces sentimens doivent donc produire leur plein & entier effet sur elle, & par conséquent lui faire goûter, s'ils l'approuvent, tout le triomphe de l'approbation qu'on se donne à soi-même, ou



lui faire éprouver , s'ils la condamnent , toutes les horreurs de la honte , quand elle fait qu'elle les a mérités.

Il n'en est pas de même si nous avons approuvé ou condamné quelqu'un contre ces règles établies par la nature pour la direction de ces sortes de jugemens. Si en se mettant à notre place il ne se paroît pas à lui-même un objet d'applaudissement ou de condamnation , comme alors il ne peut entrer dans nos sentimens , pourvu qu'il ait de la constance & de la fermeté , il n'en sera pas fort ému , ni en bien , ni en mal ; c'est-à-dire , que notre décision ne le flattera guères , si elle lui est favorable , & qu'il en sera fort peu mortifié si elle lui est contraire. L'applaudissement du monde entier ne nous servira pas de beaucoup si notre propre conscience nous condamne , & nous ne pouvons succomber sous le blâme de tout le genre humain , si nous sommes absous à ce tribunal qui est au-dedans de nous , & si notre ame nous dit que tout le monde a tort.

Mais quoique ce tribunal , qui est au-dedans de nous , soit l'arbitre suprême de toutes nos actions , quoiqu'il



puisse infirmer les décisions de tout le genre humain sur notre caractère & notre conduite, nous mortifier au milieu des applaudissemens, & nous soutenir contre la censure du monde entier; si nous remontons cependant à l'origine de son institution, nous trouverons que sa juridiction émane en grande partie de l'autorité de ce même tribunal dont il casse si souvent & si justement les arrêts.

Lorsque nous commençons à entrer dans le monde, animés par le desir naturel de plaire, nous nous accoutumons à regarder quelle est la conduite qui doit être agréable à chaque personne avec laquelle nous vivons, à nos parens, à nos maîtres, à nos camarades. C'est aux individus que nous nous adressons, & pendant quelque-tems nous poursuivons avec ardeur le projet absurde & impraticable de gagner la bienveillance & l'approbation de tout le monde. L'expérience nous apprend bientôt que rechercher l'approbation universelle c'est courir après une chimère. Dès que nous avons des intérêts plus considérables à ménager, nous trouvons qu'en plaisant à un homme on est presque sûr d'en dé-



sobliger un autre ; & que la complaisance pour un individu peut quelquefois irriter tout un peuple. La conduite la plus honnête & la plus équitable peut croiser les intérêts & traverser les inclinations de personnes particulières qui ont rarement assez de candeur pour entrer dans la convenance de nos motifs , & pour voir que nos actions , quelque désagréables qu'elles soient pour elles , sont parfaitement assorties à notre situation. Pour nous défendre contre la partialité de ces jugemens , nous en venons bientôt à établir au-dedans de nous un juge entre nous-mêmes & ceux avec lesquels nous vivons. Nous nous considérons comme agissans en présence d'une personne remplie de candeur & d'équité , qui n'a aucune relation particulière avec nous ou avec ceux dont les intérêts sont compromis par notre conduite , qui n'est , ni notre père , ni notre frère , ni notre ami , ni le leur , mais qui est simplement un homme en général , un spectateur impartial qui voit nos actions avec la même indifférence que nous voyons celles d'un autre. Si en nous mettant à la place d'un tel spectateur , elles



nous présentent un aspect agréable , si nous sentons qu'il ne pourroit s'empêcher d'entrer dans tous les motifs qui ont influé sur nous , quels que puissent être les jugemens des hommes , nous sommes toujours contents de nous-mêmes , & en dépit de leur censure nous nous regardons comme des objets propres de l'approbation.

Au contraire si l'homme intérieur nous condamne , les plus vives acclamations ne sont plus pour nous que le vain bruit de l'ignorance & de la folie , & toutes les fois que nous nous revêtons du caractère de ce juge impartial , nous ne pouvons éviter que la vue de nos actions ne nous donne du mécontentement & du dégoût. Les hommes foibles , vains ou frivoles peuvent se chagriner de la plus injuste censure & se glorifier des applaudissemens les plus absurdes. Des gens de cette espèce ne sont point accoutumés à consulter le juge intérieur sur l'opinion qu'ils doivent se former d'eux-mêmes. Ils n'en appellent guères à cet hôte du cœur ; cet homme abstrait , le représentant du genre humain , & le substitut de la divinité que la nature a constitué le juge  
suprême



suprême de toutes leurs actions. Ils s'en tiennent à la décision du tribunal inférieur. Le dernier terme de leurs desirs a toujours été l'approbation de leurs pareils, des personnes particulières avec lesquelles ils ont vécu & conversé. S'ils l'obtiennent, ils sont au comble de leur joie; s'ils la manquent, ils sont tout-à-fait déconcertés. Ils n'ont jamais songé à interjetter appel à une Cour supérieure; ils ne connoissent, ni ses décisions, ni les règles & les formes de ses procédures. Aussi quand le monde ne leur rend pas justice, ils sont incapables de se la rendre à eux-mêmes, & par-là ils deviennent les esclaves du monde. Quelle différence d'eux à celui qui s'est habitué dans toutes les occasions à recourir au juge intérieur, & à considérer non ce que le monde approuve, mais ce qui paroît à ce spectateur impartial l'objet naturel & propre de l'approbation ou de l'improbation! Il n'ambitionne & ne craint rien tant que l'applaudissement ou le blâme de ce suprême arbitre de notre conduite. En comparaison de ce qu'il décide en dernier ressort, l'opinion de tous les hommes, quoiqu'elle ne soit pas



absolument indifférente , ne lui paroît pas d'une grande conséquence , & il est incapable de s'enfler de leurs jugemens les plus favorables , comme de se laisser abattre par les plus défavantageux.

Ce n'est qu'en consultant ce juge intérieur que nous pouvons voir tout ce qui a rapport à nous dans sa forme réelle & dans ses véritables dimensions , ou faire une comparaison juste entre nos intérêts & ceux des autres.

Comme les objets paroissent grands ou petits à l'œil du corps , non pas tant selon leurs dimensions réelles que selon la proximité ou la distance où ils sont par rapport à nous , il arrive la même chose à ce qu'on peut appeler l'œil naturel de l'ame , & nous remédions de la même manière aux erreurs de l'un & de l'autre. Dans ma position présente un immense paysage composé de plaines , de bois & de montagnes éloignées semble couvrir simplement la petite fenêtre à côté de laquelle j'écris , & paroît sans aucune proportion plus petit que la chambre où je suis. Pour faire une juste comparaison de ces grands objets avec



les petits qui sont autour de moi, je n'ai d'autre moyen que de me transporter, au moins en imagination, dans un lieu situé à peu près à égale distance des uns & des autres, & de juger par-là de leurs proportions réelles. L'habitude & l'expérience m'ont rendu cela si facile que je le fais sans presque m'en appercevoir, & il faut qu'un homme ait quelque teinture de l'optique pour être convaincu de la petitesse sous laquelle les objets éloignés se montreroient à l'œil, si l'imagination ne les étendoit & ne les grossissoit par la connoissance que nous avons de leur grandeur réelle.

De même aux yeux des passions intéressées & originales de la nature humaine, la perte ou l'acquisition du plus petit avantage personnel paroît beaucoup plus importante, cause un plaisir ou un chagrin beaucoup plus vifs, excite des desirs beaucoup plus véhémens, ou des aversions beaucoup plus fortes que ce qui est le plus essentiel au bonheur d'un autre avec qui nous n'avons point de liaison particulière. Ses intérêts, vus de cette position, ne peuvent jamais balancer les nôtres, ni nous empêcher de tout



faire à son préjudice & en faveur des nôtres. Pour comparer avec exactitude ces intérêts opposés, il faut que nous changions notre position. Ce n'est ni à notre place, ni à la sienne, ni par nos yeux, ni par les siens que nous devons les voir; c'est à la place, & par les yeux d'un tiers qui n'est pas plus porté pour lui que pour nous, & qui nous juge tous deux sans partialité. Ici l'habitude & l'expérience rendent aussi la chose d'une exécution si facile & si prompte, que nous nous appercevons à peine quand nous la faisons; & il nous faut également une certaine dose de réflexion & même de philosophie, pour nous convaincre du peu de cas que nous ferions des intérêts de notre prochain, & du peu de sensibilité que nous aurions pour ce qui le regarde, si l'inégalité ou la partialité naturelle de nos sentimens n'étoit corrigée par un autre sentiment bien moins naturel, qui est celui de la convenance & de la justice.

Supposons que le grand empire de la Chine, avec tous ses millions d'habitans, vint à être englouti par un tremblement de terre, & voyons comment un Européen, dont le cœur se



roit humain , mais qui n'auroit aucune relation avec cette partie du monde , prendroit la nouvelle de cette affreuse calamité. Il commenceroit , je pense , par exprimer fortement sa douleur , & à gémir sur le sort de ce malheureux peuple ; il feroit quelques tristes réflexions sur l'incertitude de la vie humaine , & sur la vanité des travaux des hommes qu'un instant peut anéantir. S'il étoit homme à spéculations , il entreroit peut-être aussi dans divers raisonnemens touchant les influences que ce désastre peut avoir sur le commerce & les affaires de l'Europe & du monde en général. Au bout de cette belle philosophie , quand il aura rendu pathétiquement tous ces sentimens d'humanité , vous le verrez vaquer à ses affaires & à ses plaisirs , prendre son repos ou sa récréation avec autant d'aisance & de tranquillité que si la terre n'eût pas dévoré tant de millions de ses habitans. Le moindre contretems qu'il essuyeroit le troubleroit davantage. Si le lendemain on devoit lui couper le petit doigt , il ne dormiroit pas de la nuit ; mais il dormira profondément sur la ruine & la destruction totale de cent millions



de ses frères , pourvu qu'il ne les ait jamais vus , & la perte de cette multitude immense le touche moins que celle de son petit doigt. Un homme qui a de l'humanité voudroit-il donc sacrifier cent millions de ses frères qu'il n'auroit jamais vus pour se soustraire à un petit malheur ? La nature frémit d'horreur à cette pensée , & le genre humain dans sa plus grande dépravation n'a jamais produit un monstre capable de s'y arrêter. Mais d'où vient cette différence ? tandis que nos sentimens passifs sont presque toujours si intéressés & si bas , pourquoi nos principes actifs sont-ils souvent si généreux & si nobles , tandis que nous sommes beaucoup plus affectés de ce qui nous regarde que de ce qui regarde les autres ? Qu'est-ce qui porte dans toutes ces occasions les ames généreuses , & dans plusieurs les ames vulgaires même , à sacrifier leurs propres intérêts à de plus grands intérêts d'autrui ? Est-ce le doux pouvoir de l'humanité ou cette foible étincelle de bienveillance que la nature allume dans le cœur humain qui sont en état de vaincre les plus fortes impulsions de l'amour de soi ? Non c'est quelque



chose de plus puissant & de plus efficace qui agit alors sur nous. C'est la raison, la règle, la conscience, l'habitant de notre cœur, l'homme intérieur, le grand juge & l'arbitre souverain de notre conduite. C'est lui, qui, lorsque nous sommes sur le point de faire une action préjudiciable au bonheur des autres, nous rappelle, avec une voix capable d'étonner nos passions les plus présomptueuses, que nous ne sommes qu'un dans la multitude, que nous ne valons pas mieux que chacun de ceux qui la composent, & que quand nous nous préférons si honteusement & si aveuglement aux autres, nous devenons les objets propres du ressentiment, de l'horreur & de l'exécration. C'est lui seul qui nous instruit de notre petitesse réelle & de celle de tout ce qui se rapporte à nous, & c'est l'œil du spectateur impartial qui seul peut corriger les illusions naturelles de l'amour de soi, c'est-à-dire, les fausses apparences des objets tels qu'il nous les présente naturellement. C'est lui qui nous montre la beauté de la générosité & la laideur de l'injustice; la convenance qu'il y a dans le sacrifice de



les plus grands intérêts quand ils se trouvent en concurrence avec de plus grands intérêts des autres , & la difformité qu'il y a dans le moindre tort qu'on leur fait en vue d'y gagner le plus grand avantage pour soi-même. Ce n'est, ni l'amour du prochain , ni celui du genre humain qui nous anime la plupart du tems à la pratique de ces vertus divines ; c'est un amour plus puissant & plus énergique , l'amour de ce qui est noble , de ce qui est honorable , celui de la grandeur , de la dignité & de la supériorité de notre propre caractère.

Lorsque notre conduite peut influencer sur le bonheur ou le malheur d'autrui , nous n'osons pas préférer , selon les suggestions de l'amour de nous-même , un petit intérêt qui nous est personnel , à un plus grand intérêt de notre prochain. Nous sentons que nous deviendrions l'objet propre du ressentiment & de l'indignation de nos frères , & le sentiment de la disconvenance d'une affection si déordonnée , emprunte de nouvelles forces de celui du déshonneur de l'action qu'elle occasionneroit. Mais quand le bonheur & le malheur des autres ne dépen-



dent pas de notre conduite ; quand nos intérêts sont tellement séparés & détachés des leurs qu'il n'y a pas la moindre liaison , ni la moindre concurrence ; pour lors comme le sentiment du démérite n'agit point , celui de la disconvenance , qui agit seul , est rarement assez fort pour nous empêcher de nous livrer à notre inquiétude naturelle pour nos propres affaires & à notre indifférence pour celles des autres. L'éducation la plus commune suffit pour nous faire agir avec une sorte d'impartialité dans toutes les occasions importantes ; & le commerce ordinaire du monde peut même élever nos principes actifs jusqu'à un certain degré de convenance. Mais il n'y a que le grand art & le plus grand raffinement dans l'éducation qui prétende corriger l'inégalité de nos sentimens passifs , & pour cela il faut avoir recours à la plus sévère aussi-bien qu'à la plus profonde philosophie.

Deux sortes de philosophes ont entrepris de nous donner cette leçon , la plus difficile des leçons de morale ; & ils s'y sont pris fort différemment , les uns en travaillant à augmenter notre sensibilité pour les inté-



rêts d'autrui , les autres en cherchant à diminuer celle que nous avons pour les nôtres. Les premiers vouloient nous faire sentir pour les autres ce que nous sentons naturellement pour nous-mêmes ; les seconds vouloient nous faire sentir pour nous-mêmes ce que nous sentons naturellement pour les autres. Les premiers sont ces moralistes de mauvaise humeur qui nous reprochent continuellement le bonheur dont nous jouissons pendant que tant de nos frères sont dans l'affliction , qui regardent comme impie la joie naturelle de la prospérité qui ne s'occupe point d'une infinité de misérables qui gémissent dans l'oppression , la pauvreté , la langueur ou la violence des maladies , dans les horreurs de la mort , & en général dans des souffrances & des calamités de toute espèce. Selon eux , la joie de l'homme fortuné devrait être amortie par la commisération pour les malheurs que nous n'avons jamais vus , ni dont nous n'avons jamais entendu parler , mais que nous savons cependant être en tout tems le fléau d'un si grand nombre de nos frères ; de sorte que dans ce système l'état habituel de tous les hommes devrait



être la mélancolie & la tristesse. Mais d'abord cette extrême sympathie avec les malheurs qui nous sont inconnus est tout-à-fait déraisonnable & absurde. Qu'on parcoure la terre, pour un homme qui est dans la douleur ou dans la misère, on en trouvera vingt dans la joie & la prospérité, ou tout au moins dans une situation supportable. Or il n'y a sûrement point de raison pour pleurer plutôt avec un que pour se réjouir avec vingt autres. D'ailleurs cette compassion artificielle n'est pas seulement absurde, elle est impraticable; & ceux qui affectent ce caractère n'ont pour l'ordinaire qu'une tristesse hypocrite, qui, sans aller jusqu'au cœur, n'est bonne qu'à leur donner un air & une conversation impertinemment maussades & défagréables.

Enfin quand on pourroit se procurer cette disposition d'ame, elle seroit parfaitement inutile & ne serviroit qu'à rendre misérable celui qui l'auroit. Quelque intérêt que nous prenions au sort de ceux que nous ne connoissons point, & qui sont placés hors de la sphère de notre activité, nous ne pouvons en retirer que de la peine & du trouble pour nous-même sans aucun



profit pour eux. A quel propos m'inquiéterois-je de ce qui se passe chez les habitans de la lune ? Tous les hommes , même ceux qui sont le plus éloignés de nous , ont droit sans doute à notre bienveillance , & nous devons la leur accorder ; mais si malgré le bien que nous leur souhaitons ils sont malheureux , il ne paroît pas que nous soyons tenus de nous affliger. Au contraire , il paroît sagement ordonné par la nature que nous ne nous intéressions que très-foiblement au sort de ceux qui sont si loin de nous que nous ne pouvons leur rendre ni bons ni mauvais services , & s'il étoit possible de changer à cet égard la constitution originelle de l'homme , nous ne gagnerons rien au change.

Parmi les moralistes qui ont tâché de corriger l'inégalité naturelle de nos sentimens passifs en diminuant notre sensibilité pour ce qui nous touche personnellement , nous pouvons compter toutes les anciennes sectes des Philosophes , & particulièrement celle des anciens Stoïciens. L'homme , disent-ils , ne doit pas se regarder comme quelque chose de séparé & d'isolé dans l'univers , mais comme un ci-



royen du monde , un membre de cette vaste république de la nature. En tout tems il doit souhaiter que ses propres intérêts soient sacrifiés à ceux de cette grande communauté , il ne doit pas être plus affecté de ce qui le concerne lui-même que de tout ce qui concerne une partie également importante de cet immense systême. Il faut que nous nous voyons non dans le faux jour où nous place notre amour-propre , mais dans celui où nous verroit tout autre citoyen du monde ; il faut que nous regardions ce qui nous arrive à nous-même comme nous regardons ce qui arrive à notre prochain , ou , ce qui revient au même , comme notre prochain regarde ce qui nous arrive.

» Quand notre voisin , dit Epictète ,  
» perd sa femme ou son fils , il n'y  
» a personne qui ne sente que c'est un  
» malheur attaché à l'humanité , un  
» évènement naturel qui est tout-à-  
» fait dans le cours ordinaire des cho-  
» ses. Mais quand cela nous arrive  
» à nous-mêmes nous jettons les hauts  
» cris , comme si nous venions d'ef-  
» fuyer ce qu'il y a de plus extraor-  
» dinaire. Nous devrions pourtant  
» bien nous souvenir comment nous



» étions affectés lorsque cet accident  
» est arrivé à notre voisin ; & tels  
» nous étions dans le cas où il s'a-  
» gissoit de lui , tels nous devrions  
» être dans le même cas lorsqu'il s'a-  
» git de nous ». Quelque difficulté  
qu'il y ait d'atteindre à ce suprême  
degré de fermeté & de grandeur d'a-  
me , il n'est nullement inutile ni ab-  
surde d'y prétendre. Quoique peu  
d'hommes aient une idée stoïque de  
ce qu'exige la parfaite convenance , il  
n'y en a point qui ne tâche plus ou  
moins de se commander à lui-même  
& de ramener les passions que l'in-  
térêt propre élève dans son cœur à  
quelque chose qui convienne à son  
prochain. Mais cela ne peut jamais  
s'exécuter aussi efficacement qu'en con-  
sidérant tout ce qui nous arrive dans  
le même jour ou les autres sont dis-  
posés à le considérer. A cet égard la  
Philosophie Stoïcienne ne fait guères  
que développer nos idées naturelles de  
perfection. Il ne répugne donc point  
à la raison ni à la convenance de faire  
tous les efforts pour prendre un em-  
pire absolu sur soi-même , & tant s'en  
fait qu'il fût inutile de parvenir à ce  
but , qu'au contraire , il n'y auroit



rien de plus avantageux , puisque par là nous établirions notre bonheur sur le fondement le plus solide & le plus inébranlable , qui est la ferme confiance dans la justice & la sagesse qui gouvernent le monde , & une entière résignation de nous-mêmes & de tout ce qui se rapporte à nous aux dispositions infiniment sages de ce principe qui règle tout dans la nature.

Dans le fait cependant nous ne sommes presque jamais capables de conformer nos sentimens passifs à cette parfaite convenance. A cet égard nous nous passons à nous-mêmes , & le monde nous passe , un certain degré d'irrégularité. On nous pardonne aisément d'être trop vivement affectés de ce qui a trait à nous & trop peu de ce qui a trait aux autres , si par nos actions nous ne témoignons point de partialité entr'eux & nous , c'est-à-dire , si nous ne faisons pas marcher un petit intérêt propre avant quelque grand intérêt d'autrui ; & tout iroit bien , si dans toutes les occasions ceux qui ont sincèrement envie de remplir leur devoir étoient capables de maintenir seulement ce degré d'impartialité ; mais il s'en faut bien que la chose soit



ainsi. Dans ceux même qui sont gens de bien le juge intérieur est souvent en danger d'être corrompu par la violence & l'injustice des passions intéressées qui l'induisent fréquemment à faire un rapport très-différent de celui que pourroit autoriser la réalité des circonstances.

Il y a deux occasions différentes où nous examinons notre conduite, & où nous tâchons de la voir dans le jour où la verroit un spectateur impartial; savoir, lorsque nous sommes sur le point d'agir, & après que nous avons agi. Mais avant & après l'action notre vue est partielle & ne l'est jamais tant que quand il nous importerait davantage qu'elle ne le fût point.

Lorsque nous sommes sur le point d'agir, l'ardeur de la passion nous permet rarement de considérer ce que nous allons faire avec la candeur d'une personne indifférente. Les violentes émotions qui nous agitent changent à nos yeux la couleur des objets, lors même que nous nous efforçons de nous mettre à la place d'un autre & de les voir de-là comme ils lui paroîtroient, la force de nos passions nous ramène toujours à la nôtre, d'où l'amour-



propre nous exagère & nous déguise tout. Le seul fruit que nous retirions alors de cette manière de voir les objets à la place d'un autre, c'est, pour ainsi dire, des lueurs momentanées qui s'évanouissent sur-le-champ, & qui, pendant leur courte durée, ne nous donnent encore qu'une fausse lumière. Nous ne pouvons encore nous défaire de cette chaleur & de cette âpreté que nous inspire notre situation, ni considérer ce que nous allons faire avec l'impartialité d'un juge équitable. De-là vient que les passions se justifient, comme dit le P. Malebranche\*, & que tant qu'elles nous agitent nous les trouvons raisonnables & proportionnées à leurs objets.

Il est vrai qu'après l'action, la passion étant calmée, nous pouvons entrer avec plus de sang froid dans les sentimens d'un spectateur indifférent. Ce qui nous intéressoit auparavant ne nous intéresse guères plus que lui, & nous pouvons apporter la même candeur & la même impartialité que lui dans l'examen de notre conduite.

---

\* Rech. de la Ver. L. 5. C. xi.



Mais nos jugemens font alors d'une bien petite importance en comparaison de ce qu'ils étoient avant l'action ; & quand ils font dictés par l'impartialité la plus exacte , ils ne produisent communément que de vains regrets & d'inutiles repentirs , sans nous garantir des mêmes erreurs pour la suite. Encore est-il rare dans ce cas-là même qu'ils soient d'une équité parfaite. L'opinion que nous avons de notre caractère dépend absolument du jugement que nous formons de notre conduite passée. Il est si triste de penser mal de soi , que souvent nous affectons de détourner les yeux des circonstances qui pourroient rendre ce jugement défavorable. Celui-là , dit-on , est un hardi Chirurgien qui ne tremble pas de faire une opération sur lui-même. Il ne faut pas moins de courage pour écarter sans hésiter le voile mystérieux de l'illusion que nous nous faisons à nous-mêmes pour cacher à nos yeux la difformité de notre conduite. Plutôt que de la voir sous un aspect si désagréable , nous prenons souvent le parti foible & insensé de rattiser ces passions injustes qui nous ont égaré ; nous prenons à tâche de réveiller nos vieilles



hâines & de ranimer en nous des repentimens presque éteints. Nous nous encourageons dans ce misérable dessein , & nous persévérons dans l'injustice uniquement parce que nous avons été une fois injustes , & que par une fausse honte nous voulons nous dissimuler que nous l'avons été.

Telle est la partialité qui règne dans les hommes , soit avant , soit après l'action , par rapport à la convenance de leur propre conduite ; telle est la difficulté de la voir dans le jour où la verroit un spectateur indifférent. Mais s'ils en jugeoient par une faculté particulière telle que la supposent les partisans du sens moral , s'ils avoient un organe fait exprès pour appercevoir la beauté ou la difformité des passions & des affections , comme les leurs seroient plus immédiatement sous la vue de cette faculté , ils en jugeroient plus exactement que de celles des autres qui en seroient plus éloignées.

La moitié des désordres de la vie humaine vient de cette foiblesse des hommes , de cette illusion fatale qu'ils se font à eux-mêmes. S'ils se voyoient dans le jour où les autres les voyent



ou dans lequel les autres les verroient s'ils les connoissoient à fonds. Il se feroit infailliblement une réforme générale, sans quoi nous ne pourrions supporter notre propre vue.

La nature n'a pourtant pas laissé sans remède une foiblesse de si grande conséquence, & ne nous a pas livrés entièrement aux illusions de l'amour de nous-mêmes. Nos observations continuelles sur la conduite des autres nous mènent insensiblement à nous former certaines règles générales touchant ce qu'il est à propos & convenable de faire ou d'éviter. Quelques-unes de leurs actions nous révoltent; tous ceux qui nous environnent témoignent la même horreur pour elles; ce témoignage confirme & fortifie le sentiment que nous avons de leur difformité; nous sommes persuadés que nous les voyons dans leur véritable jour, puisque les autres les voyent comme nous. De-là nous prenons la résolution de ne jamais nous en rendre coupables pour quoique ce soit au monde, & de ne pas nous exposer ainsi au blâme universel. De-là nous nous prescrivons à nous-même cette règle générale que nous devons nous



abstenir de pareilles actions qui tendroient à nous rendre odieux, méprisables, punissables, & qui nous attireroient de la part des autres tous les sentimens que nous craignons & haïssons le plus. D'autres actions, au contraire, enlèvent notre approbation & celle de tous ceux qui nous entourent; chacun s'empresse à les honorer & à les récompenser; elles excitent tous ces sentimens que la nature nous fait desirer avec le plus d'ardeur, l'amour, la reconnoissance & l'admiration des hommes; nous ambitionnons de les imiter & nous nous formons ainsi cette seconde règle générale, que nous devons rechercher avec soin toutes les occasions d'en faire de semblables.

C'est ainsi que se forment les règles générales de la morale. Elles sont fondées en dernière analyse sur l'expérience de ce que nos facultés morales & notre sentiment du mérite & de la convenance approuvent ou désapprouvent. Dans les cas particuliers nous n'approuvons ni ne blâmons originaiement telle ou telle action parce qu'après l'avoir examinée nous la trouvons conforme ou opposée à telle règle gé-



nérale; mais nous établissons la règle générale sur ce que nous trouvons par l'expérience que toutes les actions d'une certaine espèce & revêtues de telles ou telles circonstances, sont approuvées ou blâmées. Celui qui vit le premier meurtre barbare que l'avarice, l'envie, ou un injuste ressentiment fit commettre sur une personne qui avoit donné son amitié & sa confiance à l'assassin; celui qui entendit les derniers soupirs du mourant & les plaintes que faisoit son cœur palpitant de la perfidie & de l'ingratitude de son ami plutôt que de la violence qui lui avoit été faite; celui-là, pour concevoir toute l'atrocité d'une pareille action, n'eut pas besoin de faire la réflexion qu'il y avoit une règle sacrée qui défendoit d'ôter la vie à un innocent, que cette règle étoit manifestement violée, & conséquemment que l'action dont il étoit témoin étoit très-blâmable. Il est évident que la détestation de ce crime dut naître en lui subitement dans l'instant même, & avant qu'il eut le tems de se former là-dessus aucune règle générale, & que la règle générale qu'il put se former ensuite dut être l'effet de l'horreur qu'il



sentit nécessairement s'élever dans son cœur à l'idée de cette action & de toute autre action du même genre.

Lorsque nous lisons dans l'Histoire, ou les Romans, le récit d'actions lâches ou généreuses, le mépris que nous concevons pour les unes & l'admiration que nous avons pour les autres, ne viennent point de la réflexion qu'il y a certaines règles générales qui déclarent blâmables toutes les actions de la première espèce, & admirables toutes celles de la seconde; mais ces règles générales, au contraire, viennent de l'expérience que nous avons de l'impression que ces fortes d'actions font naturellement sur nous.

Une action aimable, respectable, horrible, est une action qui excite naturellement l'amour, le respect, ou l'horreur du spectateur pour celui qui en est l'auteur. Les règles générales qui déterminent quelles actions sont ou ne sont pas les objets de ces sentimens, ne peuvent être formées autrement qu'en observant qu'elles sont réellement & de fait les actions qui les produisent.

Il est vrai que nous en appellons souvent à ces règles générales quand une fois elles sont formées & qu'elles



sont reconnues & établies par le concours des sentimens des hommes ; elles sont comme des mesures auxquelles on a recours lorsqu'on met en question le degré de louange ou de blâme dû à certaines actions compliquées & douteuses de leur nature. On les cite communément dans ces occasions comme les véritables fondemens du juste & de l'injuste ; & cette circonstance paroît avoir engagé mal-à-propos divers Auteurs excellens à construire leurs systêmes de façon qu'on croiroit qu'ils ont bâti sur la supposition que les jugemens des hommes, touchant le juste & l'injuste, sont formés comme les décisions des Cours de Judicature, en considérant d'abord la règle générale, & en y appliquant ensuite le cas dont il s'agit.

Quand la réflexion habituelle a fixé dans notre esprit ces règles générales, elles sont d'un grand usage pour corriger les faux rapports de l'amour de soi touchant ce qu'il est convenable & à propos de faire dans notre situation présente. Si un homme furieux dans son ressentiment écoutoit les conseils de cette passion, il regarderoit peut-être la mort de son ennemi comme  
une



une foible compensation pour l'injure qu'il imagine en avoir reçue, quoiqu'elle ne soit peut-être qu'une légère offense; mais ses observations sur la conduite des autres lui ont appris combien les vengeances sanguinaires sont horribles. A moins que son éducation n'ait été tout-à-fait singulière, il s'est fait une règle inviolable de s'en abstenir en toute occasion; cette règle conserve son autorité sur lui, & le rend incapable d'une si grande violence. Il peut être cependant d'un tempérament si fougueux, que si c'étoit pour la première fois qu'il eût considéré cette action, il auroit décidé inmanquablement qu'elle étoit très-juste & très-convenable, & qu'elle seroit approuvée de tout spectateur impartial. Mais le respect pour la règle que l'expérience a gravée dans son esprit, arrête l'impétuosité de sa passion, & l'aide à corriger cette trop grande partialité avec laquelle son amour-propre lui feroit voir ce que sa position exige de lui. S'il se laisse transporter par la passion jusqu'à violer cette règle, dans ce cas-là même il ne peut secouer entièrement la crainte & le respect qu'il étoit accoutumé de sentir pour



elle. Au moment de l'action, au moment de la plus grande effervescence qui l'y porte, il hésite, il tremble à l'idée de ce qu'il va faire. Sa confiance lui crie qu'il va contre ces maximes de conduite qu'il s'est toujours promis de garder religieusement lorsqu'il étoit de sang froid, qu'il n'a jamais vu violées par d'autres qu'ils n'aient encouru le blâme le plus flétrissant, & qu'il ne violera pas lui-même sans se rendre l'objet des mêmes sentimens. Avant qu'il prenne sa dernière & fatale résolution, il est déchiré par tout ce que le doute & l'irrésolution ont de plus cruel; il est épouvanté à la vue de la règle sacrée qui le retient, & poussé vivement en sens contraire par la fureur qui l'emporte: il change à tout moment de dessein, quelquefois il veut demeurer fidèle à ses principes & résister à une passion, qui, par les horreurs de la honte & du repentir, peut le rendre misérable le reste de ses jours, & il goûte alors un instant de tranquillité par la perspective de la sécurité & du repos dont il jouira en se déterminant à ne pas courir les hasards d'une conduite opposée; mais l'instant d'après, la



passion reprend avec une nouvelle furie, & le pousse au crime qu'il vient de décider qu'il ne commettrait point. Fatigué & tourmenté par ces irrésolutions continuelles, il fait enfin, par désespoir, le coup fatal & irréparable, mais il le fait avec la fureur & l'égarement d'un homme, qui, poursuivi par un autre, se jette dans un précipice, où il voit que l'attend une mort plus certaine que celle dont le menaçoit l'ennemi qui le poursuit. Tels sont ses sentimens au moment de l'action où il n'est pas douteux que l'injustice de sa conduite le frappe moins qu'elle ne le frappe ensuite, lorsque sa passion étant assouvie il commence à découvrir ce qu'il a fait dans le même jour où les autres le verront. C'est alors qu'il sent ce qu'il n'avoit prévu qu'imparfaitement, les aiguillons du remord & du repentir dont il devient la proie.





---

### C H A P I T R E I I I .

*De l'influence & de l'autorité des règles générales de la morale , & qu'elles sont regardées à juste titre comme les loix de Dieu.*

**L**A considération pour les règles générales de conduite est ce qu'on appelle proprement les sentimens du devoir , principe de la plus grande importance dans la vie humaine & le seul par qui le gros des hommes puisse diriger ses actions. Il y en a nombre qui se conduisent avec décence , & qui durant tout le cours de leur vie ne s'exposent point à un certain degré de blâme , sans avoir peut-être jamais éprouvé le sentiment de la convenance sur laquelle est fondée l'approbation que nous donnons à leur conduite. Un homme peut avoir reçu d'un autre les plus insignes faveurs , & ne sentir que très-peu de reconnoissance , parce qu'il est d'un tempérament naturellement froid. S'il a reçu cependant une éducation vertueuse , on lui aura



fait remarquer souvent combien sont aimables les actions qui supposent qu'on est reconnoissant, & combien celles qui supposent qu'on est ingrat sont odieuses ; en conséquence de ces observations, quoique son cœur ne soit pas échauffé par la sensibilité pour les bienfaits qui lui ont été prodigués, il ne laissera pas d'agir comme s'il y étoit fort sensible, & il s'efforcera de marquer à son bienfaiteur tous les égards & toutes les attentions que la plus vive reconnoissance pourroit suggérer ; il ira le voir régulièrement, il lui témoignera du respect, il ne parlera jamais de lui qu'en termes qui marquent la plus haute estime & qui contiennent l'aveu des plus grandes obligations ; il fera plus, il aura soin de profiter de toutes les occasions de le payer de retour ; & tout cela sans hypocrisie ni dissimulation, sans aucune vue intéressée d'en obtenir de nouvelles graces, sans aucune envie d'en imposer ni à lui ni au public, & sans autre motif que le respect pour la règle établie, ou une véritable & sincère envie de se conformer en tout aux loix que la gratitude prescrit. Il peut arriver de même qu'une femme



ne sente point pour son mari cette tendresse qui convient si bien à leur étroite union , mais qu'elle ne laisse pas d'être attentive , officieuse , fidèle & sincère , & qu'elle ne manque en rien de tout ce que lui dicteroit l'affection conjugale. Un tel ami cependant & une telle femme ne sont , ni le meilleur ami , ni la meilleure femme qu'il y ait au monde. Et quoiqu'ils aient la plus sérieuse & la plus forte envie de remplir leur devoir , il est certain qu'ils n'auront pas tous ces petits soins , toutes ces attentions fines & délicates dont ils auroient été capables , & qu'ils laisseront échapper diverses occasions de faire plaisir , qu'ils n'auroient pas négligées s'ils étoient animés par le sentiment qui convient à leur situation. Mais s'ils ne tiennent pas le premier rang dans leur espèce , on ne peut leur refuser le second , & s'ils ont été profondément imbus du respect pour les règles générales , ils ne pécheront jamais dans aucun point essentiel de leur devoir. Il n'y a que les ames de la trempe la plus heureuse qui soient capables d'assortir exactement leur conduite aux moindres nuances qui différencient leur situation ,



& d'agir en toute occasion avec la convenance la plus délicate & la plus parfaite. Le limon grossier, dont la masse de l'homme est paîtrie, ne comporte pas une si grande perfection. Cependant à peine y a-t-il un homme à qui l'instruction, l'éducation & l'exemple ne puissent imprimer assez de respect envers les règles générales pour le faire agir presque en tout avec une décence passable & lui faire éviter constamment tout degré de blâme un peu considérable.

Otez cet attachement aux règles générales, il n'y a personne sur la conduite de qui l'on puisse compter. C'est lui qui constitue la différence la plus essentielle entre un malhonnête homme & un homme qui a des principes & de l'honneur. Celui-ci en toute occasion demeure ferme & inébranlable dans ses maximes, & sa conduite ne se dément point durant tout le cours de sa vie; l'autre est variable & n'agit que par hasard selon que l'humeur, l'inclination & l'intérêt le dominant. Bien plus l'inégalité d'humeur à laquelle tous les hommes sont sujets est si grande, que sans ce principe un



homme , qui , dans son sang froid , a le sentiment le plus exquis de la convenance , peut s'oublier jusqu'à faire des extravagances à propos de rien , & sans pouvoir alléguer aucun motif sérieux pour justifier sa conduite. Votre ami vous fait une visite lorsque vous n'êtes pas en humeur d'en recevoir ; de la manière dont vous êtes monté , sa politesse vous est à charge , vous la regarderiez volontiers comme une liberté impertinente de sa part , & si vous suiviez l'aperçu des choses telles qu'elles se présentent à vous dans ce moment , quelque honnête que vous soyez par caractère vous le traiteriez avec froideur & avec mépris. Ce qui vous rend incapable de cette grossièreté n'est autre chose que l'égard pour les règles générales de la civilité & de l'hospitalité qui vous la défendent. Graces au respect habituel que votre expérience passée vous a montré à leur porter , vous observez à peu près tout ce qu'exige la convenance & la bizarrerie de votre humeur n'influe pas sur votre conduite d'une manière sensible. Mais si la considération pour les règles générales , est nécessaire pour nous faire remplir les devoirs de la politesse qui



font si faciles, & auxquels on ne manque guères que pour des raisons frivoles, que feroit-ce des devoirs de la justice, de la vérité, de la chasteté, de la fidélité qui sont si difficiles & qu'on est tenté de violer par des motifs si puissans ? Or c'est de la pratique de ces devoirs passablement observés que dépend l'existence de la société humaine qui feroit bientôt anéantir si les hommes n'étoient pas généralement pénétrés de respect pour ces importantes règles.

Ce respect est encore fortifié par une opinion qui nous est d'abord inspirée par la nature & ensuite confirmée par le raisonnement & la philosophie ; c'est que ces règles de la morale sont les Commandemens & les Loix de Dieu qui à la fin récompensera ceux qui leur obéissent, & punira ceux qui les violent.

Je dis que cette opinion semble nous avoir été d'abord inspirée par la nature. Les hommes sont naturellement portés à mettre tous leurs sentimens & leurs passions sur le compte de ces êtres mystérieux qui dans chaque pays sont les objets d'une crainte religieuse. Ils



n'en ont & n'en connoissent pas d'autres à qui les attribuer. Ces intelligences inconnues qu'ils imaginent, mais qu'ils ne voyent point, doivent être nécessairement formées en partie sur le modèle de celles dont ils ont l'expérience. Durant l'ignorance & les ténèbres du Paganisme, les hommes s'étoient fait des idées si peu délicates de leurs Divinités, qu'ils leur attribuoient indifféremment toutes les passions de la nature humaine, sans excepter celles qui font le moins d'honneur à notre espèce, comme la débauche, la faim, l'avarice, l'envie & la vengeance : ils ne pouvoient donc manquer de leur attribuer les sentimens & les qualités qui en font l'ornement & qui semblent nous rapprocher de la perfection divine, puisqu'ils avoient conçu la plus haute idée de l'excellence de leur nature. Ainsi les Dieux aimoient la vertu & la bienfaifance, & avoient en horreur le vice & l'injustice. Celui qui étoit offensé prenoit Jupiter à témoin du tort qu'on lui faisoit, & il ne doutoit pas que Jupiter ne ressentît la même indignation que le dernier des hom-



mes devant qui le fait s'étoit passé. L'agresseur sentoit lui-même qu'il étoit l'objet propre de la détestation & du ressentiment des hommes, & ses craintes naturelles le portoient à imputer les mêmes sentimens à ces êtres redoutables dont il ne pouvoit éviter la présence, & à la puissance desquels il ne pouvoit résister. Ces espérances & ces craintes naturelles se répandant par la sympathie & se confirmant par l'éducation, les Dieux étoient généralement représentés & regardés comme les rémunérateurs de l'humanité & de la pitié, & comme les vengeurs de l'injustice & de la perfidie. Et c'est ainsi que la Religion, dans sa forme même la plus grossière, a mis la sanction aux règles de la morale bien avant les siècles où l'on connut l'art de raisonner & la Philosophie. Il importoit trop au bonheur des hommes que les terreurs de la Religion vîssent fortifier le sentiment du devoir pour que la nature abandonnât ce point à la lenteur & à l'incertitude des recherches philosophiques.

Ces recherches cependant confirmèrent ensuite les préjugés naturels dont je viens de parler. Quel que soit le fon-



dement de nos facultés morales, que ce soit une certaine modification de la raison, ou un instinct original appelé sens moral, ou tout autre principe de notre nature, il est indubitable qu'elles nous ont été données pour la direction de notre conduite en cette vie. Elles portent avec elles des marques de cette autorité qui prouvent évidemment qu'elles sont établies en nous pour être les arbitres supêmes de toutes nos actions, pour avoir la surintendance sur tous nos sens, & pour juger à quel point chacun d'eux doit être contrarié ou satisfait. A cet égard il ne faut pas confondre, comme quelques-uns ont fait, nos facultés morales avec nos autres facultés & appétits, ni croire qu'elles n'ont pas plus de droit sur ces derniers, que ces derniers n'en ont sur elles. Il n'y a point de faculté ni de principe d'action qui juge d'un autre. L'amour ne juge pas du ressentiment, ni le ressentiment de l'amour. Ces deux passions peuvent être opposées l'une à l'autre, mais on ne peut dire avec quelque justesse qu'elles s'approuvent ni qu'elles se désapprouvent mutuellement. C'est aux facultés que nous considérons maintenant qu'il appartient



de juger, d'applaudir, de censurer tous les autres principes de notre nature. C'est-là leur fonction particulière. Elles peuvent être regardées comme une sorte de sens dont ces principes sont les objets. Chaque sens est souverain dans son district. On n'appelle point de l'œil pour la beauté des couleurs, ni de l'oreille quand il s'agit de l'harmonie des sons, ni du goût en matière de saveurs. Tout ce qui flatte l'oreille est harmonieux, tout ce qui est agréable au goût est bon. L'essence même de ces qualités consiste dans leur aptitude à plaire aux sens auxquels elles s'adressent. Il appartient de même à nos facultés morales de déterminer quand l'œil doit être réjoui, l'oreille flattée, le goût satisfait, quand & jusqu'à quel point tout autre principe de notre nature doit être restraint ou abandonné à lui-même. Tout ce qui plaît à nos facultés morales est bon, juste & convenable; tout ce qui leur déplaît est mauvais, injuste & ne convient pas; les sentimens qu'elles approuvent sont agréables & décens, ceux qu'elles désapprouvent, désagréables & indécens. Ces mots même bon, mauvais, juste, injuste, décent, in-



décent, convenable, mal-féant, &c. ne signifient autre chose que ce qui plaît ou déplaît à ces facultés.

Puisqu'elles sont donc manifestement destinées à gouverner les autres principes de notre nature, les règles qu'elles prescrivent doivent être regardées comme des Commandemens & des Loix de la Divinité promulgués par ces vice-gérens qu'elle a établis au dedans de nous. Toutes les règles générales sont communément appellées loix. Ainsi les loix générales de la communication des mouvemens sont appellées loix du mouvement. Mais celles qu'observent nos facultés morales en approuvant ou en condamnant tous les sentimens ou les actions soumises à leur examen, méritent beaucoup mieux cette dénomination. Elles ont beaucoup plus de ressemblance avec ce que nous nommons proprement loix, c'est-à-dire, avec ces règles générales qu'établit le Souverain pour diriger la conduite de ses sujets. Comme elles dirigent les actions libres des hommes, elles sont d'ailleurs très-certainement portées par un Souverain légitime, & sont accompagnées de même de la sanction des



récompenses & des peines. Ces vicieux, que Dieu a mis en nous, ne manquent jamais d'en punir les infracteurs par les tourmens de la honte intérieure & de la condamnation de soi-même, ni de récompenser la soumission qu'on a pour elles par la tranquillité de l'ame, la satisfaction qu'on a de soi-même, ou le contentement du cœur.

Il y a une infinité d'autres considérations qui viennent à l'appui de cette vérité. Le bonheur des hommes, ainsi que celui de toutes les autres créatures raisonnables, paroît avoir été originellement le but que s'est proposé l'Auteur de la nature quand il les a tirés du néant. C'est la seule fin qui semble digne de la sagesse & de la bonté suprême que nous lui attribuons; & cette opinion, à laquelle nous nous sommes élevés par la considération de ses infinies perfections, est encore fortifiée par l'examen des ouvrages de la nature qui tous paroissent destinés à procurer le bonheur & à garantir de la misère. Or en agissant selon les leçons de nos facultés morales, nous prenons nécessairement les moyens les plus efficaces pour l'avancement du



bonheur des hommes , & on peut dire en conséquence que nous sommes en un sens les coopérateurs de la divinité , & que nous travaillons de tout notre pouvoir à remplir les vues de la Providence. Si nous agissons autrement il semble , au contraire , que nous voulions mettre des obstacles à l'exécution de son plan , & nous déclarer nous-mêmes en quelque sorte les ennemis de Dieu. C'est ce qui nous porte naturellement à craindre sa vengeance & ses châtimens dans le dernier cas , & à en espérer dans l'autre des récompenses & une faveur extraordinaire.

Plusieurs autres raisons & plusieurs autres principes naturels concourent à établir & à inculquer davantage cette salutaire doctrine. Si nous jettons les yeux sur les règles générales selon lesquelles la prospérité extérieure & l'adversité sont distribuées en cette vie , nous verrons que malgré le désordre où tout paroît être en ce monde , chaque vertu y trouve son salaire avec la récompense la plus propre à l'animer & à l'encourager ; ce qui est si vrai qu'il faut un concours de circonstances tout-à-fait extraordinaire pour l'en frus-



trer. Quelle est la récompense la plus propre à encourager l'industrie, la prudence & la circonspection? n'est-ce pas le succès dans toute sorte d'affaires? Or est-il possible que dans le total de la vie on ne réussisse pas avec elles? Leur récompense est dans les honneurs & les richesses, & il est rare qu'elles ne l'obtiennent point. Quelle est celle qui convient le mieux pour animer à la pratique de la bonne foi, de la justice & de l'humanité? n'est-ce pas la confiance, l'estime & l'amour de ceux avec lesquels nous vivons? que se propose-t-on par l'humanité? ce n'est pas d'être grand, mais d'être aimé. Ce n'est point aux richesses, mais à l'estime & à la confiance qu'aspirent la droiture & la justice; & il est rare qu'elles manquent leur but. Des circonstances malheureuses & fort extraordinaires peuvent faire suspecter un honnête homme d'un crime dont il est absolument incapable, & l'exposer par-là injustement à l'horreur & à l'aversion publiques durant tout le cours de sa vie. On peut dire d'un tel homme que malgré son innocence & sa justice un accident lui a fait tout perdre, comme une inonda-



tion ou un tremblement de terre peut ruiner un citoyen prudent & avisé, malgré toute son économie & sa circonspection. Cependant les accidens du premier genre sont peut-être encore plus rares & plus contraires au cours ordinaire des choses que ceux du second, & il demeure toujours vrai que la pratique de la bonne foi, de la justice & de l'humanité, est la méthode certaine & presque infaillible d'acquérir ce que ces vertus ont principalement en vue, savoir la confiance & l'amitié de ceux avec lesquels nous vivons. On peut se tromper sur le compte d'un homme par rapport à une action particulière; mais il n'est guères possible de se tromper sur l'ensemble & le total de sa conduite. On croira d'un innocent qu'il a fait une injustice; encore cela est-il bien rare, puisqu'au contraire la bonne opinion que nous avons de son intégrité nous portera souvent à l'absoudre quand il est coupable, malgré les fortes présomptions qu'il a contre lui. De même un coquin peut fort bien esquiver la censure ou surprendre même des applaudissemens par une fripponnerie particulière dans laquelle on n'entend rien à sa



conduite ; mais jamais homme n'a été habituellement un frippon fans être généralement connu pour tel , & fans être même soupçonné de coquinerie dont il étoit parfaitement innocent ; si bien qu'autant que le vice & la vertu peuvent être punis ou récompensés par les sentimens & les opinions des hommes , l'un & l'autre reçoivent communément ici bas quelque chose de plus qu'un justice stricte & impartiale.

Mais quoique les règles générales de la distribution des biens & des maux paroisse merveilleusement assortie à l'état du genre humain en cette vie, quand on les considère ainsi froidement & philosophiquement ; elles ne s'accordent pourtant pas avec quelques-uns de nos sentimens naturels. Nous avons tant d'ainour & d'admiration pour certaines vertus que nous voudrions accumuler sur elles toutes sortes d'honneurs & de récompenses , même celles que nous reconnoissons être proprement dûes à d'autres qualités dont ces vertus ne sont pas toujours accompagnées. Il y a de même certains vices que nous détestons au point que nous voudrions entasser sur eux toutes



fortes de malheurs & de disgraces ; fans excepter celles qui font les suites naturelles de qualités fort indifférentes. La grandeur d'ame, la générosité, la justice, commandent si souverainement à notre admiration que nous fouhaiterions les voir comblées de richesses, de pouvoir & d'honneurs ; toutes choses qui font les conséquences naturelles de la prudence, de l'industrie & de l'application, c'est-à-dire, de qualités avec lesquelles ces vertus ne font pas toujours unies. D'un autre côté la fraude, la perfidie, la brutalité, la violence excitent dans tous les cœurs tant d'horreur & de mépris, que nous sommes indignés de les voir en possession de ces avantages qu'on peut dire en un sens qu'elles ont mérité par la diligence & l'industrie qui s'y trouvent quelques fois réunies. Le frippon industrieux cultive son champ, l'honnête homme indolent laisse le sien en friche : quel est celui des deux qui doit recueillir la moisson ? lequel doit vivre dans l'abondance ou mourir de faim ? le cours naturel des choses décide en faveur du frippon, les sentimens naturels des hommes en faveur de l'homme vertueux.



Nous jugeons que les bonnes qualités du premier sont trop récompensées par les avantages qu'il en retire, & que la négligence du second est trop punie par les maux qu'il en souffre; & les loix-humaines, faites d'après les sentimens humains, prononcent la mort & confisquent les biens d'un traître laborieux & avisé, tandis que les récompenses la fidélité & le zèle patriotique d'un bon citoyen sans soin & sans prévoyance. C'est ainsi que la nature conduit l'homme à rectifier en quelque manière cette distribution des choses qu'elle voudroit avoir fait autrement. Les règles générales qu'elle lui fait suivre pour cela sont différentes de celles qu'elle suit elle-même; elle attache précisément à chaque vertu & à chaque vice la récompense ou la punition la plus propre à encourager l'une & à réprimer l'autre; elle n'agit que par cette considération seule, & ne s'embarasse point du degré de mérite ou de démérite qu'ils peuvent avoir dans les sentimens & les passions des hommes. L'homme, au contraire, n'a égard qu'à cela seul, & voudroit rendre l'état de chaque vertu



& de chaque vice exactement proportionné au degré d'amour ou de haine, d'estime ou de mépris qu'il conçoit pour eux. Les règles qu'elle suit sont bonnes pour elle, & celles que suit l'homme sont bonnes pour lui; mais les unes & les autres sont calculées pour le grand but qu'elle se propose, l'ordre du monde & le bonheur & la perfection de la nature humaine.

Mais quoique l'homme travaille ainsi à changer la distribution que les événemens amèneraient naturellement; quoique, semblable aux Dieux des Poëtes, il intervienne continuellement par des moyens extraordinaires pour secourir la vertu & combattre le vice; quoique, comme eux, il tâche de détourner le trait qui menace la tête de l'homme vertueux, & d'accélérer le coup du glaive destructeur suspendu sur celle du méchant, il n'est cependant nullement capable de rendre le sort de l'un & de l'autre entièrement conforme à ses propres sentimens & à ses desirs. Ses efforts contre le cours naturel des choses sont souvent impuissans, il ne peut arrêter un torrent trop fort & trop rapide pour lui; & quoique les règles que ce torrent



suit dans sa course impétueuse aient été établies dans les meilleures vues & les plus sages, il en résulte quelques fois des effets qui choquent tous nos sentimens naturels. Que le grand nombre soit plus fort que le petit, que ceux qui s'engagent dans une entreprise avec la prévoyance & tous les préparatifs nécessaires l'emportent sur ceux qui ne prennent aucune mesure pour s'y opposer, qu'en général on parvienne à une fin quelconque par les seuls moyens que la nature a donnés pour y arriver; cela paroît une loi non-seulement nécessaire & inévitable en elle-même, mais encore utile & propre à exciter l'industrie & l'attention des hommes. Cependant, lorsqu'en conséquence de cette loi il arrive que la violence & la ruse prévalent sur la justice & la bonne foi, quelle indignation ne s'élève pas dans le cœur de tous ceux qui en sont témoins? quel chagrin, quelle compassion pour les souffrances de l'innocent, quel ressentiment, quelle fureur contre les succès de l'oppresser! également affligés & irrités de l'injustice commise, nous voyons souvent que nous sommes hors d'état de la réparer. Désespérans de trouver sur la terre au-



cune force capable d'en arrêter le triomphe , nous en appellons naturellement au Ciel , & nous nous flattons que le grand Auteur de notre nature exécutera lui-même après cette vie ce que tous les principes qu'il nous a donnés pour la direction de notre conduite nous portent à tenter dès celles-ci , qu'il achevera ce qu'il nous a fait commencer , & qu'il rendra un jour à chacun selon ses œuvres. C'est ainsi que nous sommes conduits à la croyance d'un état avenir non-seulement par les foiblesses , par les espérances & les craintes de la nature humaine , mais encore par les principes qui en font le meilleur & le plus noble appanage , l'amour de la vertu & l'horreur de l'injustice & du vice.

» Quoi ! dit le philosophe & éloquent Evêque de Clermont , avec cette force d'imagination , qui passionne , qui exagère , & qui semble l'entraîner quelquefois au-delà des bornes , » quoi !  
 » il seroit de la grandeur de Dieu de  
 » laisser le monde qu'il a créé dans  
 » un désordre si universel ! de voir  
 » l'impie presque toujours prévaloir  
 » sur le juste , l'innocent détrôné  
 » par l'usurpateur , le père devenu la  
 » victime



» victime de l'ambition d'un fils dé-  
» nature, l'époux expirant sous les  
» coups d'une épouse barbare & in-  
» fidèle ! du haut de sa grandeur Dieu  
» se feroit un délassement bizarre de  
» ces tristes évènements, sans y pren-  
» dre part ! parce qu'il est grand il se-  
» roit, ou foible, ou injuste, ou  
» barbare ! parce que les hommes  
» sont petits, il leur seroit permis  
» d'être, ou dissolus sans crime, ou  
» vertueux sans mérite ! O Dieu, si  
» c'étoit-là le caractère de votre être  
» suprême, si c'est vous que nous  
» adorons sous des idées si affreuses,  
» je ne vous reconnois donc plus pour  
» mon protecteur, pour le consola-  
» teur de mes peines, le soutien de  
» ma foiblesse, le rémunérateur de  
» ma fidélité ! vous ne seriez donc  
» plus qu'un tyran indolent & bizarre  
» qui sacrifie tous les hommes à sa  
» vaine fierté, & qui ne les a tirés  
» du néant que pour les faire servir  
» de jouet à son loisir & à ses ca-  
» prices \* «.

---

\* Massillon, Serm. du Lundi de la première  
semaine de Carême, édit. de 1745.



Lorsque les règles générales qui déterminent le mérite & le déshonneur des actions viennent à être ainsi regardées comme les loix d'un être tout-puissant qui veille sur notre conduite, qui récompensera dans une autre vie ceux qui les observent & punira ceux qui les violent; cette considération nous les rend nécessairement beaucoup plus sacrées. Que notre soumission à la volonté de Dieu doive être la règle suprême de notre conduite, personne n'en peut douter parmi ceux qui croient que Dieu existe. La seule idée de lui désobéir renferme en soi l'absurdité la plus choquante. Quel orgueil, quelle folie ne seroit-ce pas à un homme de contrecarrer ou de négliger des ordres qui lui seroient donnés par une sagesse & une puissance infinie! combien ne seroit-il pas ingrat, impie & dénaturé de ne pas respecter les loix qui lui seroient prescrites par la bonté infinie de son Créateur, quand même il pourroit les mépriser impunément! les plus puissans motifs de l'intérêt propre appuyent encore ici le sentiment de la convenance. Cette idée que quand nous échapperions aux regards de tous les



hommes & que nous ferions à couvert de tous les châtimens humains , il y a toujours un Dieu vengeur dont la présence & les châtimens sont inévitables ; cette idée , dis - je , est un motif capable de réduire les passions les plus obstinées , au moins dans ceux auxquels des réflexions habituelles l'ont rendue familière.

C'est ainsi que la Religion prête une force nouvelle au sentiment naturel du devoir , & de-là vient que les hommes sont généralement disposés à mettre la plus grande confiance dans la probité de ceux qui leur paroissent pénétrés des sentimens religieux. On imagine qu'ils sont liés par une obligation sur-ajoutée à toutes celles qui règlent la conduite des autres hommes ; on suppose que les égards pour la convenance , le soin de leur propre réputation , le desir de mériter les applaudissemens de leur propre cœur & ceux des autres sont des motifs qui n'ont pas moins d'influence sur l'homme religieux que sur l'homme du monde ; mais le premier a de plus que l'autre un motif réprimant , en ce qu'il n'agit jamais avec délibération que comme étant sous les yeux du



grand supérieur qui à la fin le traitera selon ses œuvres. C'est par cette raison qu'on compte davantage sur l'exactitude & la régularité de sa conduite ; & par-tout où les principes naturels de la Religion ne sont point corrompus par l'esprit de parti ou le zèle factieux de quelque indigne cabale ; par-tout où elle exige pour premier devoir l'accomplissement des obligations morales ; par-tout où l'on n'enseigne point aux hommes à regarder des observations frivoles comme des devoirs plus essentiels que les actes de justice & de bienfaisance ; & à croire qu'ils peuvent trafiquer avec Dieu de la fraude ; de la violence & de la perfidie en les rachetant par des sacrifices , des cérémonies & de vaines supplications ; par-tout , dis-je , où cela n'est pas , il est certain que le monde ne se trompe point en mettant une double confiance dans l'homme religieux,





## C H A P I T R E I V.

*Quels sont les cas où le sentiment du devoir doit être le seul principe de notre conduite, & quels sont ceux où il doit concourir avec d'autres motifs.*

**L**A Religion fournit des motifs si puissans pour la pratique de la vertu & met de si fortes barrières pour nous garantir du vice, que plusieurs ont supposé que les principes religieux étoient les seuls motifs louables que puissent avoir nos actions. Ce n'est, disent-ils, ni la gratitude qui doit récompenser, ni le ressentiment qui doit punir. Ce n'est point par aucune affection naturelle que nous devons protéger la foiblesse de nos enfans, ni soulager nos proches dans leurs infirmités. Toutes les affections pour des objets particuliers doivent être éteintes dans notre cœur & faire place à une autre qui les absorbe toutes, & qui est l'amour de Dieu ou l'envie de lui plaire & de conformer en tout



notre conduite à sa volonté. Nous ne devons être, ni reconnoissans par gratitude, ni charitables par humanité, ni patriotes par amour de la Patrie, ni généreux & justes par amour pour les hommes. Notre seul principe, notre seul motif dans la pratique de tous ces devoirs doit être le sentiment que Dieu nous l'ordonne. Je ne m'arrêterai point ici à faire un examen particulier de cette opinion; j'observerai seulement que nous ne devons pas nous attendre à la trouver maintenue par aucune Secte faisant profession d'une Religion, ou, comme le premier précepte est d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre ame, & de toutes nos forces, le second est d'aimer notre prochain comme nous-même; car nous nous aimons sûrement pour nous-même, & non simplement parce qu'il y a un Commandement qui nous l'ordonne. Le Christianisme n'a jamais commandé que le sentiment du devoir soit le seul principe de notre conduite; il veut seulement qu'il en soit un, comme la philosophie & le bon sens nous l'enseignent. Sur quoi on peut demander en quels cas nos actions doivent émaner prin-



principalement ou entièrement du sentiment du devoir ou du respect pour les règles générales, & en quels cas d'autres sentimens & d'autres affections doivent y concourir & avoir la principale influence.

La décision de cette question, qu'il n'est peut-être pas possible de résoudre bien exactement, dépend de deux différentes circonstances; la première, de la beauté ou de la difformité du sentiment ou de l'affection qui nous feroit agir indépendamment de toute considération pour les règles générales; la seconde, de la précision & de l'exactitude des règles générales même.

1°. Je dis premièrement qu'il dépend de la beauté ou de la difformité de l'affection même, de savoir jusqu'où elle doit être le principe de nos actions, ou si elles doivent n'avoir d'autre principe que la considération pour les règles générales.

Toutes ces actions qu'on aime & qu'on admire, & auxquelles nous serions portés par des affections bienfaisantes doivent venir autant des passions même que d'aucun égard pour les règles générales de conduite. Celui qui a fait du bien à un autre se



croit mal payé, si on ne reconnoît ses services que par le simple & froid sentiment du devoir, sans aucune affection pour sa personne. Un mari n'est pas content de la femme la plus soumise, lorsqu'il imagine que sa conduite est animée par le seul motif de remplir ce que la liaison conjugale exige d'elle. Un père se plaint justement d'un fils qui ne manque à rien de tout ce que prescrit le devoir filial, mais qui n'a pas cette tendresse respectueuse qui lui seroit si bien. De même un fils ne seroit pas entièrement satisfait d'un père qui feroit tout ce qu'il doit en cette qualité, mais qui ne sentiroit rien de cette tendresse paternelle qu'il pouvoit attendre de lui. Quand il s'agit d'affections sociales & bienfaisantes, nous voyons avec plaisir que le sentiment du devoir s'en mêle plutôt pour les modérer que pour les mettre en action, plutôt pour nous empêcher d'en trop faire, que pour nous exciter à en faire assez. Rien n'est si agréable que de voir un père obligé de mettre des bornes à sa tendresse, un ami à sa générosité naturelle, & celui qu'on oblige aux transports de sa reconnoissance.



La maxime contraire a lieu quand il est question des passions malfaisantes & contraires à la société. La récompense doit partir de la gratitude & de la générosité du cœur, sans aucune répugnance, & sans que nous soyons obligés de réfléchir combien il est convenable de récompenser. Mais nous devons toujours punir à regret, & plutôt par le sentiment de la convenance du châtement que par aucune disposition sauvage à nous venger. Rien n'est plus aimable que la conduite d'un homme qui paroît moins touché des plus grandes injures par l'effet de son propre ressentiment que par la considération de celui qu'elles méritent & dont elles sont les objets propres; qui, comme un juge, ne fait d'attention qu'à la règle générale qui détermine quelle est la vengeance due à chaque offense particulière; qui est moins sensible à ce qu'il a souffert lui-même qu'à ce que le coupable va souffrir; qui dans sa colère n'oublie point la miséricorde; qui est disposé à donner à la règle l'interprétation la plus bénigne & la plus favorable, & à y apporter tous les adoucissmens que la plus franche humanité, d'ac-



cord avec le bon sens , peut admettre.

Les passions qui naissent de l'intérêt propre tiennent ici une espèce de milieu entre les passions sociables & leurs contraires , comme nous avons déjà observé qu'elles le tiennent à d'autres égards. La poursuite des objets de l'intérêt propre dans toutes les petites occasions communes & ordinaires doit être fondée plutôt sur la considération des règles générales de conduite que sur aucune passion pour ces objets. Mais s'ils ne nous affectoient que peu ou point dans les occasions importantes & extraordinaires , nous serions d'un caractère lourd , insipide & dégoûtant. Le plus petit marchand se dégraderoit dans l'opinion de ses voisins , si on le voyoit se tourmenter & faire des projets pour gagner ou ne pas perdre un seul scheling. Qu'on le suppose à l'étroit tant qu'on voudra , il ne doit point avoir l'air de faire attention à une bagatelle pour l'amour de la bagatelle même. Sa situation peut exiger la plus grande économie & la plus grande assiduité ; mais chaque acte d'économie & d'assiduité ne doit point résulter de la considé-



ration pour tel petit gain à faire, ou telle perte légère à éviter en particulier, mais de la considération pour les règles générales qui lui imposent cette conduite avec la dernière rigueur. L'épargne qu'il fait aujourd'hui ne doit pas venir du cas qu'il fait de quelques fols qu'il ne dépensera pas, ni son assiduité dans sa boutique, d'une passion, pour aussi peu d'argent qu'elle lui fera gagner; il faut que l'une & l'autre partent du cas qu'il fait de la règle générale qui veut que tous ceux qui sont dans le même état tiennent rigoureusement & sans relâche une pareille conduite; c'est en quoi consiste la différence de l'avare à celui qui vit strictement de la plus sévère économie. Le premier s'occupe de misères, & les recherche pour elles-même: l'autre n'y fait attention qu'en conséquence du plan de vie qu'il s'est formé.

C'est tout autre chose quand il est question d'objets importants & extraordinaires d'intérêt. Celui qui ne les recherche pas pour eux-mêmes avec une certaine chaleur, passe pour un pauvre homme. Nous mépriserions un Prince qui ne se soucieroit pas de



conquérir ou défendre une Province. Nous n'estimerions guères un Gentilhomme privé qui ne se donneroit aucun mouvement pour acquérir un rang ou un emploi considérable auquel il pouvoit parvenir sans bassesse & sans injustice. Un simple commerçant passera dans l'esprit de ses confrères pour un homme lâche & mol, s'il ne se remue pas pour profiter d'une occasion de faire un gain extraordinaire. C'est cette ardeur, cette activité qui distinguent l'homme entreprenant de l'homme qui vit dans une pesante régularité. Ces grands objets de l'intérêt propre, dont la perte ou l'acquisition change entièrement le rang & l'état d'une personne, sont les objets de la passion qu'on appelle proprement ambition, passion, qui tant qu'elle se tient dans les bornes de la prudence & de la justice, est toujours admirée dans le monde, & qui lors même qu'elle les passe & quelle est non-seulement injuste, mais extravagante, conserve encore quelquefois une certaine grandeur irrégulière qui éblouit l'imagination. De-là cette admiration générale pour les héros & les conquérans, & même pour ces hommes



d'Etat dont les projets , quoique dénués de justice , étoient vastes & hardis , comme ceux des Cardinaux de Richelieu & de Retz. Les objets de l'avarice & de l'ambition ne diffèrent que parce que les uns sont grands & les autres petits. Une petite somme est pour un avare ce qu'est pour un ambitieux la conquête d'un Royaume.

2<sup>o</sup>. Je dis en second lieu qu'il dépend de la précision & de l'exactitude des règles générales de savoir si elles doivent être entièrement le principe de notre conduite.

Les règles générales de presque toutes les vertus , celles qui déterminent les devoirs de la prudence , de la générosité , de la reconnoissance & de l'amitié , manquent à bien des égards de précision & d'exactitude ; elles sont sujettes à nombre d'exceptions , & il y faut tant de modifications qu'il n'est guères possible d'y conformer entièrement sa conduite. Les proverbes communs qui renferment des maximes de prudence étant fondés sur l'expérience universelle , sont peut-être les meilleures règles générales qu'on puisse donner sur cette vertu. Cependant il est clair qu'on tomberoit dans la pédanterie



la plus ridicule & la plus absurde , si on s'y attachoit littéralement & strictement. De toutes les vertus dont je viens de parler il n'y en a peut-être aucune dont les règles soient plus précises & souffrent moins d'exceptions que celles de la reconnoissance. Que nous devions , dès que nous le pouvons , rendre des services équivalens ou même supérieurs à ceux qu'on nous a rendus ; c'est une règle qui paroît fort simple , & peu sujette à exception. Cependant pour peu qu'on l'examine , on la trouvera inexacte , insuffisante & sujette à mille exceptions. Parce que votre bienfaiteur a pris soin de vous pendant votre maladie ; devez-vous le soigner quand il sera malade ? où devez-vous reconnoître son attention par quelque service d'un autre genre ? Si votre ami vous prête de l'argent dans un besoin , devez-vous lui en prêter quand il en manque ? combien , & quand lui en prêterez-vous ? fera-ce aujourd'hui , demain , ou le mois prochain ? & pour combien de tems le lui prêterez-vous ? Il est évident qu'il n'y a aucune règle générale par laquelle on puisse faire à toutes ces questions une réponse pré-



cifé & applicable à tous les cas. La différence entre son caractère & le vôtre, entre les circonstances où il se trouve & celles où vous êtes peut être telle, qu'avec la plus parfaite reconnoissance de votre côté, vous pouvez refuser justement de lui prêter un fol; & tout au contraire, avec la meilleure envie de lui prêter ou de lui donner même dix fois plus qu'il ne vous a prêté, vous pouvez être accusé justement de la plus noire ingratitude & de n'avoir pas rempli la centième partie des obligations que vous lui avez. Avec tout cela comme les devoirs de la reconnoissance sont peut-être les plus sacrés parmi ceux que nous imposent les vertus bienfaitantes, les règles générales qui les déterminent sont aussi, comme je l'ai déjà dit, les plus exactes. Celles qui président aux actions qu'exigent l'amitié, l'humanité, l'hospitalité, la générosité, sont encore plus vagues & plus indéterminées.

Mais il est une vertu dont les règles générales établissent avec la plus grande précision quelles sont les actions extérieures qu'elle exige. Cette vertu est la justice. Ses règles sont



exactes au suprême degré , & n'admettent d'exceptions & de modifications que celles qui peuvent être fixées avec la même certitude & la même rigueur que les règles elles-mêmes , parce qu'elles sont fondées sur les mêmes principes qu'elles. Si je dois à un homme dix livres sterling , la justice veut que je lui rende précisément cette somme , soit au tems convenu , soit quand il me la redemandra. Ce que je dois faire , jusqu'où je dois le faire , le tems & le lieu où je dois le faire , toute la nature & les circonstances de l'action qui m'est prescrite sont fixées & déterminées. Ainsi quoiqu'il puisse y avoir de la petitesse & de la pédanterie à affecter de suivre trop rigoureusement les règles de la prudence & de la générosité , il n'y en a point à s'attacher strictement aux règles de la justice. On doit , au contraire , à celles-ci le respect le plus sacré , & les actions que cette vertu demande ne sont jamais faites si convenablement que quand le principal motif qui nous fait agir est une vénération religieuse pour les règles qui nous les prescrivent. Dans la pratique des autres vertus nous devons nous gouverner plutôt



par une certaine idée de convenance , par un certain goût pour un système particulier de conduite , que par aucun égard aux maximes & aux règles , & il faut moins considérer la règle en elle-même que le but & le fondement de la règle ; au lieu que dans l'observation de la justice ; l'homme qui raffine le moins & qui tient le plus scrupuleusement aux règles générales , est celui qui est le plus recommandable & sur lequel on peut le plus compter. Quoique le but des règles de la justice soit de nous empêcher de nuire à notre prochain , ce peut être souvent un crime de les violer , lors même que nous pouvons prétendre avec quelque apparence de raison qu'en les violant nous ne faisons tort à personne. Celui qui commence à chicaner ainsi , ne fût-ce qu'intérieurement , devient assez souvent , dès-là même , un malhonnête homme. Dès l'instant où il songe à se départir de l'attachement le plus ferme & le plus solide à ce que lui prescrivent ces inviolables préceptes , il ne mérite plus la confiance de personne , & on ne sauroit dire à quel degré de scélératesse il n'arrivera point. Un voleur croit qu'il ne fait pas de



mal en dérobant à des gens riches des choses dont ils peuvent se passer & qu'ils ne sauront peut-être jamais leur avoir été volées. L'adultère s'imagine qu'il n'en fait pas non plus quand il séduit la femme de son ami, pourvu que le mari ne soupçonne rien de l'intrigue, & que la paix reste dans la famille. Quand nous commençons une fois à donner dans ces raffinemens, il n'y a point de crime si énorme dont nous ne soyons capables.

Les règles de la justice peuvent être comparées avec celles de la grammaire, & les règles des autres vertus avec celles que donne la critique pour atteindre à l'élégance & au sublime dans la composition. Les unes sont exactes, précises & indispensables; les autres sont vagues, fautives & indéterminées, & nous présentent plutôt une idée générale de la perfection à laquelle nous devons aspirer, qu'elles ne nous fournissent des moyens sûrs & infaillibles d'y arriver. Un homme peut apprendre à écrire grammaticalement sans faire une seule faute contre les règles, & peut-être lui apprendroit-on de même à être juste. Mais il n'y a point de règles qui nous mè-



ment infailliblement à écrire d'une manière élégante ou sublime , quoiqu'il y en ait quelques-unes à l'aide desquelles nous pouvons rectifier & fixer en quelque sorte les idées vagues que nous aurions eues sans cela touchant ces perfections du style ; & il n'y a point de règles non plus dont la connoissance nous mène infailliblement à nous conduire en tout avec prudence , ni à faire du bien , ni à montrer de la grandeur d'ame à propos , quoiqu'il y en ait quelques-unes qui peuvent servir à corriger & à fixer , à certains égards , les idées imparfaites que nous aurions eues sans cela de ces vertus.

Il peut arriver qu'avec la meilleure & la plus forte envie de mériter l'approbation nous nous trompions sur les règles de conduite , & qu'ainsi nous soyons égarés par le principe même qui doit nous servir de bouffole. En vain nous attendrions-nous alors que les hommes approuvent entièrement nos démarches , ils ne peuvent entrer dans cette idée absurde de devoir qui nous a fait agir , ni ratifier aucune des actions qu'elle a produit. Il y a néanmoins quelque chose de respectable dans la conduite de celui qui se



détourne ainsi dans le chemin du vice par un faux sentiment du devoir , ou par ce que nous appellons une conscience erronée. Quelque fatale que puisse être son erreur , il trouvera encore dans les cœurs généreux & humains de la commisération plutôt que de la haine & du ressentiment. Ils plaindront la foiblesse de la nature humaine qui nous expose à de si malheureuses illusions , lors même que nous tendons le plus sincèrement à la perfection , & que nous nous efforçons de suivre les meilleurs principes qui puissent nous diriger. Les fausses notions de religion sont presque les seules causes qui puissent occasionner cette espèce de dépravation dans nos sentimens naturels , & ce principe qui donne la plus grande autorité aux règles du devoir , est le seul capable de fausser & de défigurer considérablement les idées que nous avons d'elles. En toute autre rencontre le sens commun suffit pour nous faire arriver , sinon à la convenance la plus exquise , du moins à quelque chose qui n'en sera pas fort éloigné ; & pourvu que nous ayons sérieusement la volonté de bien faire , notre conduite en gros sera



toujours louable. Tout le monde convient que la première règle du devoir est d'obéir à Dieu ; mais il y a une étrange différence entre les opinions sur les commandemens particuliers qui peuvent émaner de sa volonté. C'est pourquoi il faut user en ceci de la plus grande indulgence & de la plus grande tolérance ; car quoique le maintien de la société demande que les crimes soient punis quels qu'en aient été les motifs , un honnête homme les punira toujours avec répugnance , lorsqu'ils partent évidemment des notions fausses touchant les devoirs de la Religion. Il ne sentira jamais contre ceux qui les ont commis cette indignation qu'il sent contre les autres criminels ; il les plaindra plutôt , & il ira même quelquefois jusqu'à admirer leur confiance malheureuse , & leur grandeur d'ame dans le tems même qu'il les punit. La Tragédie de Mahomet, une des plus belles de M. de Voltaire , nous représente fort bien quels doivent être nos sentimens pour les crimes nés de semblables motifs. Dans cette pièce on voit deux jeunes gens de différent sexe , avec les dispositions les plus innocentes & les plus vertueuses , & sans



autre foiblesse que celle qui nous les rend plus chers , je veux dire , la tendresse qu'ils ont l'un pour l'autre ; on voit , dis-je , ces deux jeunes gens portés , par l'instigation des plus puissans motifs d'une fausse Religion , à commettre un meurtre abominable qui choque tous les principes de la nature humaine : la victime que Dieu marque pour ce sacrifice qu'il exige de leurs mains , & qu'il leur ordonne d'immoler , est un vénérable vieillard qui leur a témoigné à tous deux la plus tendre affection , pour lequel ils ont conçu la plus haute estime & la plus profonde vénération , quoiqu'il soit l'ennemi déclaré de leur culte , & qui enfin étoit réellement leur père , quoiqu'ils n'en fussent rien. Prêts à exécuter ce crime ils sont tourmentés par tous les divers & cruels mouvemens qui naissent du combat le plus violent entre des idées & des sentimens contraires , savoir d'une part l'idée de la nécessité de remplir un devoir indispensable de Religion , & de l'autre la compassion , la reconnoissance , le respect pour le grand âge & l'amour pour la vertu & l'humanité du personnage qu'ils vont sacrifier. La repré-



sentation de ces différens mouvemens forme un des plus intéressans spectacles & peut-être le plus instructif qui ait jamais été mis sur aucun théâtre. A la fin le rigoureux sentiment du devoir triomphe de toutes les aimables foiblesses de la nature ; ils commettent le crime qui leur est ordonné ; mais immédiatement après ils reconnoissent leur erreur , ils découvrent l'imposture qui les avoit trompés , & l'horreur , le remords & le ressentiment les déchirent. Ce que nous sentons pour ces deux infortunés , nous devons le sentir pour tous ceux qui s'égarerent ainsi par des motifs religieux , bien entendu que nous soyons certains que la Religion ne sert pas de prétexte pour couvrir quelqueune des plus détestables des passions humaines.

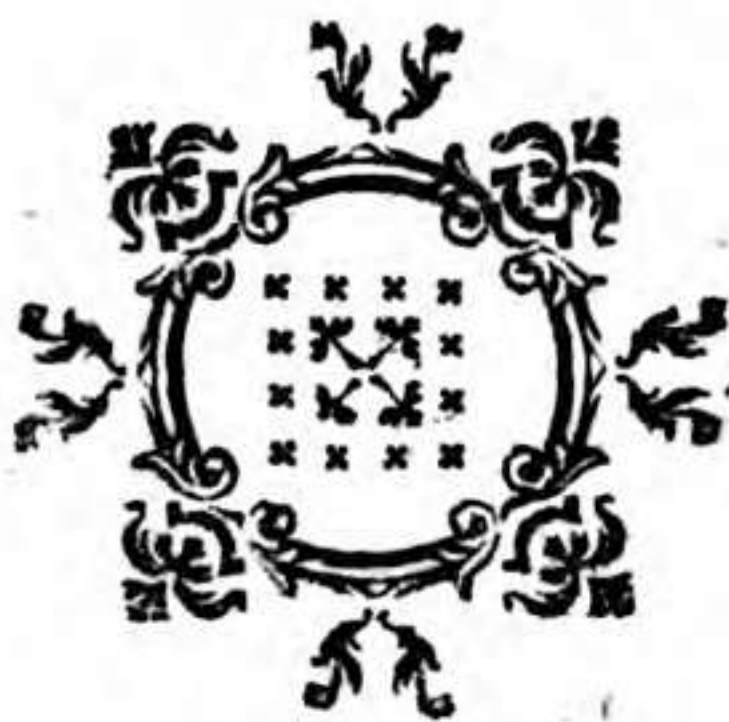
Comme un homme peut faire une mauvaise action par un faux sentiment du devoir , ainsi la nature peut quelquefois prendre le dessus & le porter à en faire une bonne contre ce faux sentiment. Pour lors nous ne pouvons être fâchés que le motif , qui , selon nous , devoit prévaloir , prévale en effet , quoique la personne même soit assez foible pour penser autrement.



Mais comme sa conduite n'est qu'un effet de sa foiblesse & nullement une fuite de ses principes, nous sommes bien éloignés de lui rien accorder d'approchant d'une approbation complete. Un Catholique bigot, qui, durant le massacre de la St. Barthelemi, auroit été touché d'une compassion assez vive pour sauver quelques malheureux Protestans contre l'opinion où il étoit qu'il devoit les exterminer, n'auroit pas eu droit aux applaudissemens que nous lui aurions donné s'il avoit exercé la même générosité par principe, & avec une pleine approbation de lui-même. La douceur de son caractère pourroit nous plaire, mais nous ne laisserions pas de le regarder avec une sorte de pitié qui est incompatible avec l'admiration que s'attire la perfection de la vertu. C'est la même chose pour toutes les autres passions. Leur énergie ne nous fait aucune peine quand elle est convenable, & qu'elles triomphent à propos des fausses idées du devoir qui porteroient à les réprimer. Un Quakre dévot qui viendroit de recevoir une soufflet sur une joue, & qui au-lieu de tendre l'autre, oublieroit l'interprétation littérale du précepte



cepte de notre Sauveur , au point de donner une bonne correction à celui qui l'auroit insulté, ne nous feroit point défagréable. Sa promptitude nous divertiroit & nous feroit rire , & nous l'en aimerions davantage ; mais nous ne le regarderions nullement avec le respect & l'estime qui paroissent dûes à celui , qui , en pareilles circonstances , auroit agi convenablement par un juste sentiment de ce qu'il étoit à propos de faire. Il n'y a point d'action qui puisse être appelée proprement vertueuse hors celles qui sont accompagnées de l'approbation de soi-même.





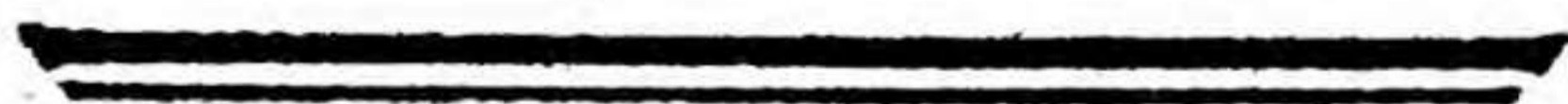


## QUATRIÈME PARTIE.

*De l'effet de l'utilité sur le sentiment de l'approbation.*



### SECTION UNIQUE.



#### CHAPITRE PREMIER.

*De la beauté que l'apparence d'utilité répand sur toutes les productions de l'art , & jusqu'où s'étend l'influence de cette espèce de beauté.*

**C**EUX qui ont examiné avec quelque attention en quoi consiste la nature de la beauté , ont tous observé qu'une des principales sources dont elle vient est l'utilité. La commodité d'une maison ne plaît pas moins que sa régularité , & le spectateur est aussi choqué de voir un logement incommode que de voir différentes formes à des fenêtres qui



Se correspondent , ou bien une porte qui n'est pas dans le milieu du bâtiment. Il n'y a personne qui n'ait remarqué que l'aptitude d'une machine ou d'un arrangement quelconque à produire l'effet qu'on s'en est proposé, jette sur le tout une certaine convenance , une certaine beauté qui en rendent la vue & l'idée même agréable.

La raison pourquoi l'utilité plaît , nous a été dernièrement expliquée par un Philosophe aimable & ingénieux\* , qui joint la profondeur des idées à l'élégance de l'expression , & qui possède l'heureux & singulier talent de traiter les matières les plus abstraites non - seulement avec la plus grande clarté , mais avec l'éloquence la plus animée. Selon lui un objet est agréable à celui qui le possède en ce qu'il lui suggère continuellement l'idée du plaisir & de la commodité qu'il est propre à lui procurer. Chaque fois que cette objet se présente il lui rappelle ce plaisir , & par-là il devient pour lui une source perpétuelle de sa-

---

\* M. Hume.



tisfaction & de jouissance. Le spectateur entre par sympathie dans ces sentimens du possesseur & voit nécessairement l'objet sous le même aspect. Lorsque nous entrons dans les palais des Grands, nous ne saurions nous empêcher de songer à la satisfaction que nous aurions s'ils nous appartenoient, & si nous jouissions de toutes ces commodités ménagées avec tant d'esprit & tant d'art. On explique, par la raison contraire, pourquoi l'incommodité d'un objet le rend désagréable au possesseur & au spectateur.

Mais ce qui n'a, que je sache, encore été remarqué de personne, c'est qu'on fait moins de cas de la fin à laquelle sont destinées les productions de l'art que de l'aptitude ou de l'heureuse invention qui les y rend propres, & que cette exacte proportion des moyens imaginés pour donner tel plaisir ou telle commodité est plus estimée que la commodité ou le plaisir même auxquels ils sont destinés, & dans l'acquisition desquels il semble que tout leur mérite devrait consister. Il y a cependant mille occasions où l'on peut l'observer, & cela dans les plus grands intérêts de la vie humaine



comme dans les plus frivoles.

Qu'une personne entre chez elle & qu'elle y trouve tous les sièges au milieu de la chambre, elle se fâchera contre son valet; & plutôt que de les laisser dans ce désordre, elle prendra peut-être la peine de les adosser elle-même & de les ranger contre le mur. La seule convenance de cette arrangement vient de ce qu'il est plus commode d'avoir son plancher libre & débarrassé. Pour se procurer cette commodité elle se donne volontairement plus de peine qu'elle n'en auroit eu à s'en passer, puisque rien n'étoit plus aisé que de s'asseoir d'abord sur une des chaises, comme elle le fait probablement après les avoir placées. Il paroît donc que ce qui lui manquoit étoit moins cette commodité que l'arrangement qui la procure; c'est cependant cette commodité qui fait tout le mérite de l'arrangement & qui lui donne de la convenance & de la beauté.

Qu'un homme curieux de montres en ait une qui retarde de deux minutes par jour, il ne s'en souciera pas; il la vendra peut-être pour deux guinées & en mettra cinquante pour en avoir



une qui ne retarde que d'une minute en quinze jours. Le seul usage des montres est cependant d'indiquer l'heure & de nous empêcher de manquer à nos engagements, ou de prévenir tout autre inconvénient auquel nous exposeroit notre ignorance à cet égard. Mais l'amateur de montres qui est si difficile, ne fera peut-être pas plus ponctuel qu'un autre, ni plus obligé par ses affaires à savoir l'heure qu'il est. Ce n'est donc pas tant cette connoissance qui l'intéresse que la perfection de la machine qui sert à la donner.

Combien de gens se ruinent en colifichets d'un usage frivole ? ce qui leur plaît est moins l'utilité de ces bagatelles que leur aptitude à la procurer. Toutes leurs poches en sont pleines, & pour en porter un plus grand nombre ils en inventent de nouvelles, inconnues dans les habillemens ordinaires. Ils vont chargés d'une multitude de ces babioles qui en poids & souvent en valeur ne le cèdent point à la balle ordinaire d'un Juif, dont la plupart ne servent presque à rien, & parmi lesquels il n'y en a pas un seul dont on ne pût fort bien se passer en tout tems, & enfin dont



toute l'utilité ne vaut certainement pas la peine de les porter.

Ce principe n'influe pas seulement sur notre conduite par rapport à des objets frivoles. Il est souvent le motif secret des démarches les plus importantes & les plus sérieuses dans la vie publique & privée.

Un homme né pauvre, à qui le Ciel a fait, dans sa colère, le funeste présent de l'ambition, admire la condition des gens riches qu'il voit autour de lui. La chaumière de son père lui paroît trop petite pour s'en accommoder ; il trouve qu'il feroit beaucoup plus à son aise dans un palais ; il supporte avec peine la fatigue d'aller à pied ou de monter à cheval ; il voit ceux qui sont au-dessus de lui traînés dans des carrosses, & il imagine que s'il en avoit un il voyageroit plus commodément ; il se sent naturellement indolent & porté à n'employer que le moins qu'il est possible ses bras & ses mains pour se servir lui-même, & il juge qu'un nombreux domestique lui épargneroit bien de l'embarras. Il pense que s'il venoit à bout de se procurer toutes ces aises, il vivroit content & en repos, jouis-



fant de lui-même dans l'idée du bonheur & de la tranquillité de sa situation ; il est enchanté de la perspective éloignée d'une si grande félicité ; elle lui paroît comme une autre vie faite pour des êtres d'un rang supérieur ; dans la ferme résolution d'y arriver , il se dévoue pour jamais à la poursuite de l'opulence & de la grandeur ; & pour y parvenir il se donne plus de peines de corps & d'esprit dans un an , dans un mois , qu'il n'en auroit eu toute sa vie à s'en passer ; il cherche à se distinguer dans quelque profession laborieuse & travaille jour & nuit sans relâche à acquérir des talens supérieurs à ceux de ses compétiteurs ; il tâche ensuite de produire ces talens au grand jour , & la même assiduité qu'il a mise à les acquérir , il la met à solliciter dans toutes les occasions pour les faire employer. En conséquence il fait sa cour à tout le monde , obligeant ceux qu'il n'aime pas , & complaisant pour ceux qu'il méprise ; il court toute sa vie après l'idée d'un certain repos élégant & artificiel auquel il est possible qu'il n'arrive pas ; il lui sacrifie cette tranquillité qui en tout tems est en son pouvoir ; & s'il y parvient sur ses



vieux jours, il ne le trouvera nullement préférable au contentement & à l'humble sécurité auxquels il a renoncé pour lui. C'est alors, c'est quand il ne reste plus que la lie dans le calice de cette vie, que le corps usé par les fatigues & les maladies, & l'aine rongée & flétrie par le souvenir de mille contretens & de mille traverses qu'il croit avoir essuyé de l'injustice de ses ennemis & de la perfidie & de l'ingratitude de ses amis, il commence enfin à reconnoître que les richesses & la grandeur ne sont que des futilités aussi peu capables de contribuer au bien-être du corps & à la tranquillité de l'esprit que les colifichets des amateurs de bijoux, & que comme eux encore elles sont beaucoup plus à charge qu'utiles à celui qui en porte l'attirail avec soi. Toute la différence qu'il y a, c'est que les commodités que promettent les unes sont un peu plus visibles que celles des autres. Celles des palais, des jardins, des équipages & de la suite des Grands frappent tout le monde; nous n'avons pas besoin que le maître de ces choses nous montre leur utilité; nous y entrons de nous-mêmes, nous en jouis-



sons par sympathie , & en conséquence nous applaudissons à la satisfaction qu'elles font propres à lui donner. Mais les avantages qu'on peut tirer d'un étui pour la bouche , ou tout autre bijou de cette espèce , ne font pas si sensibles. Leur commodité peut être aussi grande , mais elle est moins frappante , & nous n'entrons pas si aisément dans la satisfaction de celui qui les possède. C'est par cette raison qu'ils ne font pas des sujets de vanité si raisonnables que la magnificence , l'opulence & la grandeur ; & c'est en ce seul point que consiste la supériorité de ces derniers objets. Ils flattent plus l'amour de la distinction qui est si naturel à l'homme. Si quelqu'un étoit seul dans une île déserte , on pourroit douter lequel contribueroit le plus à son contentement , ou d'un palais , ou de cette collection de petits outils renfermés dans un étui pour la bouche. S'il vit en société , il n'y a plus de comparaison à faire , parce que nous avons toujours plus d'égard aux sentimens du spectateur qu'à ceux de la personne intéressée , & que nous considérons plutôt sa situation comme elle paroît aux autres que comme elle



lui paroît à elle-même. Si nous examinons cependant pourquoi le spectateur distingue avec admiration la condition d'un riche ou d'un grand, nous trouverons que c'est moins par les aïfances & les plaisirs dont il jouit supérieurement aux autres hommes, que par le nombre infini d'élégantes inventions de l'art destinées à lui en procurer. Il ne s'imagine pas lui-même qu'il est plus heureux que les autres, mais qu'il a plus de moyens pour l'être; & c'est la manière dont ces moyens sont ingénieusement & artistement disposés pour leurs fins qui est la principale source de notre admiration. Mais la longueur des infirmités & l'ennui de la vieillesse font disparoître les plaisirs des vaines & superficielles distinctions de la grandeur. Dans cet état il n'ont rien qui justifie les démarches pénibles dans lesquelles on s'est engagé pour les obtenir; on maudit l'ambition dans son cœur & on regrette vainement le repos & l'indolence de la jeunesse; on regrette des plaisirs qui se sont évanouis sans retour, & qu'on a follement sacrifiés pour des choses dont l'acquisition ne peut donner aucune satisfaction solide.



C'est sous ce misérable aspect que la grandeur se montre à tout homme que la mélancolie ou les infirmités réduisent à réfléchir attentivement sur sa situation , & à considérer ce qui manque réellement à son bonheur. La puissance & les richesses lui paroissent alors ce qu'elles sont , des machines énormes & d'un grand travail , imaginées pour donner au corps quelques aises de peu de conséquence , composées de ressorts frêles & délicats qui exigent la plus pénible attention pour en entretenir le jeu , & qui en dépit de tous nos soins sont prêts à se briser à chaque instant & à nous ensevelir sous leurs ruines. Ce sont d'immenses bâtimens qui demandent la vie entière d'un homme pour les élever , qui menacent d'écraser à tout moment celui qui les habite , & qui , pendant qu'ils sont sur pied , peuvent bien le garantir de quelques légers inconvéniens , mais non le défendre contre les grandes intempéries des saisons. Ils le mettront à couvert des pluies de l'été , non des tempêtes de l'hiver , & ils le laissent toujours autant & quelques fois plus exposé qu'auparavant à l'inquiétude , à la crainte , au



chagrin, aux maladies, aux dangers & à la mort.

Mais quoique cette philosophie mélancolique, si commune dans les tems de maladie & d'abattement, dégrade ainsi tous ces grands objets de nos desirs; dès que nous nous portons mieux, ou que nous sommes de meilleure humeur, nous ne manquons jamais de les regarder sous un aspect très-différent. Notre imagination, que la peine & le chagrin semblent confiner & concentrer en nous-mêmes, prend l'essor dans les tems de joie & de prospérité, & plane sur tous les objets qui nous environnent. Alors nous sommes charmés de l'air d'aisance & de commodité qui règne dans les palais des Grands, & nous admirons la manière dont chaque chose y est adaptée pour leur bien-être, pour prévenir leurs besoins, pour contenter leurs desirs, & pour amuser & divertir leurs fantaisies. Si nous considérons la satisfaction réelle qui revient de toutes ces choses indépendamment de la beauté de cette combinaison faite pour la procurer, elle nous paroîtra toujours souverainement frivole & méprisable. Mais nous la voyons



rarement dans ce jour abstrait & philosophique. Notre imagination la confond ordinairement avec l'ordre, le mouvement & l'harmonie du système, de la machine ou de l'économie qui la produisent. Les plaisirs de l'opulence & de la grandeur considérés dans cette vue complexe nous frappent comme quelque chose de beau, de noble & de grand qui vaut bien les peines & les soins qu'on se donne pour l'obtenir.

Et il est heureux que la nature nous en impose là-dessus. C'est cette illusion qui excite & tient continuellement en haleine l'industrie des hommes ; c'est elle qui leur a montré à cultiver la terre, à bâtir des maisons, à fonder des Villes & des Républiques, à inventer & à perfectionner toutes les sciences & les arts qui ornent la nature humaine : c'est elle qui a changé toute la face du globe, qui a converti les forêts sauvages en d'agréables & fertiles plaines, & qui a fait de l'Océan, naturellement stérile & impraticable, un nouveau fond de subsistance & la grande route de communication entre toutes les Nations du monde. La terre, sollicitée par les tra-



vaux des hommes , a été obligée de rendre au double de sa fécondité naturelle , & d'entretenir un plus grand nombre d'habitans. !C'est envain que le propriétaire orgueilleux & insensible promène ses yeux sur la vaste étendue de ses terres , & que , sans songer aux besoins de ses frères , il en consume tout le produit dans son imagination. Personne n'a jamais mieux vérifié que lui le proverbe ignoble & vulgaire par lequel on dit d'un homme qu'il a les yeux plus grands que le ventre. Il n'y a aucune proportion entre l'immensité de ses desirs & la capacité de son estomac qui ne contient pas plus que celui du dernier payfan. Il est forcé de distribuer l'excédent à ceux qui apprêtent de la manière la plus délicate le peu qu'il mange lui-même , à ceux qui lui bâtissent un palais où ce peu doit être consommé , à ceux qui lui fournissent ou qui tiennent en ordre toutes les différentes babioles qui sont employées dans l'économie de la grandeur ; tous pensionnaires qui tirent de son luxe & de son caprice la portion des nécessités de la vie qu'ils auroient attendue vainement de son humanité ou de sa



justice. Le produit du sol nourrit toujours à peu près le nombre d'habitans qu'il peut nourrir, les riches prennent seulement dans le tas ce qu'il y a de plus précieux & de plus agréable; ils ne consomment guères plus que le pauvre, & en dépit de leur humeur intéressée & avide, quoiqu'ils ne pensent qu'à eux, qu'ils veuillent tout pour eux, & que le seul but qu'ils se proposent, en employant des milliers de bras pour défricher & améliorer leurs terres, soit la satisfaction de leurs vains & insatiables desirs; ils en partagent nécessairement les fruits avec le pauvre. Guidez par une main invisible ils font des choses nécessaires à la vie, à peu près la même distribution qui auroit eu lieu si la terre avoit été divisée par égales portions entre tous ses habitans, & par-là ils contribuent sans le vouloir, sans le savoir, au bien de la société & à la propagation de l'espèce. Quand la Providence a partagé la terre entre un petit nombre d'hommes puissans, elle n'a ni oublié ni abandonné ceux qui paroissent avoir été exclus du partage, ils ont également part à tout ce qu'elle produit. Dans ce qui fait le



véritable bonheur de la vie humaine ils ne le cèdent en rien à ceux qui paroissent si fort au-dessus d'eux. Par rapport à la santé du corps & à la paix de l'ame tous les rangs sont à peu près de niveau ; & le mendiant qui se chauffe au soleil à côté du grand chemin , jouit d'une sécurité pour laquelle les Rois font la guerre.

Le même principe , le même amour de système & d'arrangement , la même considération pour la beauté de l'ordre , de l'art & de l'invention servent souvent à nous rendre recommandables ces institutions qui tendent à procurer le bien public. Lorsqu'un bon patriote entreprend de perfectionner quelque branche de l'administration civile , il n'agit pas seulement par sympathie avec le bonheur de ceux qui doivent retirer le fruit de son application. Ce n'est pas communément par compassion pour les rouliers & les charretiers qu'un homme zélé pour le bien public encourage la réparation des grands chemins. Lorsque la législation propose des prix & des récompenses aux manufactures de toiles ou de draps , elle se conduit rarement par la sympathie avec ceux qui portent



des habits chers ou à bon marché , encore moins par la sympathie avec le marchand ou le manufacturier. La perfection de la police , l'extension du commerce & des manufactures sont des objets nobles & magnifiques ; nous aimons à les contempler , & tout ce qui tend à leurs progrès nous intéresse. Ils font partie du grand système du Gouvernement , & par leur moyen , les roues de la machine politique semblent se mouvoir avec plus d'harmonie & de facilité. Nous prenons plaisir à considérer la perfection de ce grand & beau système , & nous ne sommes pas contents que nous n'ayons écarté tous les obstacles qui peuvent troubler ou embarrasser le moins du monde la régularité de ses mouvemens. Toutes les constitutions de Gouvernement , il est vrai , ne sont estimées qu'à proportion qu'elles tendent au bonheur des sujets. C'est-là leur fin & leur usage unique. Néanmoins par un certain esprit systématique , un certain amour de l'invention & de l'art , nous paroissions faire quelquesfois plus de cas des moyens que de la fin , & il semble que notre empressement à contribuer au bonheur de nos semblables



vient plutôt de l'envie d'améliorer & de perfectionner un beau systême que d'aucun sentiment immédiat de l'avantage qu'ils peuvent y gagner , ou de ce qu'ils ont à souffrir de l'inconvénient ou de l'abus que nous voulons réformer. Il y a eu des hommes possédés au souverain degré de l'esprit de patriotisme qui à d'autres égards n'ont jamais témoigné être fort sensibles à l'humanité. Il y a , au contraire , des gens extrêmement humains qui sont entièrement dépourvus de l'esprit patriotique. Chacun peut en trouver des exemples dans le cercle de ses connoissances. Qui eût jamais moins d'humanité que le célèbre législateur de la Russie ? Jacques I , au contraire , ce Prince d'un naturel si bon & si sociable , paroît avoir été presque insensible à la gloire & à l'intérêt de son pays. Voulez - vous réveiller l'industrie d'un homme presque mort à l'ambition ? ne lui représentez pas le bonheur des riches & des grands , ne lui dites pas qu'ils sont généralement à l'abri des injures de l'air , qu'ils ne connoissent point la faim , l'ennui ou tout autre besoin. Les plus éloquentes exhortations de cette espèce



feront peu d'effet sur lui. Si vous voulez le tenter faites-lui la description des divers appartemens de leurs palais & des commodités qui s'y trouvent, expliquez-lui l'usage des différentes parties qui composent leurs équipages, le nombre, l'ordre & les différens emplois de leurs domestiques. Si quelque chose est capable de lui faire impression, c'est ce tableau. Cependant toutes ces choses ne tendent qu'à les préserver du soleil & de la pluie, du froid, de l'ennui & du besoin. Voulez-vous planter de même la vertu patriotique dans le cœur de celui qui est indifférent aux intérêts de son pays? ne lui parlez pas des avantages supérieurs dont jouissent des sujets bien gouvernés, ne lui dites pas qu'ils sont mieux logés, mieux vêtus, mieux nourris. Ces considérations prendront peu sur lui. Vous trouverez beaucoup plus de facilité à le persuader, si vous lui exposez le grand système de l'administration politique, si vous lui développez les rapports & les dépendances de ses différentes parties entre elles, leur subordination mutuelle & leur concours général au bonheur de la



Société. Si vous lui montrez comment on pourroit introduire ce systême dans son pays, ce qui empêche qu'il ne s'y établisse à présent, comment on pourroit lever les obstacles qui s'y opposent & donner un mouvement plus liant & plus harmonieux aux ressorts de la machine du Gouvernement, de sorte qu'ils ne s'entre-choquent point & qu'ils ne retardent pas leur action mutuelle. Il n'est guères possible qu'un homme entende ces discours sans se sentir échauffé de quelque amour pour sa Patrie, au moins sentira-t-il dans le moment quelque desir d'écarter ces obstacles & de faire mouvoir une machine si belle & si bien combinée. Rien n'est plus favorable au progrès de l'esprit patriotique que l'étude de la politique, des différens systêmes du Gouvernement civil, de leurs avantages & de leurs inconvéniens, de la constitution de son pays, de sa situation, de ses intérêts avec les Nations étrangères, de son commerce, de ses forces aussi-bien que de ses défayantages; des dangers auxquels il est exposé, & de ce qu'il y auroit à faire pour remédier aux uns & le garantir des autres. Aussi n'y a-t-il point d'ouvrages



plus utiles que les recherches sur la politique, pourvu que ce qu'ils proposent soit raisonnable, juste & praticable. On peut dire même que les plus foibles & les plus mauvais ne sont pas tout-à-fait sans utilité; ils servent à réveiller la passion des hommes pour le bien public, & les excitent à chercher les moyens d'augmenter le bonheur de la société.

---

## C H A P I T R E I I.

*De la beauté que répand l'apparence d'utilité sur les caractères & les actions des hommes, & jusqu'où la perception de cette utilité peut être regardée comme un des principes originaux d'approbation.*

**L**ES caractères des hommes, ainsi que les productions de l'art & les institutions politiques, peuvent être propres à faire ou à troubler le bonheur tant de l'individu que de la société. Un caractère prudent, équitable, ferme, actif & tempérant promet de la



satisfaction & de la prospérité à celui qui le possède & à tous ceux qui sont liés avec lui ; le caractère téméraire , l'insolent , le paresseux , l'efféminé , le voluptueux , présage la ruine de l'individu & le malheur de ceux qui ont affaire à lui. Dans un esprit bien tourné il y a au moins toute la beauté qu'on trouve dans la plus parfaite machine imaginée pour produire l'effet le plus agréable ; & dans celui qui l'est mal , toute la difformité de l'invention la plus grossière & du plus mauvais goût. Y a-t-il une institution politique aussi avantageuse pour le bonheur des hommes que le règne de la sagesse & de la vertu ? Tout Gouvernement n'est qu'un moyen imparfait de suppléer à leur défaut. La sagesse & la vertu ont donc éminemment toute la beauté qui appartient au Gouvernement civil à raison de son utilité. De même il n'y a point d'administration civile aussi pernicieuse , aussi destructive que les vices des hommes , & les suites fatales d'un mauvais Gouvernement ne viennent que de ce qu'il nous défend mal de leur méchanceté.

On est particulièrement frappé de



la beauté ou de la laideur des différens caractères , entant qu'utiles ou nuisibles , quand on considère la conduite & les actions des hommes dans un point de vue abstrait & philosophique. Lorsqu'un Philosophe se met à examiner pourquoi l'humanité est approuvée & la cruauté condamnée , il ne se forme pas toujours clairement l'idée d'aucun acte particulier d'humanité ou de cruauté , mais il se contente ordinairement de l'idée vague & indéterminée attachée aux noms généraux de ces qualités. Or c'est seulement dans les exemples particuliers que la convenance ou la disconvenance , le mérite ou le démérite des actions sont faciles à saisir & à discerner , que nous appercevons distinctement l'accord ou la contrariété qu'il y a entre nos affections & celles de la personne qui agit , & que nous concevons pour elle en conséquence , ou une reconnoissance ou un ressentiment sympathique. Quand on contemple le vice & la vertu d'une manière générale & abstraite , les qualités par où ils excitent ces différens sentimens disparoissent en grande partie , & ces sentimens même ne sont pas  
si



si aisés à démêler , au-lieu que les bons effets de la vertu & les funestes effets du vice semblent alors s'offrir d'eux-mêmes à la vue & en écartent , pour ainsi dire , toutes les autres qualités pour qu'on les distingue seuls & qu'on ne pense qu'à eux.

Le même agréable & ingénieux Auteur qui a expliqué le premier pourquoi l'utilité plaît, a été tellement frappé de cette vue abstraite & générale des choses, qu'il a réduit toute l'approbation que nous donnons à la vertu à la perception de cette espèce de beauté qui résulte de l'apparence d'utilité. Il prétend que les qualités de l'ame ne sont point agréables ou désagréables comme vertueuses ou vicieuses, mais comme utiles ou préjudiciables à la personne même ou aux autres. Et en effet la nature paroît avoir si heureusement combiné nos sentimens d'approbation & d'improbation avec l'avantage de l'individu & de la société qu'après l'examen le plus strict on trouvera, je pense, qu'ils vont toujours ensemble : nonobstant cela je crois pouvoir assurer que la vue de l'utilité ou du dommage n'est ni la première ni la principale source



de l'approbation ou du blâme. Il n'y a point de doute que ces sentimens n'acquièrent plus de force & de vivacité par la perception de la beauté ou de la difformité résultante de l'utilité ou du dommage. Mais je maintiens qu'ils ne laissent pas d'être originairement & essentiellement différens de cette perception.

Car en premier lieu il paroît impossible que l'approbation de la vertu soit un sentiment de la même espèce que celui par lequel nous approuvons un bâtiment commode & bien ordonné, ou que nous n'ayons d'autre raison de louer un homme que celle qui nous fait louer un cabinet de *Boule*.

En second lieu, si on approfondit la chose, on trouvera que l'utilité d'une disposition de l'ame est rarement le premier fondement de notre approbation, & que ce sentiment renferme toujours en soi celui de la convenance qui est totalement distinct de la perception d'utilité. C'est ce qu'on peut observer par rapport à toutes les qualités que nous appercevons comme vertueuses, tant celles qui, selon ce système, sont originairement estimées



comme utiles à nous-mêmes, que celles qui sont estimées à raison du bien qu'elles font aux autres.

Les qualités les plus utiles à nous-mêmes sont premièrement une raison & une intelligence supérieures, par lesquelles nous sommes capables de saisir les conséquences éloignées de toutes nos actions, & de prévoir l'avantage ou le préjudice qui doit nous en revenir; secondement l'empire sur nous-mêmes qui nous donne la force de renoncer à un plaisir présent, ou d'endurer une peine actuelle, pour goûter un plus grand plaisir, ou éviter une plus grande peine dans la suite. C'est dans l'union de ces deux qualités que consiste la prudence, celle de toutes les vertus qui est la plus avantageuse à l'individu.

Nous avons déjà observé précédemment qu'une raison & une intelligence supérieures sont originairement approuvées à cause de leur justesse & de leur exactitude, & non simplement parce qu'elles sont utiles & avantageuses. C'est dans les sciences les plus abstraites, & particulièrement dans les Mathématiques transcendantes que la raison humaine a déployé sa



plus grande force , & qu'elle s'est fait le plus admirer. Mais l'utilité que l'individu ou le public peuvent tirer de ces sciences n'est pas fort sensible , & pour la prouver il faut une discussion assez difficile à comprendre. Ce n'est donc point leur utilité qui a fait l'admiration publique ; à peine y songeoit-on avant qu'on fût obligé de répondre à ceux qui n'ayant point de goût pour ces sublimes découvertes cherchoient à les décrier comme vaines & inutiles.

Cet empire sur nous-mêmes par lequel nous réprimons nos appétits actuels pour les mieux satisfaire dans la suite , est approuvé de même autant parce qu'il est convenable que parce qu'il est utile. Quand cette vertu agit en nous , les sentimens qui président à notre conduite se rencontrent exactement avec ceux du spectateur. Il ne sent point les sollicitations de nos appétits présens ; le plaisir dont nous devons jouir dans une semaine ou dans un an l'intéresse tout autant que celui dont nous allons jouir dans le moment. De là vient que si nous sacrifions l'avenir au présent , notre conduite lui paroît souverainement absurde & extravagante , & qu'il ne peut en-



trer dans les principes qui nous font agir. Si , au contraire , nous nous abstenons d'un plaisir présent pour nous assurer de plus grands plaisirs dans l'avenir ; si nous agissons comme si l'objet éloigné nous intéressoit autant que celui qui frappe immédiatement nos sens ; alors comme nos affections répondent exactement aux siennes , il ne peut manquer d'approuver notre conduite ; & comme il fait par expérience combien peu de gens sont capables de commander ainsi à leurs passions , il la regarde avec surprise & avec admiration. De-là l'éminente estime que nous avons pour une ferme persévérance dans la pratique de la frugalité , dans l'exercice de l'industrie & de l'application , quoiqu'elles n'aient d'autre but que celui de faire fortune. Le courage & la résolution d'une personne qui agit ainsi , & qui , pour obtenir un grand avantage , quoiqu'éloigné , n'abandonne pas seulement les plaisirs présents , mais se soumet aux plus grandes fatigues de l'esprit & du corps , emportent nécessairement notre approbation. Cette vue de bonheur & d'intérêt propre qui règle sa conduite quadre exactement



avec l'idée que nous nous en formons naturellement ; il règne entre ses sentimens & les nôtres la plus parfaite correspondance , & une correspondance à laquelle nous ne devons pas raisonnablement nous attendre , vu l'expérience que nous avons de la foiblesse humaine. C'est pour cela que non contents d'approuver sa conduite nous allons jusqu'à l'admirer & à la juger digne de grands applaudissemens. Il n'y a que le témoignage intérieur qu'on se rend à soi-même de mériter cette approbation & cette estime qui mette un homme en état de se soutenir constamment dans ce plan de conduite. Le plaisir dont nous devons jouir dans dix ans nous touche si peu en comparaison de celui dont nous pouvons jouir à l'heure même , la passion qu'excite le premier est naturellement si foible au prix de l'émotion violente occasionnée par le second , que l'un ne pourroit jamais balancer l'autre sans le contrepoids formé par le sentiment de la convenance , & par la persuasion intime qu'on mérite l'estime & l'approbation de tout le monde en agissant d'une façon , & qu'en agissant de l'autre on n'est digne que de mépris & de blâme.



L'humanité , la justice , la générosité & l'amour du bien public , sont les qualités les plus utiles aux autres. Nous avons exposé ci-devant en quoi consiste la convenance de l'humanité & de la justice , & nous avons fait voir combien l'estime & l'approbation que nous leur donnons dépendent de la conformité qu'il y a entre les affections de l'agent & celles du spectateur.

La convenance de la générosité & de l'amour du bien public est fondée sur le même principe que celle de la justice. La générosité diffère de l'humanité. Ces deux qualités , qui , au premier abord paroissent alliées de si près , ne se trouvent pas toujours ensemble. L'humanité est la vertu d'une femme , la générosité celle d'un homme. Le beau sexe ordinairement beaucoup plus tendre que nous , est rarement aussi généreux. C'est une observation des loix civiles que les femmes ne font guères de donations \*. L'humanité consiste dans cette exquise sensibilité qui fait entrer vivement le spec-

---

\* *Rarò mulieres donare solent.*



tateur dans les sentimens des personnes principalement intéressées ; de manière qu'il s'afflige de leurs souffrances , qu'il ressent leurs injures , & qu'il se réjouit de leur prospérité. Les actions qui supposent le plus d'humanité ne demandent , ni le renoncement à soi-même , ni l'empire sur ses passions , ni une grande force dans le sentiment de la convenance. Elles font simplement ce que cette tendre sympathie nous porte à faire d'elle-même. Il n'en est pas ainsi de la générosité. Pour être généreux il faut que nous sacrifions quelque grand & important intérêt personnel à un intérêt égal d'un supérieur ou d'un ami. Un homme résigne ses prétentions à un emploi qui étoit le grand objet de son ambition , parce qu'il imagine qu'un autre y a plus de droit par ses services : tel autre risque sa vie pour défendre celle d'un ami qu'il croit plus nécessaire au monde que la sienne : tous deux n'agissent point par humanité ou parce qu'ils sont plus sensibles à ce qui regarde autrui qu'à ce qui les concerne eux-mêmes. Ils considèrent ces intérêts opposés non dans le jour où ils leur



paroissent , mais dans celui où ils paroissent aux autres. Ce n'est pas eux , c'est le spectateur indifférent qui trouve plus intéressant que ce concurrent soit avancé , que la vie de cet ami soit conservée. Ainsi en se sacrifiant pour eux ils s'accoutument aux sentimens du spectateur , & par un effort de magnanimité ils agissent conformément à la manière dont les choses se montrent naturellement à la vue d'un tiers. Le soldat qui court à la mort pour sauver son Officier seroit peut-être fort peu touché de sa perte s'il étoit tué sans qu'il y eût de sa faute , & pourroit avoir plus de chagrin du moindre petit accident qui lui arriveroit personnellement. Mais quand il cherche à mériter des applaudissemens par une belle action & qu'il veut faire entrer le spectateur impartial dans les principes de sa conduite , il sent que pour tout autre que pour lui sa vie n'est rien en comparaison de celle de son supérieur , & qu'en s'immolant pour le sauver il agit tout-à-fait convenablement & selon les idées qui doivent se présenter naturellement à tous ceux qui sont neutres.



Il faut porter le même jugement des plus grands exploits de l'amour de la Patrie. Lorsqu'un jeune militaire expose sa vie pour le moindre petit aggrandissement des domaines de son Souverain, il ne s'y détermine point parce que l'acquisition de ce nouveau territoire est plus désirable pour lui que sa propre conservation ; car il fait plus de cas de sa vie que de la conquête d'un Royaume entier pour l'Etat qu'il sert. Mais quand il compare ces deux objets l'un avec l'autre au lieu de les voir dans le jour où ils lui paroissent, il les apperçoit dans le jour où ils paroissent à la Nation pour laquelle il combat. L'issue de la guerre est pour elle de la plus grande importance, & la vie d'un particulier presque sans conséquence : dès qu'il se met à la place de ceux qu'il sert, il sent tout de suite qu'il ne peut être trop prodigue de son sang si en le répandant il peut contribuer à un succès qui leur importe tant. C'est à surmonter ainsi les plus forts penchans de la nature par le sentiment de la convenance & du devoir que consiste l'héroïsme de sa conduite. Il y a bien



d'honnêtes Anglois , qui , dans leur vie privée , regretteroient plus la perte d'une guinée pour eux que celle de l'île Minorque pour la Nation , & qui , s'ils avoient pu défendre cette place , auroient plutôt sacrifié mille vies que de la laisser tomber au pouvoir des ennemis. Lorsque Brutus , l'ancien , conduisit ses enfans au dernier supplice parce qu'ils avoient conspiré contre la liberté naissante de Rome , il est clair que s'il n'eût consulté que son propre cœur , il eût sacrifié l'affection qui paroît la plus forte à la plus foible. Il dut être naturellement plus sensible à la mort de ses fils qu'à tout ce que Rome eût vraisemblablement souffert faute d'un si grand exemple. Mais au-lieu de les voir avec les yeux d'un père , il ne les vit qu'avec ceux d'un citoyen romain. Il entra si avant dans les sentimens de ce dernier caractère qu'il n'eut plus d'égard aux liens du sang qui l'unissoient si étroitement à eux. Or pour un citoyen romain les enfans de Brutus même n'étoient rien , dès qu'ils étoient mis en balance avec le plus petit intérêt de Rome. Dans ce cas & tous



les autres du même genre notre admiration est moins fondée sur l'utilité que sur la convenance inattendue & par conséquent noble, grande & sublime de pareilles actions. Cette utilité sans doute, quand on y réfléchit, y ajoute une nouvelle beauté & par-là les rend encore plus dignes de notre approbation; mais cette beauté qu'aperçoivent principalement les gens de réflexion & de spéculation, n'est point ce qui met d'abord le prix à ces sortes d'actions dans les sentimens naturels du commun des hommes.

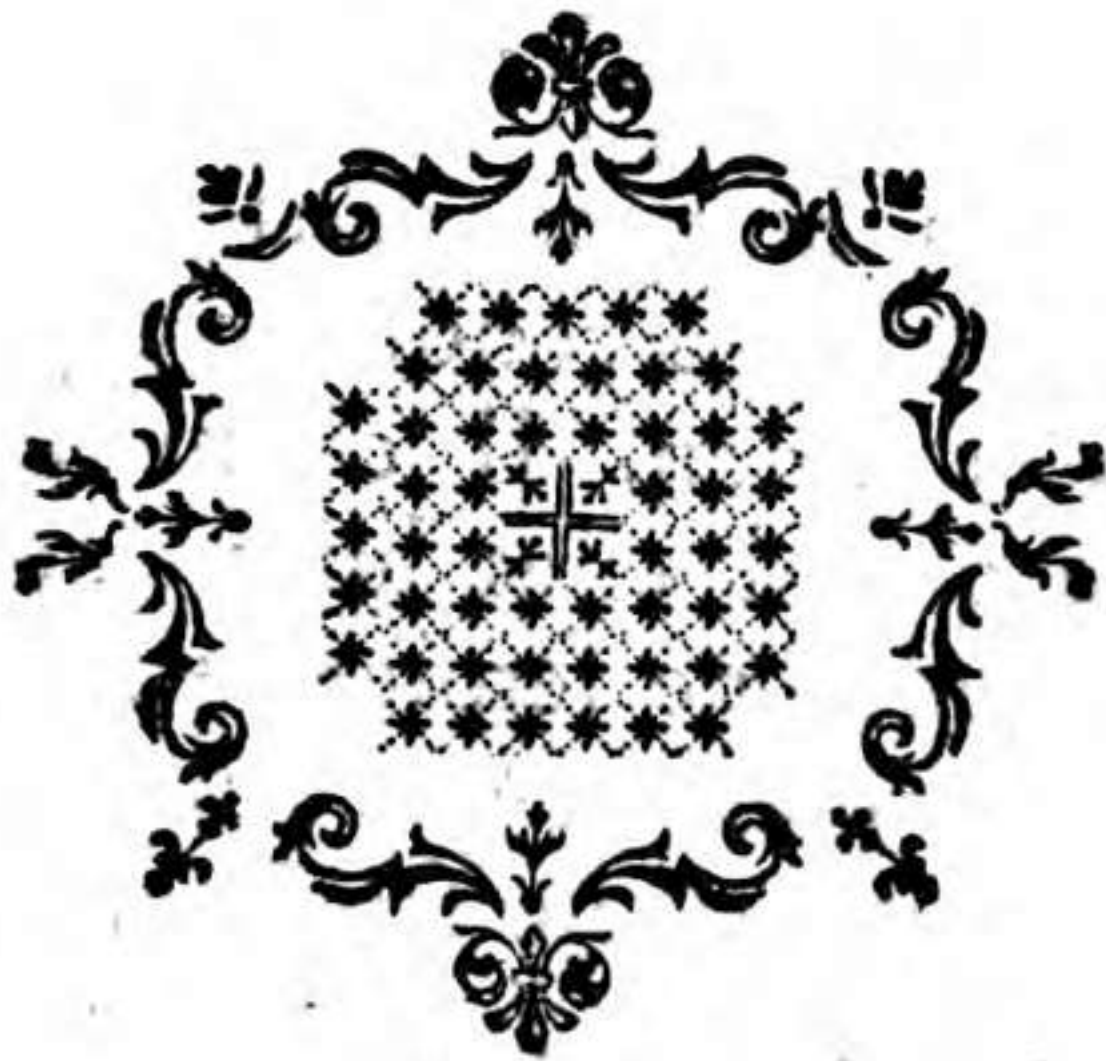
Tant s'en faut que le sentiment de l'approbation naisse de la perception de cette beauté d'utilité, qu'elle n'a pas le moindre rapport avec les sentimens des autres. S'il étoit possible que quelqu'un parvint à l'âge d'homme sans aucune communication avec ses semblables, ses propres actions pourroient néanmoins lui plaire ou lui déplaire à raison de ce qu'elles tendroient à procurer son bonheur ou à lui causer quelque dommage. Il pourroit appercevoir une beauté de cette espèce dans la prudence, la tempérance & la bonne conduite, & une difformité dans leurs



contraires ; il pourroit envisager son propre naturel & son caractère avec cette satisfaction que nous donne la vue d'une machine bien inventée ou avec le dégoût qu'inspire une autre machine sottement & mal-adroitement imaginée. Cependant comme ces perceptions sont purement en matière de goût , & qu'elles ont toute la foiblesse & la délicatesse de cette espèce de perceptions sur lesquelles est fondée la justesse de ce qu'on appelle proprement le goût ; il y a grande apparence qu'un homme dans cette solitaire & misérable condition n'y feroit guères d'attention. Il est même certain que quand elles lui viendroient à l'esprit elles ne feroient pas sur lui la même impression que s'il avoit vécu en société. Il ne feroit jamais humilié par la honte à la vue de cette difformité , ni encouragé par ces secrets applaudissemens d'une ame qui triomphe de se sentir la beauté contraire ; il ne connoitroit , ni la joie de mériter des récompenses , ni la frayeur qui accompagne le soupçon d'avoir mérité des châtimens. Tous ces sentimens supposent l'idée d'un autre être



qui est le juge naturel de la personne qui les a , & ce n'est que par sympathie avec les décisions de cet arbitre de notre conduite, que nous pouvons concevoir le triomphe attaché aux applaudissemens, ou la honte inféparable du blâme qu'on se donne intérieurement à soi-même.







## CINQUIEME PARTIE.

*De l'influence de la coutume & de la mode sur les sentimens de l'approbation & de l'improbation morales.*



### SECTION UNIQUE.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

*De l'influence de la coutume & de la mode sur les notions que nous avons de la beauté & de la difformité.*

**O**UTRE les principes dont j'ai déjà fait l'énumération il y en a d'autres qui influent considérablement sur les sentimens moraux & qui sont les principales causes des opinions irrégulières & discordantes qui règnent dans différens siècles & différentes Nations touchant ce qui est digne de louange ou



de blâme. Ces principes sont la coutume & la mode qui étendent leur empire sur tous nos jugemens concernant toute espèce de beauté.

Lorsqu'on a vu souvent deux objets ensemble, l'imagination s'habitue à passer aisément de l'un à l'autre; dès que le premier paroît nous comptons que l'autre va suivre. D'eux-mêmes ils se rappellent mutuellement dans notre esprit, & l'attention s'y porte facilement. Quand il n'y auroit aucune beauté dans leur union sans la coutume, dès qu'elle les joint ensemble, nous sentons de la disconvenance dans leur séparation; nous pensons que celui qui va sans son compagnon ordinaire ne va pas bien; nous trouvons à redire quelque chose que nous attendions, & cela dérange l'ordre habituel de nos idées. Nous trouvons, par exemple, qu'il manque quelque chose à un habit, si nous n'y voyons pas le plus inutile des ornemens qui l'accompagnent d'ordinaire, & un seul bouton de moins sur la basque lui donne un air de mauvaise grace. Lorsqu'il y a une convenance naturelle dans leur union, la coutume fortifie le sentiment que nous en avons & fait



qu'un autre arrangement nous paroît encore plus défagréable. Ceux qui font accoutumés à voir des choses de bon goût font choqués de ce qui est fait lourdement & grossièrement. Ceux qui font accoutumés à vivre dans l'ordure & le dérangement perdent tout sentiment de l'élégance & de la propreté. Les modes en fait de meubles & d'habillemens paroissent ridicules aux étrangers & bonnes au peuple qui les suit.

La mode est différente de la coutume, ou plutôt elle en est une branche particulière. La mode n'est pas ce que tout le monde porte, mais ce que portent les gens d'un rang ou d'un caractère distingué. Les manières aisées, agréables & imposantes des Grands jointes à la richesse & à la magnificence ordinaires de leur habillement prêtent de la grace à toutes les formes qu'il leur plaît d'y donner. Tant qu'ils ne changent pas cette forme, elle est liée dans notre imagination avec l'idée de quelque chose de galant & de magnifique, &, quoique très-indifférente en elle-même, elle semble avoir aussi à raison de ce rapport de l'élégance & de la beauté. La



quittent-ils ? elle perd aussi-tôt toute sa grace , & comme elle est reléguée parmi les gens du bas étage , elle semble contracter quelque chose de leur bassesse & de leur mauvais goût.

Tout le monde convient que les habits & les meubles sont entièrement sous l'empire de la mode & de la coutume. Mais l'influence de ces principes ne se borne pas à une sphère aussi étroite. Elle s'étend généralement à tous les objets du goût , à la musique , à la poésie , à l'architecture. Les modes pour le meuble & l'habillement changent continuellement , & l'expérience nous convainc que telle mode , admirée il y a cinq ans & ridicule aujourd'hui , devoit sa vogue à cette inconstance. Les habits & les meubles sont faits de matières peu durables. Un habit d'une jolie forme est passé au bout d'un an , & , comme mode , il ne peut perpétuer plus long-tems , cette forme. Les meubles résistent plus & la mode n'en passe pas si vite ; c'est l'affaire de cinq ou six ans pour une révolution , & il ne faut pas vivre long-tems pour en voir plusieurs en sa vie. Les productions des autres arts sont plus durables , & lorsqu'elles sont heureusement imaginées , elles peuvent



perpétuer long-tems la manière de leur composition. Un bel édifice subsiste pendant des siècles ; un air de musique bien fait se transmettra successivement à plusieurs générations ; & un Poëme bien écrit peut durer autant que le monde , & chacune de ces productions continuer plusieurs siècles de suite à donner la vogue au style , au goût & à la manière particulière de leur composition. Peu d'hommes ont vu arriver de leur tems de grands changemens dans aucun de ces arts ; peu d'hommes ont assez d'expérience ou de connoissance des modes usitées dans les tems ou les Nations éloignées pour être parfaitement réconciliés avec elles & juger sans partialité entr'elles & les usages de leur siècle & de leur pays. Aussi voit-on peu d'hommes disposés à reconnoître que la coutume & la mode influent beaucoup sur les jugemens qu'ils portent de la beauté des productions de ces différens arts. Ils croient plus volontiers que les règles qui doivent guider les Artistes sont fondées sur la raison & la nature , & non sur l'habitude & le préjugé. Cependant une légère attention suffiroit pour les dissuader , & pour leur mon-



trer que la puissance de la coutume & de la mode n'est pas plus absolue sur le meuble & l'habillement que sur l'architecture, la poésie & la musique.

Peut-on donner, par exemple, une raison pourquoi le chapiteau dorique doit être mis sur une colonne qui ait pour hauteur huit de ses diamètres, la volute ionique sur une qui en ait neuf, & les feuilles corinthiennes sur une qui en ait dix? La convenance qui les fait adapter à une colonne plutôt qu'à l'autre ne peut être fondée que sur l'habitude & la coutume. L'œil accoutumé à voir telle proportion avec tel ornement ne seroit pas content s'il voyoit l'une sans l'autre. Chacun de ces cinq ordres a ses ornemens particuliers qui ne peuvent être changés contre d'autres sans choquer tous ceux qui ont quelque connoissance des règles de l'architecture. Selon quelques Architectes les anciens ont effectivement assigné à chaque ordre ses ornemens propres avec un discernement si délicat & si sûr, qu'il seroit impossible de leur en substituer d'autres également fortables. Il paroît cependant un peu difficile à concevoir



que ces formes , quoique très-agréables sans doute , soient les seules qui aillent bien avec ces proportions , & qu'il n'y en ait pas cinq cens autres qui auroient été tout aussi bien avant que la coutume eût consacré celles-là. Au reste quand la coutume a établi des règles particulières pour bâtir on seroit fou de vouloir les changer pour d'autres qui ne vaudroient pas mieux ou qui ne vaudroient guères mieux. Quelque agréable & commode que fût un habit , un homme se rendroit ridicule de le porter publiquement s'il étoit tout différent des habits qu'on porte , & il semble qu'il ne seroit pas plus sage d'orner une maison d'une manière toute différente de celle qu'autorisent la coutume & la mode , quand les nouveaux ornemens qu'on y mettroit surpasseroient un peu en élégance & en beauté la décoration qui est en usage.

Selon les anciens Rhéteurs la nature a affecté certaine mesure ou vers à chaque genre d'écrire , comme exprimant naturellement le caractère , le sentiment ou la passion qui doit y dominer. Tel vers , disent-ils , est propre pour le genre sérieux , tel autre



pour l'enjoué , & ce feroit commettre la plus grande irrégularité que de les employer l'un pour l'autre. Mais quoique ce principe ait en lui-même le plus grand air de probabilité ; il est démenti par l'expérience de nos siècles modernes. Les Tragédies de Racine & la Henriade de Voltaire font toutes en vers héroïques de la même mesure que nos vers burlesques Anglois. En revanche le vers burlesque François est le même que le vers de dix syllables Anglois. La coutume est cause qu'une Nation associe des idées de gravité , de sublime & de sérieux à telle mesure à laquelle un autre peuple joint tout ce qui est gai , comique & enjoué. Rien ne paroîtroit plus absurde en Anglois qu'une Tragédie écrite en vers Alexandrins , & en François qu'un ouvrage de cette nature en vers de dix syllables.

Un Artiste éminent peut faire une révolution considérable dans les modes établies dans chacun de ces arts & introduire un nouveau goût de poésie , de musique ou d'architecture. Comme l'habit d'un homme aimable & d'un rang distingué porte sa recommandation , & que tout fantasque



& singulier qu'il peut être, il trouve bientôt des admirateurs & des imitateurs ; de même les perfections d'un grand maître accèdent ce qu'il a d'original, & sa manière devient le style dominant dans l'art qu'il exerce. Le goût des Italiens en musique & en architecture a subi un changement notable depuis cinquante ans par l'imitation des singularités de quelques grands Musiciens ou Architectes. Quintilien accuse Sénèque d'avoir corrompu le goût des Romains & d'avoir mis des agrémens frivoles à la place d'une éloquence mâle & d'une raison majestueuse. D'autres ont fait le même reproche à Salluste & à Tacite quoique dans un autre genre. On prétend qu'ils ont donné la vogue à un style qui quoique extrêmement concis, élégant, énergique, & même poétique, manquoit d'aisance, de simplicité & de naturel & étoit évidemment le fruit de l'affectation la plus recherchée & la plus étudiée. Que de grandes qualités ne faut-il pas dans un écrivain pour qu'il plaise, même par ses défauts ? après la gloire d'épurer le goût de sa Nation, le plus grand honneur est peut-être de le corrompre. M. Pope & le



Docteur Swift ont introduit une nouvelle manière dans toutes les Poësies rimées qui ont paru depuis eux , l'un dans les grands vers , l'autre dans les petits. La finesse de Butler a fait place au naturel de Swift ; la liberté vagabonde de Dryden , & la correcte , mais souvent ennuyeuse & profaïque langueur d'Adisson ne sont plus des modèles. Tous les grands vers sont actuellement écrits d'après la nerveuse précision de M. Pope.

Ce n'est pas seulement sur les productions des arts que la mode règne , elle gouverne de même nos jugemens par rapport à la beauté des objets naturels. Combien de formes variées & opposées qui sont réputées belles dans différentes espèces de choses ! Les proportions qu'on admire dans un animal différent entièrement de celles qu'on estime dans un autre. Chaque classe d'êtres a sa conformation particulière qu'on approuve , & une beauté propre distincte de celle de toute autre espèce. C'est là-dessus que le savant Jésuite Buffier \* a décidé que la beauté

---

\* Cours des Belles-Lettres : Traité des premières Vérités , Ch. XIII.



de chaque objet consiste dans la forme & la couleur les plus communes parmi les objets de sa sorte. Ainsi dans la figure humaine la beauté de chaque trait gît dans un certain milieu entre les figures qui sont laides par excès ou par défaut. Un beau nez, par exemple, est celui qui n'est ni trop long ni trop court, ni trop droit ni trop crochu, mais qui tient le milieu entre les extrêmes & qui en diffère moins qu'ils ne diffèrent les uns des autres. C'est la forme à laquelle il semble que la nature ait visé dans tous, dont elle s'écarte en mille manières, qu'il est rare qu'elle attrape exactement, & à laquelle ressemblent toujours beaucoup toutes celles qui s'en éloignent. Lorsqu'on a tiré plusieurs copies d'un modèle, quoiqu'elles puissent l'avoir manqué à certains égards, toutes ont plus de ressemblance avec lui qu'elles n'en ont entr'elles. Dans toutes on reconnoît un caractère général de l'original. Celles qui l'expriment moins sont les plus singulières & les plus bizarres, & quoique fort peu le rendent exactement, les plus fidèles ressemblent davantage aux plus négligées que celles-ci ne ressemblent les unes aux



autres. De même ce qu'il y a de plus beau dans chaque espèce de créature est ce qui porte la plus forte empreinte du caractère général de la composition de l'espèce, & qui ressemble davantage à la plus grande partie des individus compris dans sa classe. Les monstres, au contraire, ou les objets parfaitement difformes, sont toujours les plus singuliers & les plus bizarres, & ressemblent le moins au général de l'espèce à laquelle ils appartiennent. Ainsi la beauté, qui, en un sens, est la chose du monde la plus rare, parce qu'il n'y a que fort peu d'individus dont la forme tienne précisément le milieu; est, dans un autre sens, la chose la plus commune, parce que les individus qui s'en éloignent tiennent beaucoup plus d'elle qu'ils ne tiennent les uns des autres. Par conséquent la forme la plus ordinaire est la plus belle selon cet Auteur. Et de là vient qu'il faut de l'usage & de l'expérience dans la contemplation de chaque espèce d'objets pour juger de sa beauté & savoir ce qui constitue la forme moyenne & la plus ordinaire. Avec le discernement le plus exquis pour juger de la beauté de l'espèce hu-



maine , on n'est pas plus habile à juger de la beauté des fleurs , des chevaux ou de toute autre sorte de choses. C'est par la même raison que les idées de beauté varient dans différens climats selon la variété des coutumes , des diverses manières de vivre & selon les causes & les circonstances qui donnent une autre conformation générale à chaque espèce. La beauté d'un cheval More n'est pas précisément la même que celle d'un cheval Anglois. Quelle différence dans les idées de différentes Nations touchant la beauté de la taille , & du visage ! sur la côte de Guinée la blancheur du teint est une difformité , les grosses lèvres , un nez plat y sont des agrémens. Chez quelques Nations on admire universellement les longues oreilles qui pendent jusques sur les épaules. A la Chine si une femme a le pied assez grand pour marcher , elle passe pour un monstre de laideur. Quelques sauvages compriment la tête de leurs enfans entre quatre planchettes tandis que les os sont encore tendres & cartilagineux afin de lui donner une forme quarrée. Les Européens sont étonnés de cette pratique absurde & barbare à laquelle quelques Mission-



naires ont attribué l'étrange stupidité des peuples qui l'employent ; mais en condamnant ces Sauvages , ils ne prennent pas garde qu'il n'y a que peu d'années que les femmes en Europe s'efforçoient encore de réduire par une compression violente l'agréable rondeur de leur taille à une forme quarrée de la même espèce , & que malgré la gêne & les maladies qu'on favoit être occasionnées par cet usage , il n'a pas laissé de plaire , pendant plus d'un siècle , aux Nations les plus civilisées qui aient peut-être jamais existé.

Tel est le systême de cet ingénieux & savant Jésuite sur la nature de la beauté , qui , par conséquent emprunte , selon lui , tous ses charmes des impressions habituelles que la coutume a faites sur l'imagination par rapport à chaque espèce de choses. Je ne puis cependant me persuader que tout sentiment de la beauté , même extérieure , soit entièrement fondé sur la coutume. L'utilité d'une forme , son aptitude aux fins auxquelles elle est destinée lui donnent un mérite & un agrément réels indépendamment de la coutume. Certaines couleurs plaisent plus que d'autres dès la première fois qu'on



les voit ; une surface unie est plus agréable qu'une surface raboteuse ; la variété qu'une monotone & ennuyeuse uniformité. Une variété bien ménagée où chaque nouvel objet paroît amené par celui qui le précède , & où toutes les parties qui se joignent semblent avoir entr'elles quelque rapport naturel , flatte certainement plus qu'un assemblage confus d'objets décousus. Mais quoique je ne puisse reconnoître la coutume pour le seul principe de la beauté , j'admets cependant la vérité de cet ingénieux systême jusqu'au point d'accorder qu'à peine y a-t-il une forme extérieure assez belle pour nous plaire , si la coutume est contr'elle & si elle ne ressemble à rien de ce qui nous est familier dans chaque espèce particulière ; ou qu'il n'y en a point de si laide qui ne nous plaise , si la coutume est pour elle ou que nous soyons habitués à la voir dans chaque individu de l'espèce dont elle est.





---

## CHAPITRE II.

*De l'influence de la coutume & de la mode sur les sentimens moraux.*

**P**UISQUE nos sentimens touchant la beauté de tout genre sont si fort à la merci de la coutume & de la mode, on ne peut s'attendre que la beauté de la conduite soit tout-à-fait hors de leur puissance. Leur influence est pourtant moins considérable ici que par-tout ailleurs. Il n'y a peut-être pas une seule forme d'objets extérieurs, quelque absurde & bizarre qu'elle soit, que la coutume ne fasse supporter ou que la mode ne rende même agréable. Mais il n'est point de coutume qui puisse nous réconcilier avec les caractères & la conduite d'un Néron ou d'un Claude, point de mode qui puisse nous les faire aimer. L'un fera toujours un objet d'horreur & de haine, l'autre de mépris & de dérision. Les principes de l'imagination d'où dépend le sentiment de la beauté sont foibles & délicats de leur nature & peuvent être facilement altérés par l'habitude



& l'éducation ; mais les sentimens de l'approbation ou de la désapprobation morale sont fondés sur les passions de la nature humaine qui ont le plus de force & de vigueur. On peut leur donner un mauvais pli , mais on ne peut jamais les rompre ou les pervertir entièrement.

Quoique le pouvoir de la coutume & de la mode sur les sentimens moraux ne soit pas si despotique , il est d'ailleurs parfaitement semblable à celui qu'elles exercent dans le reste de leur domaine. Lorsqu'elles s'accordent avec les principes naturels du juste & de l'injuste , elles ajoutent à la délicatesse de nos sentimens , & augmentent l'horreur que nous avons pour tout ce qui avoisine le mal. Ceux qui sont élevés avec non pas ce qu'on appelle communément , mais ce qui est réellement la bonne compagnie ; qui ne sont accoutumés à voir que la justice , la modestie , l'humanité & le bon ordre parmi ceux qu'ils estiment & qu'ils fréquentent , sont plus choqués de tout ce qui paroît aller contre les règles que ces vertus prescrivent. Ceux , au contraire , qui ont eu le malheur de passer leur jeunesse au milieu de la vio-



lence, du libertinage, de la fourberie & de l'injustice, perdent tout sentiment, sinon de la disconvenance d'une telle conduite, au moins de son affreuse énormité, ou de la vengeance & de la punition qu'elle mérite. Familiarisés dès l'enfance avec le désordre, la coutume leur en fait contracter une habitude si forte, qu'ils sont disposés à le regarder comme ce qu'on appelle la vie du monde, comme quelque chose qu'on peut & qu'on doit même pratiquer, si l'on ne veut point être la dupe de sa propre bonne foi & de sa probité.

La mode accrédite aussi quelquefois certains dérèglemens & discrédite, au contraire, des qualités estimables. Sous le règne de Charles II. c'étoit un certain degré de libertinage qui étoit la marque caractéristique d'une belle éducation. Selon les idées de ce tems il étoit lié avec la générosité, la sincérité, la loyauté, la grandeur d'ame, & il annonçoit un galant homme & non un puritain. D'un autre côté la sévérité de mœurs & la régularité de conduite n'étoient nullement du bon ton, & se trouvoient jointes dans l'imagination de ce siècle avec le jargon,



la ruse , l'hypocrisie & des manières basses. De tout tems les vices des Grands sont en possession de plaire aux esprits superficiels qui les lient, non-seulement avec l'éclat de la fortune, mais avec les vertus éminentes qu'ils attribuent à leurs supérieurs, avec l'esprit de liberté & d'indépendance, la franchise, la générosité, l'humanité & la politesse. Ils n'ont, au contraire, que du dégoût & du mépris pour les vertus des gens du commun, pour leur étroite frugalité, leur industrie laborieuse & leur rigide attachement aux règles; ils les joignent dans leur idée avec la bassesse de l'état où ces qualités se trouvent d'ordinaire, & avec de grands vices dont ils supposent qu'elles sont accompagnées, avec un caractère vil & lâche, méchant, menteur & voleur.

Les objets dont s'occupent les divers états & professions de la vie étant fort différens, on y devient sujet à des passions fort différentes aussi, & il se forme dans chacun de ces états un caractère & des mœurs qui lui sont particuliers & que nous comptons y trouver parce que l'expérience nous les y a montrés. Mais comme dans



toute espèce de chose rien ne nous plaît tant que cette conformation moyenne, qui, dans chaque partie & chaque trait, s'accorde le plus exactement avec le modèle que la nature semble s'être proposé pour la conformation même de l'espèce; de même dans chaque rang &, pour ainsi dire, dans chaque espèce d'hommes; ce qui nous plaît davantage est de voir que l'individu n'a ni trop ni trop peu du caractère ordinaire aux gens de sa condition & de sa situation. Nous disons qu'un homme doit avoir l'air de ce qu'il est; cependant la pédanterie dans chaque profession est désagréable. On attribue, par la même raison, différentes mœurs aux différens périodes de la vie. Nous attendons de la vieillesse cette gravité & cette modération que les infirmités, la longue expérience & l'affoiblissement des passions rendent également naturelles & respectables; nous comptons voir dans la jeunesse cette sensibilité, cette gaieté, ce feu, cette vivacité que l'habitude nous fait attendre des impressions vives que font tous les objets intéressans sur les organes tendres & inexpérimentés de cet âge. Les jeunes & les vieux cepen-



dant peuvent avoir trop de ces qualités qui les distinguent; on n'aime ni la pétulante légèreté de la jeunesse, ni l'immobile apathie de la vieillesse. Les plus aimables d'entre les jeunes gens sont ceux qui, comme on dit, tiennent quelque chose de la vieillesse, & parmi les vieillards, ceux qui ont retenu quelque chose de la gaieté de la jeunesse. Mais il ne faut pas qu'ils tiennent trop les uns des autres. On pardonne à un vieillard d'être extrêmement froid & formaliste, ce qui est ridicule dans un jeune homme; on passe aux jeunes gens d'être vains, évaporés & sans souci, défauts qui rendent la vieillesse méprisable.

Il peut y avoir une convenance indépendante de la coutume dans le caractère & les mœurs que la coutume même nous fait attribuer à chaque rang & à chaque profession, de sorte que nous les approuverions pour eux mêmes, si nous entrions dans les diverses circonstances qui doivent affecter naturellement ceux de tel état ou de telle profession en particulier. Pour que la conduite d'une personne soit convenable, il ne suffit pas qu'elle soit assortie à une circonstance de sa



situation , elle doit l'être à toutes celles qui , lorsque nous nous mettons à sa place , nous paroissent mériter son attention. Si elle s'occupe tellement d'une de ces circonstances qu'elle néglige le reste , nous désapprouvons sa conduite parce que ne répondant pas entièrement à sa situation nous ne pouvons y entrer complètement. Cependant le degré d'émotion qu'il témoigne pour l'objet qui l'intéresse le plus n'excède peut-être pas ce que nous approuverions avec une pleine sympathie dans celui dont l'attention ne seroit dûe à aucun autre objet. Dans la vie privée un père n'est point blâmé de témoigner sur la perte de son fils un regret & une tendresse qui seroit impardonnable dans un Général à la tête d'une armée , où la gloire & le salut de la République demandent une si grande partie de ses soins. Comme l'attention des hommes de différentes professions doit être ordinairement appliquée à des objets différens , il se forme de-là naturellement différentes passions habituelles , & quand nous nous mettons dans leur situation , nous devons sentir que chaque occurrence doit les affecter naturellement



plus ou moins selon que l'émotion qu'elle excite favorise ou combat leurs habitudes & le caractère de leur esprit. On ne peut s'attendre à voir la même sensibilité aux plaisirs & aux amusemens de la vie dans un homme d'église que dans un homme d'épée. Celui qui par sa fonction particulière est chargé d'entretenir dans l'esprit des hommes la pensée d'un redoutable avenir, qui est préposé pour leur montrer les suites funestes de chaque action par laquelle ils s'écartent des règles du devoir, & qui doit lui-même donner l'exemple de la plus exacte régularité; celui-là est porteur de nouvelles qu'il ne convient pas d'annoncer légèrement & avec indifférence. Son esprit est continuellement trop occupé d'idées grandes & imposantes pour laisser aucune ouverture aux impressions de ces objets frivoles qui remplissent la tête des gens gais & dissipés. Ainsi nous sentons sans difficulté qu'indépendamment de la coutume il y a de la convenance dans les mœurs que la coutume même attache à cette profession, & que rien n'est plus sortable au caractère d'un Ecclésiastique que cette sévérité grave, austère & ré-



fléchie que l'habitude nous fait attendre de sa conduite. Ces observations se présentent si naturellement, qu'à peine y a-t-il un homme assez étourdi pour ne les avoir pas faites quelques-fois & ne s'être pas ainsi rendu compte à lui-même des raisons pourquoi il approuvoit le caractère ordinaire aux personnes de cet ordre.

Le fondement du caractère ordinaire de quelques autres professions ne se découvre pas de même, & l'approbation que nous lui donnons porte entièrement sur l'habitude, sans être confirmée ni fortifiée par aucune réflexion de ce genre : nous sommes accoutumés, par exemple, à joindre à la profession des armes l'idée d'un caractère gai, léger, cavalier & dissipé. Cependant s'il s'agissoit de voir quelle est l'humeur ou le ton le plus convenable à cette situation, nous serions peut-être portés à décider qu'un tour d'esprit sérieux & réfléchi seroit beaucoup mieux à des gens dont la vie est continuellement exposée à des dangers particuliers, & qui, par cette raison, devroient être beaucoup plus occupés de la mort & de ses suites. Cepen-



dant c'est probablement cette circonstance qui est la cause que le tour d'esprit opposé domine dans le militaire. Il faut un si grand effort pour surmonter la crainte de la mort quand on l'envisage fixement & attentivement, que ceux que leur état y expose toujours, trouvent qu'il est plus aisé d'en détourner entièrement la vue & de se jeter entre les bras de la sécurité & de l'indifférence, en se livrant à toutes sortes d'amusemens & de dissipations. Un camp n'est pas l'élément d'un homme soucieux & mélancolique. Les personnes de ce tempérament sont souvent très-déterminées & capables par un effort d'affronter courageusement une mort inévitable. Mais la tension qu'exige un pareil effort pour se soutenir à un certain degré, & la vue d'un danger certain, quoique moins éminent, épuisent à la longue les forces de l'ame, la jettent dans l'abattement & la mettent hors d'état de jouir d'aucun bonheur. Ceux qui se tirent le mieux de ces circonstances sont les gens gais & sans souci qui ne sont jamais dans le cas de faire de grands efforts sur eux-mêmes, qui prennent galamment le parti de ne



jamais regarder devant eux , mais de noyer toute inquiétude de leur état dans la joie & les plaisirs. Dès qu'un Officier n'a plus de danger extraordinaire à craindre il court grand risque de perdre bientôt son esprit de dissipation & de gaieté. Le Capitaine d'une Garde Bourgeoise est communément un animal aussi sobre , aussi soigneux & aussi intéressé que le reste de ses concitoyens. C'est pour cela qu'une longue paix est très-propre à diminuer la différence entre le caractère civil & militaire. Cependant la situation commune des gens de guerre fait tellement leur caractère ordinaire de la gaieté & de la dissipation , & l'une est tellement liée avec l'autre dans notre imagination , que nous sommes tout prêts de mépriser un homme à qui son humeur & sa position particulière ne permettent pas de prendre cet esprit général. Nous rions de la mine grave & sérieuse d'une Garde Bourgeoise si différente de celle des autres soldats. Souvent ils semblent être eux-mêmes honteux de la régularité de leurs mœurs , & pour se conformer à la mode qui règne dans leur profession , ils cherchent à se donner des airs de légèreté &



d'étourderie qui ne leur sont point du tout naturels. Quel que soit le maintien que nous sommes accoutumés de voir dans une classe d'homme respectable, il se lie si bien dans notre imagination avec l'idée de cette classe, que par-tout où est l'un, nous comptons y trouver l'autre ; & quand il ne s'y trouve pas, notre attente est frustrée. Nous sommes embarrassés, désorientés, & nous ne savons comment nous adresser nous-mêmes à un caractère qui affecte ouvertement de ne point ressembler à l'espèce de ceux dans la catégorie desquels nous voulions le ranger.

Les circonstances particulières à différens siècles & à différens pays sont également propres à donner différens caractères généraux, & les sentimens des hommes touchant le degré où chaque qualité est louable ou blâmable varient selon le degré même où est communément portée cette qualité dans leur siècle & dans leur pays. Le degré de politesse estimé parmi nous passeroit peut-être en Russie pour une vile adulation, & à la Cour de France pour une grossiereté digne d'un barbare. Le degré d'ordre & de frugalité, qui,



dans un Gentilhomme Polonois feroit regardé comme une lézinerie , feroit un luxe extravagant dans un bourgeois d'Amsterdam. Dans chaque siècle , dans chaque pays , le degré , ou telle qualité , se montre d'ordinaire , est la pierre de touche par laquelle on juge de cette qualité , & comme ce moyen d'en juger varie selon que les différentes circonstances rendent les qualités , les vertus & les talents plus ou moins communs dans un tems ou dans un pays ; de-là vient que les sentimens touchant l'exacte convenance du caractère & de la conduite ne sont ni toujours ni par-tout les mêmes.

Parmi les Nations civilisées les vertus fondées sur l'humanité sont plus cultivées que celles qui ont pour principe le renoncement à soi-même & l'empire sur ses passions. C'est tout le contraire chez les peuples grossiers & barbares. Les dernières y sont plus cultivées que les premières. La sûreté & le bonheur dont on jouit généralement dans les siècles civilisés & polis laissent peu d'exercice au mépris du danger , & à la patience à endurer la faim , le travail & la douleur ; il est aisé de s'y garantir de l'indigence , &



le mépris de la pauvreté cesse presque entièrement d'y être une vertu, l'abstinence du plaisir y devient moins nécessaire, & l'ame est plus en situation de se relâcher & de satisfaire ses inclinations naturelles à ces divers égards.

Chez les Nations sauvages & barbares c'est toute autre chose. Un sauvage se soumet à une espèce de discipline Lacédémonienne, & par la nécessité de son état il s'endurcit à toutes sortes de maux. Il est continuellement en danger; souvent exposé aux horreurs de la faim, & il n'est pas rare qu'il meure de besoin. Les circonstances où il se trouve ne l'habituent pas seulement à tout souffrir; elles lui apprennent à renfermer au-dedans de lui les passions que le malheur excite; s'il les laissoit transpirer, il ne trouveroit dans ses camarades ni sympathie ni indulgence pour sa foiblesse. Pour être sensibles aux peines des autres, il faut que nous soyons nous-mêmes un peu à notre aise. Quand la misère s'appesantit sur nous ou nous presse vivement, nous n'avons pas le loisir de songer à celle de notre prochain, & tous les sauvages sont trop occupés de leurs besoins ou de leurs propres né-



cessités pour faire attention à celles des autres. De-là vient qu'un sauvage, quelle que soit la nature des maux qu'il souffre, n'attend aucune sympathie de ceux qui l'entourent, aussi dédaigne-t-il de se compromettre en laissant échapper la moindre foiblesse; il ne permet jamais à ses passions, toutes violentes & furieuses qu'elles sont, de troubler la sérénité de son visage, ni de déranger l'économie de son maintien & de sa conduite. On dit que les sauvages du Nord de l'Amérique affectent, dans toutes les occasions, la plus grande indifférence, & qu'ils croiroient se dégrader s'ils paroissent jamais vaincus par l'amour, la douleur & le ressentiment. Leur grandeur d'ame ou l'empire qu'ils ont sur eux-mêmes à cet égard est une chose presque incompréhensible pour les Européens. Dans un pays où tous les hommes sont égaux par le rang & la fortune, on croiroit que la seule chose à considérer dans les mariages devoit être l'inclination mutuelle entre les parties & qu'on pourroit s'y livrer sans difficulté. Dans ces pays néanmoins ce sont les parens qui font tous les mariages sans exception;



& un jeune homme s'y croiroit perdu de réputation s'il témoignoit la moindre préférence pour une femme , & s'il ne marquoit pas la plus parfaite indifférence tant sur le tems de son mariage que sur la personne qu'il épou-  
fera. La foiblesse de l'amour qui trouve tant d'indulgence parmi les peuples humains & polis , passe parmi les sauvages pour une mollesse impardonna-  
ble. Après le mariage même les deux parties semblent avoir honte d'une liai-  
son fondée sur un besoin si dégoû-  
tant. Le mari & la femme ne vivent point ensemble , ils ne se voyent qu'à la dérobée ; ils demeurent chacun dans la maison de leur père , & la cohabitation déclarée des deux sexes, qui par-tout ailleurs est permise , y est regardée comme la sensualité la plus indécente & la plus efféminée. Et ce n'est pas seulement à cette agréable passion qu'ils commandent absolument, ils supportent souvent en présence de tous leurs compatriotes les reproches , les injures & les insultes les plus outragantes avec l'apparence de la plus grande insensibilité & sans en marquer le plus petit ressentiment. Lorsqu'un sauvage est prisonnier de guerre , &



que ses vainqueurs lui prononcent, selon l'usage, sa sentence de mort, il l'écoute sans faire paroître la moindre émotion, & se soumet ensuite aux plus affreux tourmens sans se plaindre & sans dégouvrir d'autre passion que le mépris pour ses ennemis. Lorsqu'il est suspendu par les épaules sur un feu lent, il se moque de ses bourreaux, & leur conte avec combien plus d'art il a fait souffrir ceux des leurs qui lui sont tombés entre les mains. Après qu'on l'a écorché, brûlé & déchiré, plusieurs heures de suite, dans toutes les parties les plus sensibles de son corps, on lui donne souvent un peu de répit exprès pour prolonger son martyre, & on le descend du poteau. Il employe cet intervalle à parler sur toutes sortes de sujets indifférens; il demande des nouvelles du pays, & paroît s'intéresser à tout excepté à sa propre situation. Les spectateurs montrent la même insensibilité; on diroit que la vue d'un spectacle si horrible ne fait aucune impression sur eux; à peine jettent-ils les yeux sur le prisonnier, si ce n'est quand ils prêtent la main pour le tourmenter. D'autres fois il fume du tabac & s'amuse de la



moindre chose comme si de rien n'étoit. On dit que chaque sauvage se prépare lui-même dès sa plus tendre jeunesse à cette fin cruelle. Il compose pour cela ce qu'ils appellent la chanson de la mort, chanson qu'il doit chanter lorsqu'il est tombé au pouvoir de ses ennemis & qu'il expire dans les supplices qu'ils lui font subir. Elle consiste à insulter ses bourreaux, & n'exprime qu'un souverain mépris pour la mort & la douleur. Il la chante dans toutes les occasions extraordinaires, à son départ pour la guerre, à la rencontre de l'ennemi, & toutes les fois qu'il veut montrer que son imagination est familiarisée avec les plus terribles revers, & qu'il n'y a point d'événemens humains qui soient capables d'ébranler son courage ni de le faire changer de résolution. Il règne le même mépris pour la mort & les tourmens dans toutes les autres Nations sauvages. Tout nègre de la côte d'Afrique possède à cet égard un degré de magnanimité que l'ame de son fardide maître peut à peine concevoir. Jamais la fortune n'a fait sentir si cruellement son empire sur les hommes qu'en assujettissant ce peuple de héros au rebut



des cachots de l'Europe, à des misérables qui n'ont ni les vertus des pays qu'ils vident, ni celles des pays où ils vont, & dont la légèreté, la brutalité & la bassesse les expose si justement au mépris de ceux qu'ils ont vaincus.

On ne demande pas aux peuples civilisés cette héroïque & invincible fermeté que la coutume & l'éducation exigent de tout sauvage dans le pays où il est né. On leur pardonne aisément de se plaindre dans la douleur, de s'attrister dans le malheur, de se laisser vaincre par l'amour ou emporter par la colère. De telles foiblesses sont censées ne rien prendre sur l'essentiel du caractère : quand il paroîtroit sur leur visage, dans leurs discours & dans leur conduite quelque altération, quelque dérangement qui en troubleroit la sérénité, l'ordre & l'égalité, pourvu qu'ils ne se laissent point aller à quelque chose de contraire à la justice & à l'humanité, ils ne perdent guères de leur réputation. Un peuple humain & poli étant plus sensible aux émotions des autres, entrera plutôt dans une conduite animée & passionnée, & pardonnera plus volontiers quelque  
petit



petit excès. La personne principalement intéressée ne l'ignore point, & comme elle est assurée de l'équité de ses juges, elle se permet les plus fortes expressions d'une passion dont elle ne craint pas que la violence l'expose à leur mépris. Nous pouvons risquer de marquer plus d'émotion devant un ami que devant un étranger, parce que nous attendons plus d'indulgence de l'un que de l'autre. C'est ainsi que suivant les règles de bienfaisance établies parmi les Nations civilisées il faut bien moins de retenue dans la conduite que chez les Nations barbares. Les premiers vivent franchement ensemble comme des amis, les autres vivent entr'eux avec la réserve qu'on a pour les étrangers. Le feu & la vivacité des François & des Italiens, les deux Nations les plus civilisées du Continent, quand ils s'expriment sur un sujet tant soit peu intéressant, surprend d'abord les étrangers qui voyagent parmi eux, & qui ayant été élevés parmi des gens plus difficiles à émouvoir, ne peuvent entrer dans cette conduite passionnée dont ils n'ont jamais vu d'exemple dans leur pays. Un jeune Seigneur François pleurera de-



vant toute la Cour de ce qu'on lui aura refusé un Régiment. Un Italien, dit l'Abbé du Bos, témoigne plus de sensibilité quand on le condamne à une amende de vingt schelings, qu'un Anglois quand on lui lit sa sentence de mort. Dans les plus beaux tems de la politesse Romaine Ciceron pouvoit pleurer amèrement en présence de tout le Sénat & de tout le peuple sans se dégrader lui-même ; & il est évident qu'il doit l'avoir fait à la fin de presque toutes ses Oraisons. Il est vraisemblable que les Orateurs des tems plus reculés & plus agrestes de la République n'auroient pu parler avec tant d'émotion sans choquer les mœurs établies, & je suppose que si les Scipions, les Lælius & Caton l'ancien, avoient montré publiquement un cœur si tendre, ils auroient été regardés comme des gens qui choquoient également la nature & la décence. Ces anciens guerriers pouvoient s'exprimer avec ordre, bon sens & gravité, mais on dit qu'ils ne connoissoient pas cette éloquence passionnée & sublime qui fut introduite à Rome par les Gracques, par Crassus & Sulpitius peu d'années avant la naissance de Ciceron.



Cette éloquence animée qui a été si long-tems cultivée avec ou sans succès tant en France qu'en Italie, commence seulement à s'introduire en Angleterre. Telle est l'énorme différence entre le degré d'empire sur soi-même exigé dans les Nations civilisées & celui qu'on demande chez les Nations barbares, & telle est la variété qui se trouve dans les modèles par lesquels on juge de la convenance de la conduite.

Cette différence donne lieu à plusieurs autres non moins essentielles. Un peuple poli accoutumé à laisser agir en quelque sorte les mouvemens de la nature devient franc, ouvert & sincère; les barbares, au contraire, obligés d'étouffer & de cacher l'apparence de chaque passion, acquièrent nécessairement les habitudes de la fausseté & de la dissimulation. Tous ceux qui ont vécu parmi les Nations sauvages tant de l'Asie que de l'Afrique & de l'Amérique ont observé qu'ils sont tous également impénétrables, & que quand ils ont résolu de cacher la vérité, il n'y a point d'épreuve qui soit capable de leur tirer leur secret. On ne peut les surprendre par les inter-



rogations les plus captieuses; les tortures même n'y servent de rien. On remarque aussi que les passions d'un sauvage, quoiqu'invisibles au-dehors & concentrées dans le cœur, sont néanmoins toutes montées au comble de la fureur. Quoiqu'il ne donne aucun symptôme de colère, sa vengeance, quand elle vient à prendre son cours, est toujours cruelle & sanguinaire; le moindre affront le met au désespoir. Son visage & ses discours toujours modérés & composés, n'annoncent rien qu'une parfaite tranquillité d'âme; mais ses actions sont souvent les plus violentes & les plus furieuses. Dans le Nord de l'Amérique il n'est pas rare que des personnes de l'âge le plus tendre & du sexe le plus timide, aillent se noyer pour une légère réprimande qu'elles auront reçue de leurs mères; & cela sans montrer aucune passion, & sans dire autre chose sinon *vous n'aurez plus de fille*. La fureur & le désespoir ne sont pas si communs dans les passions de nos peuples civilisés; ils crient beaucoup, ils font beaucoup de bruit, mais rarement du mal, & ils semblent n'avoir d'autre satisfaction en vue que celle



de convaincre le spectateur qu'ils sont en droit d'être émus, & celle de gagner sa sympathie & son approbation.

Tous ces effets de la coutume & de la mode sur les sentimens moraux, sont peu importans en comparaison de ceux qu'elles ont dans d'autres cas, & ce n'est point sur le ton général du caractère & de la conduite, mais sur la convenance ou la disconvenance des usages particuliers qu'elles pervertissent davantage le jugement.

Les mœurs que la coutume nous fait approuver dans les différens états & professions de la vie n'attaquent pas ce qu'il y a de plus essentiel. Nous attendons la justice & la vérité d'un vieillard & d'un jeune homme, d'un ecclésiastique & d'un militaire; & ce n'est que dans des objets de moindre conséquence que nous cherchons les marques distinctives de leurs caractères respectifs. A l'égard même de ces objets il y a souvent quelque circonstance qui nous échappe, & qui, si nous y prenions garde, nous feroit voir qu'il y a dans le caractère que nous assignons par l'habitude à chaque profession une convenance indépendante de la coutume. Nous ne pouvons donc



nous plaindre qu'il y ait alors une grande dépravation dans nos sentimens naturels. Quoique les mœurs de diverses Nations exigent divers degrés de la même qualité dans le caractère qu'elles jugent digne de leur estime, le pis qui en puisse arriver c'est que les devoirs d'une vertu s'étendent quelquefois jusqu'à empiéter sur la juridiction d'une autre. La rustique hospitalité qui est à la mode en Pologne prend peut-être un peu sur l'économie & le bon ordre; & la frugalité des Hollandois sur la générosité & le bon traitement des convives. La fermeté qu'on demande aux sauvages fait tort à leur humanité, & peut-être est-ce aux dépens du courage mâle qu'on fait tant de cas d'une sensibilité délicate parmi les Nations civilisées. On peut dire en général que le ton des mœurs qui règne dans chaque Nation est celui qui convient le mieux à sa situation. La hardiesse est le caractère le plus sortable à l'état d'un sauvage, & la sensibilité à l'état de ceux qui vivent chez des peuples bien policés. Jusques-là il n'y a donc pas grand sujet de se plaindre que les sentimens moraux soient fort corrompus.



Ce n'est donc pas dans le caractère général de la conduite que la coutume autorise les plus grands écarts dans lesquels on est entraîné par rapport à la convenance naturelle des actions. L'influence qu'elle a sur les usages particuliers est souvent beaucoup plus destructive de la bonne morale, & peut établir comme légitimes & innocentes des actions qui choquent les principes les plus clairs du juste & de l'injuste.

Quelle plus grande barbarie, par exemple, que celle de faire du mal à un enfant ! innocent, aimable & sans ressources, il reclame à ces titres la compassion même d'un ennemi ; & ne point épargner cet âge tendre, c'est, dans l'opinion des hommes, le dernier effort de la fureur & de la rage d'un conquérant cruel : quel doit donc être le cœur d'un père qui attente à la foiblesse de cet âge que respecte la fureur d'un ennemi ? Cependant l'exposition, autant dire le meurtre, des enfans nouveaux-nés, a été une pratique permise dans tous les Etats de la Grèce, même chez les Athéniens, les plus polis & les plus civilisés d'entre les Grecs. Lorsqu'un père jugeoit



sa fortune insuffisante pour élever un enfant , il l'abandonnoit à la faim ou aux bêtes féroces , sans être blâmé ni censuré de personne. Cette pratique devoit probablement son origine aux tems de la barbarie la plus sauvage. L'imagination des hommes s'étoit familiarisée avec elle dans ces commencemens de la société , & la coutume uniforme qui la conserva fut cause que dans la suite on n'en vit pas l'énormité. Nous la trouvons encore aujourd'hui dans toutes les Nations sauvages , & il est sûr qu'elle est plus pardonnable dans leur état , le plus informe & le plus bas de la société , que dans tout autre. L'extrême indigence d'un sauvage est quelquefois telle qu'il se voit exposé à mourir de faim , qu'il en meurt effectivement , & que souvent il lui est impossible de pourvoir à sa subsistance & à celle de son enfant. Dans cette extrémité il n'est donc pas étonnant qu'il l'abandonne. Celui qui fuyant devant un ennemi auquel il ne peut résister , jetteroit par terre son enfant pour s'en débarrasser parce qu'il retarderoit sa fuite , seroit certainement excusable , puisqu'en voulant sauver cet enfant il n'auroit d'autre



consolation à espérer que celle de mourir avec lui. Nous ne devons donc pas être si surpris que dans cet état de la société il soit permis à un père de juger s'il peut élever un enfant. Cependant dans les derniers siècles de la Grèce on permettoit la même chose par des vues d'intérêts & d'avantages éloignés qui ne pouvoient lui servir d'excuse. Une coutume non interrompue avoit tellement autorisé cette barbare prérogative qu'elle étoit tolérée, non-seulement par les maximes relâchées du monde, mais encore par les Philosophes dont la doctrine devoit être plus juste & plus exacte, & qui se laissant égarer ici, comme dans bien d'autres occasions, par l'aveugle coutume, alloient chercher bien loin des considérations du bien public pour appuyer cet abus horrible au-lieu de le condamner. Aristote en parle comme d'un usage que le Magistrat étoit dans le cas d'encourager. C'étoit aussi l'opinion de Platon, ce Philosophe si humain, & on ne voit nulle part qu'il l'ait désapprouvée, malgré cet amour pour les hommes qui semble respirer dans tous ses écrits. Dès que la coutume peut mettre son sceau à une vio-



lation si criante des droits de l'humanité, il est aisé d'imaginer qu'il n'y a guère de pratique si absurde & si grossière qu'elle ne puisse autoriser. *C'est l'usage*, nous dit-on tous les jours, & il semble que ceux qui le disent croient justifier suffisamment ce qui est en soi le plus déraisonnable & le plus injuste.

Il y a une raison sensible pourquoi la coutume ne fauroit autant pervertir nos sentimens à l'égard du ton général de la conduite, qu'elle le fait à l'égard de la convenance & de la disconvenance de certains usages particuliers. Une pareille coutume ne peut exister. Où l'allure générale de la conduite des hommes répondroit à l'affreuse pratique dont je viens de parler, la société n'y subsisteroit pas un moment.







## SIXIEME PARTIE.

*Des systémes de Philosophie morale , composée de quatre Sections.*



### SECTION PREMIÈRE,

*Des questions qui doivent être examinées dans une Théorie des Sentimens Moraux.*

**S**I nous examinons les théories les plus célèbres & les plus remarquables qui ont été données sur la nature & l'origine de nos sentimens moraux, nous trouverons que presque toutes s'accordent avec quelque partie de celle que j'ai tâché d'établir, & qu'en réfléchissant attentivement sur tout ce que j'ai dit, on ne fera pas en peine d'expliquer quelle est la vue ou l'aspect de la nature qui a déterminé chaque Auteur à se former l'hypothèse



qui lui est particulière. Tous les systèmes de morale qui ont eu quelque réputation dans le monde ressortissent à quelqu'un des principes que j'ai développés. Comme par cet endroit ils sont tous fondés sur des principes naturels, il n'y en a point qui ne soit en quelque manière juste & vrai; mais comme plusieurs sont formés d'après une vue partielle & imparfaite de la nature, ils sont faux de même à certains égards.

Lorsqu'on traite des principes de la morale, il se présente deux questions à résoudre. La première, en quoi consiste la vertu, ou quelle est la température d'ame & le maintien de conduite qui constitue le caractère louable & excellent, le caractère qui est l'objet naturel de l'estime, de l'honneur & de l'approbation; la seconde, par quel pouvoir ou quelle faculté de l'ame ce caractère nous devient recommandable; ou en d'autres termes, comment & par quels moyens il arrive que nous préférons telle conduite à une autre, & que nous regardons l'une comme l'objet de l'approbation, de l'honneur & de la récompense, &



l'autre comme l'objet du blâme , de la censure & du châtement.

Nous examinons la première question lorsque nous cherchons si la vertu consiste dans la bienveillance , comme l'imagine le Docteur Hutcheson , ou , comme le suppose le Docteur Clark , dans une manière d'agir qui convienne aux différens rapports dans lesquels nous nous trouvons ; ou , comme d'autres l'ont pensé , dans la recherche prudente & sage de notre véritable & solide bonheur.

Nous examinons la seconde quand nous cherchons si le caractère vertueux quelle que soit sa nature , nous devient recommandable par l'amour-propre ou l'amour de soi qui nous le fait concevoir dans nous-mêmes ou dans les autres comme ce qu'il y a de meilleur pour notre intérêt particulier ; ou par la raison qui nous montre la différence entre ce caractère & un autre , comme elle nous montre celle qu'il y a entre le faux & le vrai ; ou par une faculté particulière d'appercevoir , appelée sens moral , qui goûte ce caractère & le trouve agréable , comme le caractère opposé la dégoûte



& lui déplaît ; ou enfin par quelque autre principe de la nature humaine, tel qu'une modification de la sympathie ou autre semblable.

Je commencerai par les systêmes sur la première question : je viendrai ensuite à ceux qu'on a donnés sur la seconde.







## S E C T I O N I I.

*Des différentes explications qui ont été données de la nature de la vertu.*

**O**N peut réduire à trois classes les divers exposés qui ont été faits de la nature de la vertu ou de cette température de l'ame qui constitue le caractère excellent & louable. Selon quelques-uns elle ne consiste dans aucune espèce d'affections, mais dans le gouvernement & la direction convenable de toutes nos affections qui peuvent être vertueuses ou vicieuses selon les objets qu'elles poursuivent & le degré de véhémence qu'elles mettent à les poursuivre. Suivant ces Auteurs la vertu consiste donc dans la convenance.

D'autres la font consister dans la judicieuse recherche de son bonheur & de son intérêt propre, ou dans le gouvernement & la direction convenables de ces affections intéressées qui n'ont point d'autre but que celui-là; d'où



il suit que suivant cette opinion la vertu consiste dans la prudence.

Scelon d'autres enfin, elle consiste dans les seules affections qui se proposent pour fin le bonheur d'autrui & non le nôtre. Par conséquent la bienveillance désintéressée est dans ce système le seul motif qui puisse imprimer à une action le caractère de la vertu.

Il est évident que ce caractère doit être attribué indifféremment à toutes nos affections bien gouvernées & bien dirigées, ou restraint à quelque classe ou division de ces affections. La grande division est en affections intéressées & en affections bienfaisantes. Si donc on n'attribue pas le caractère de la vertu à toutes nos affections gouvernées & dirigées convenablement, il faut le restreindre, ou à celles qui ont directement pour but notre propre bonheur, ou à celles qui ont directement pour but le bonheur des autres. Donc si la vertu ne consiste point dans la convenance, elle consiste dans la prudence ou la bienveillance. Il n'est guère possible d'imaginer une troisième manière d'expliquer quelle est la nature de la vertu. Je



tâcherai de faire voir dans la suite que toutes les opinions qui diffèrent en apparence de ces trois-là se rapportent dans le fonds à quelqu'une d'elles.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Des systèmes qui placent la vertu dans la convenance.*

**S**ELON Platon, Aristote & Zénon, la vertu consiste dans la convenance de la conduite, ou dans la proportion de l'affection qui nous fait agir avec l'objet qui l'excite.

1<sup>o</sup>. Dans le système de Platon \* l'ame est comme un petit état ou une république composée de trois différens ordres ou facultés.

La première est celle de juger & c'est-elle qui non-seulement détermine quels sont les moyens propres pour atteindre une fin, mais aussi quelles fins sont dignes de recherche, & quel

---

\* Voyez Platon, Livre 4. de la République.



est le degré de valeur relative que nous devons mettre à chacune d'elles. Platon appelloit raison cette faculté qui est ainsi nommée très-proprement, & il la confidéroit comme ayant droit de gouverner le tout. Il est évident que sous cette dénomination il ne comprenoit pas seulement la faculté de discerner le vrai d'avec le faux, mais encore celle de juger de la convenance ou de la disconvenance des affections & des desirs.

Il rangeoit dans deux classes différentes les passions ou appétits qui sont les sujets naturels de ce principe souverain, mais qui ont tant de penchant à se révolter contre leur maître. La première étoit composée des passions qui ont leur fondement dans l'orgueil & le ressentiment, ou comme parlent les Scholastiques, dans la partie irascible de l'ame. Telles sont la crainte de la honte, le desir de la victoire, de la supériorité & de la vengeance, en un mot toutes les passions qui ont pour principe ou qui dénotent ce que nous appellons communément & métaphoriquement dans notre langue, feu & vivacité naturelle. La seconde étoit composée des passions qui ont



leur fondement dans l'amour du plaisir, ou dans ce que les Ecoles appelloient la partie concupiscible de l'ame. Elle comprenoit tous les appetits corporels, l'amour du bien-être & du repos, & de toutes les satisfactions des sens.

Il est rare que nous nous écartions du plan de conduite que la raison où le Prince de ce petit Etat nous prescrit, & que nous avons toujours résolu de suivre dans nos momens de sang froid, comme étant ce qu'il y avoit de mieux à faire, à moins que nous n'y soyons poussés par quelque passion d'un de ces deux genres; soit par une ambition ou un ressentiment immodérés, soit par les sollicitations importunes du bien-être ou du plaisir présent. Mais quoique ces deux espèces de passions soient si propres à nous égarter, elles sont toujours considérées comme nécessaires à la nature humaine; les premières nous ayant été données pour nous défendre des insultes, pour soutenir notre rang & notre dignité dans le monde, pour nous faire aspirer à ce qu'il y a de grand & d'honorable, & pour nous faire distinguer ceux qui agissent ainsi;



& les autres pour nous mettre en état de pourvoir à la subsistance & aux besoins du corps.

C'est dans la vigueur, la pénétration & la perfection de ce principe modérateur que réside la vertu essentielle de la prudence, qui, selon Platon, consiste dans un discernement clair & juste, fondé sur les notions générales & scientifiques des fins auxquelles nous devons tendre, & des moyens d'y arriver.

Lorsque les passions du premier genre, celles de la partie irascible de l'ame, ont ce degré de vigueur & de fermeté, qui, sous la direction de la raison, les rend capables de braver tous les dangers qui se rencontrent dans la poursuite de ce qui est grand & noble, c'est ce qui constitue la vertu de la force & de la magnanimité. Ces passions, dans ce système, sont plus nobles & plus généreuses que celles du second ordre. On les y considéroit dans plusieurs occasions comme des auxiliaires qui prêtoient main forte à la raison pour contenir & réprimer les appétits inférieurs & brutaux. On observoit que nous sommes souvent fâchés contre nous-mêmes,



que souvent nous devenons les objets de notre ressentiment & de notre propre indignation quand l'amour du plaisir nous emporte à quelque chose que nous désapprouvons ; preuve , disoit-on , que la partie irascible est appelée au secours de la partie raisonnable contre la troisième qui est la concupiscible.

Quand ces trois parties de notre nature sont parfaitement d'accord ensemble ; quand les passions des parties irascibles & concupiscibles ne se proposent aucune satisfaction que la raison n'approuve ; & quand la raison ne leur commande rien que ce qu'elles feroient d'elles-mêmes ; cette heureuse égalité , cette parfaite & complete harmonie de l'ame constitue la vertu qu'ils désignent par un mot que nous rendons communément par celui de tempérance , mais qu'on traduiroit mieux par la bonne température ou la sagesse & la modération de l'ame.

La justice , la plus grande & la dernière des quatre vertus cardinales , a lieu dans ce systême , quand chacune des trois facultés de l'ame se renferme dans ses propres fonctions , sans attenter ni empiéter sur celles des au-



tres ; lorsque la raison commande & que la passion obéit , & lorsque chaque passion fait son devoir & se porte vers les objets qui lui sont propres sans difficulté , sans répugnance , & avec un degré de force & d'énergie proportionné à la valeur de ce qu'elle poursuit ; en cela consiste cette vertu achevée , cette parfaite convenance de conduite que Platon , après quelques anciens Pythagoriciens , nommoit la justice.

Il est à remarquer que le mot qui exprime la justice en Grec a plusieurs significations différentes ; & comme , autant que je puis le savoir , le mot correspondant a , dans les autres langues , les mêmes significations , il faut qu'il y ait entr'elles une affinité naturelle. On dit en un sens que nous rendons justice à notre prochain quand nous ne lui faisons aucun mal positif , & que nous ne lui faisons directement aucun tort dans sa personne , dans ses biens & dans sa réputation. C'est cette justice dont j'ai traité ci-devant , dont l'observation peut être arrachée de force , & dont la violation expose au châtement. On dit dans un autre



sens , que nous ne rendons pas justice à une personne à moins que nous ne concevions l'amour , l'estime & le respect qu'il conviendrait que nous sentissions pour elle , eu égard à son caractère , à sa situation & à ses liaisons avec nous. C'est en ce sens qu'on nous accuse de faire une injustice à un homme de mérite avec lequel nous sommes liés & auquel nous ne nuisons en rien ; parce que nous négligeons de le servir & de le mettre dans un poste où le spectateur impartial seroit bien-aise de le voir. Le premier sens de ce mot se rapporte à ce qu'Aristote & les Scholastiques appellent *justice commutative* & avec la *justice expletrice* de Grotius qui consiste à s'abstenir de tout ce qui est aux autres , & à faire volontairement les choses auxquelles on pourroit nous forcer. Le second sens se rapporte à ce que quelques-uns ont appelé la *justice distributive* \* , & avec la *justice*

---

\* La justice distributive d'Aristote est un peu différente. Elle consiste dans la distribution convenable des récompenses prises sur les fonds publics de la communauté.



*attributrice* de Grotius , qui consiste à faire du bien à propos , à user convenablement de ce qui nous appartient & à l'appliquer aux œuvres de charité & de générosité auxquelles il convient le mieux dans notre situation. Dans ce sens la justice renferme toutes les vertus sociales. Il y en a un autre dans lequel on prend quelquefois le mot de justice qui est plus étendu que les deux derniers , quoique fort voisin de celui dont je viens de parler , & qui , autant que j'en puis juger , est commun de même à toutes les langues. C'est dans cette acception qu'on dit que nous sommes injustes parce que nous n'accordons pas à un objet particulier le degré d'estime ou que nous ne le recherchons pas avec le degré d'ardeur qu'un spectateur impartial juge qu'il mérite , & qu'il devrait naturellement inspirer. C'est ainsi qu'on dit d'un homme qu'il ne rend pas justice à un Poëme ou un tableau , quand il ne les admire pas assez , & qu'il leur rend plus que de la justice quand il les admire trop. On dit de même que nous ne nous rendons pas justice quand il paroît que nous donnons trop peu d'attention



tention à quelque objet qui nous intéresse personnellement. Ce qu'on appelle justice en ce dernier sens signifie la même chose que l'exacte & parfaite convenance de la conduite & renferme en soi non-seulement les devoirs de la justice commutative & distributive mais ceux de toute autre vertu, de la prudence, de la force, de la tempérance. C'est dans toute l'étendue de ce dernier sens que Platon entend manifestement ce qu'il appelle justice & qui comprend par conséquent, selon lui, la perfection de toutes sortes de vertus.

Telle est l'explication que Platon nous a donnée de la nature de la vertu ou de cette température de l'ame qui est l'objet de la louange & de l'approbation. Elle consiste, selon lui, dans cet état de l'ame où chaque faculté se tient dans sa sphère, sans entreprendre sur celle d'une autre, & s'acquitte de ses fonctions avec le degré précis de force & de vigueur qui lui appartient. Il est clair que son système s'accorde en ce point avec ce que nous avons dit ci-dessus de la convenance de la conduite.



2°. La vertu , selon Aristote \* ; consiste dans l'habitude de la médiocrité conformément à la droite raison. Chaque vertu particulière tient comme le milieu entre les deux vices opposés dont l'un choque parce qu'on est trop , & l'autre parce qu'on est trop peu affecté par une espèce particulière d'objets. C'est ainsi que la vertu de la force ou du courage tient le milieu entre la lâcheté & la témérité présomptueuse, vices dont le premier choque parce qu'on est trop , & le second parce qu'on est trop peu affecté des objets de la peur. La frugalité se trouve de même entre l'avarice & la profusion, dont l'une pèche par l'excès & l'autre par le défaut d'une attention convenable aux objets de notre propre intérêt. La magnanimité est entre l'excès qu'on nomme arrogance & le défaut qu'on appelle pusillanimité, qui consistent dans un sentiment outré ou trop foible de notre dignité & de notre propre mérite. Il n'est pas nécessaire d'observer que cet exposé répond aussi fort

---

\* Voy. Arist. Ethic. Nic. L. 2. Ch. 5. & sep. & L. 3. C. 5. & sep.



exactement à ce que nous avons dit touchant la convenance & la disconvenance des actions.

Il est vrai que , selon Aristote \* , la vertu consiste moins dans ces affections droites & modérées que dans l'habitude de cette modération. Pour entendre cela , il faut observer que la vertu peut être considérée ou comme qualité de l'action , ou comme qualité de la personne. Comme qualité de l'action , elle consiste , suivant l'opinion d'Aristote même , dans la modération raisonnable de l'affection d'où l'action procède , que cette disposition soit habituelle ou non dans la personne qui agit. Comme qualité de la personne , elle consiste dans l'habitude de cette raisonnable modération , ou en ce qu'elle est devenue la disposition ordinaire & habituelle de l'ame. Ainsi l'action qui vient d'un accès passager de générosité est sans doute une action généreuse ; mais celui qui en est l'auteur n'est pas toujours un homme généreux , parce que c'est

---

\* Voyez Aristote Ethic. Nic. L. 2. Ch. 2. 3. & 4.



peut-être la seule action de cette espèce qu'il ait faite en sa vie. Le motif & la disposition du cœur qui en ont été le principe peuvent être entièrement justes & convenables ; mais comme cet heureux moment suppose plutôt une humeur accidentelle que quelque chose de stable & de permanent dans le caractère , il n'en peut rejaillir beaucoup d'honneur sur son auteur. Quand nous parlons d'un caractère généreux , charitable ou vertueux dans tout autre genre , nous entendons que la disposition exprimée par chacune de ces dénominations est ordinaire & habituelle. De quelque espèce que soient les actions uniques , quels qu'en soient la convenance & l'à-propos , elles importent peu quand il s'agit de prouver des habitudes. Si une seule action suffisoit pour imprimer le caractère d'une vertu sur la personne qui l'a faite , les plus indignes des hommes pourroient prétendre à toutes les vertus : car il n'y a point d'homme qui n'ait agi dans quelques occasions avec prudence , avec justice , force & tempérance. Mais quoique l'action la plus louable , quand elle est unique , rapporte peu de louanges à son auteur ,



une seule action vicieuse faite par une personne dont la conduite est bien régulière, affoiblit beaucoup & détruit même quelquefois entièrement l'opinion que nous avons de sa vertu. C'est qu'une seule action de cette nature prouve l'imperfection des habitudes de la personne, & qu'il faut moins compter sur elle que nous ne l'avions imaginé sur le cours ordinaire de sa conduite.

Aristote en mettant ainsi la vertu dans les habitudes pratiques, avoit probablement dessein de contredire la doctrine de Platon, qui paroît avoir cru que pour constituer la vertu la plus parfaite, il ne falloit que penser juste & juger raisonnablement de ce qu'on doit faire ou éviter. Ce dernier regardoit la vertu comme une espèce de science, & il ne croyoit pas possible qu'un homme vît clairement & démonstrativement ce qui est bien ou mal sans agir en conséquence. La passion peut bien nous faire agir contre des opinions incertaines & douteuses, mais non contre la pleine & entière évidence. Aristote, au contraire, étoit d'avis que la conviction de l'entendement n'est pas capable de rompre des



habitudes invétérées , & que les bonnes mœurs ne viennent pas de la connoissance , mais de l'action.

3°. Selon Zénon , le fondateur de la doctrine stoïque , la nature a confié chaque animal à ses propres soins , & lui a donné le principe de l'amour de soi-même , non-seulement pour travailler à la conservation de son existence , mais pour tenir toutes les parties qui composent sa nature dans le plus parfait & le meilleur état possible.

L'amour de soi-même embrasse , pour ainsi dire , le corps & tous ses membres , l'ame & toutes ses différentes facultés ou puissances , & il desire maintenir le tout & chaque partie du tout dans la condition la meilleure & la plus parfaite. Tout ce qui tend à perpétuer cette manière lui est indiqué par la nature comme objet à choisir , & tout ce qui tend à la détruire , comme objet à rejeter. Ainsi la santé , la force , l'agilité & les aïses du corps ainsi que tous les avan-

---

\* Voyez Cicéron finib. L. 3. & Diogène Laërce dans Zénon L. 7 Sect. 84.



tages extérieurs qui peuvent procurer ceux-là , tels que l'opulence , le pouvoir , les honneurs , le respect & l'estime des hommes , nous sont naturellement indiqués comme objets de notre choix & dont la possession est préférable à leurs contraires. D'autre part elle nous montre comme choses à fuir & à éviter les maladies , les infirmités , l'affaissement & la douleur du corps , ainsi que tous les défavantages extérieurs qui tendent à nous faire tomber dans quelqu'un de ces maux , comme la pauvreté , le discrédit , le mépris & la haine de ceux avec lesquels nous vivons. Dans chacune de ces différentes classes d'objets il y en a qui sont plus à rechercher ou à éviter que d'autres. Ainsi dans le premier rang la santé est manifestement préférable à la force , la force à l'agilité , la réputation au pouvoir , & le pouvoir aux richesses. De même dans le second la maladie est plus à fuir que la langueur du corps , l'ignominie que la pauvreté , & la pauvreté que le manque de crédit ou de pouvoir. La vertu & la convenance de conduite consistent à choisir & à rejeter ces divers objets & les intermé-



diaires qui nous y mènent , selon que la nature les a rendus plus ou moins dignes de recherche ou d'aversion ; à prendre ou à laisser parmi ceux qui se présentent ceux qui méritent le plus d'être choisis ou rejetés , quand nous ne pouvons les obtenir ni les éviter tous. En usant de ce discernement exact , & en donnant précisément à chaque objet le degré d'attention qui est dû à la place qu'il tient dans cette échelle naturelle des choses , nous entretenons suivant les Stoïciens , cette parfaite rectitude de conduite qui constitue l'essence de la vertu. C'est-là ce qu'ils appelloient vivre conséquemment , vivre selon la nature , ou obéir aux loix qu'elle ou son auteur nous ont tracées pour nous conduire.

Jusques-là les idées stoïques de convenance & de vertu ne diffèrent guères de celles d'Aristote & des anciens péripathéticiens. Ce qui distingue le plus les deux systêmes , c'est les différens degrés d'empire sur soi-même qu'ils exigent. Les Péripathéticiens permettoient à l'ame quelque degré de trouble , comme s'accordant avec la nature humaine & utile à une créature aussi imparfaite que l'homme. Ils croyoient



que si nos propres malheurs n'exci-  
toient pas en nous un chagrin passion-  
né, que si nos propres injures ne pro-  
duisoient pas un vif ressentiment, la  
raison ou la considération pour les rè-  
gles générales qui déterminent ce qui  
est à faire seroit communément trop  
foible pour nous porter à éviter les uns  
& à repousser les autres. Les Stoïciens,  
au contraire, demandoient l'apathie  
la plus parfaite, & regardoient toute  
émotion, qui pouvoit déranger le moins  
du monde la tranquillité de l'ame,  
comme un effet de légèreté & de fo-  
lie. Les Péripathéticiens semblent avoir  
pensé qu'une passion n'excédoit point les  
bornes de la convenance, tant que par les  
derniers efforts de l'humanité, le spec-  
tateur pouvoit sympathiser avec elle;  
au-lieu que les Stoïciens semblent avoir  
trouvé de la disconvenance dans toute  
passion qui mendoit, pour ainsi dire,  
la sympathie du spectateur, ou qui  
le mettoit dans le cas d'altérer en quoi  
que ce soit l'état naturel de son ame  
pour s'accorder avec la violence des  
émotions d'un autre. Un homme ver-  
tueux, dans l'opinion de ces derniers,  
ne doit point dépendre de la généro-  
sité des autres, ni attendre d'eux le



pardon ou l'approbation de sa conduite.

Dans le système des Stoïciens tout événement doit paroître indifférent à un homme sage, & il n'y en a point qui puisse être par lui-même un objet de desir ou d'aversion, de joie ou de tristesse. Si le sage préfère certains évènements à d'autres, s'il fait choix de certaines situations & qu'il en refuse d'autres, ce n'est pas qu'il regarde les unes comme meilleures en elles-mêmes, ou qu'il croie que son bonheur sera plus complet dans cet état qu'on appelle fortuné que dans celui qu'on traite de malheureux. Il ne choisit & ne rejette rien que parce que la convenance & la règle que les Dieux lui ont donné pour se conduire le veulent ainsi. Parmi les premiers objets de nos inclinations naturelles, ou parmi les choses que la nature nous recommande originairement comme dignes de notre choix, sont la prospérité de notre famille, de nos parens, de nos amis, de notre pays; celle du genre humain & de tout l'univers. La nature nous apprend que comme la prospérité de deux est préférable à celle d'un seul, celle du grand nombre ou de tous l'est infini-



ment davantage ; que nous ne sommes qu'un , & conséquemment que toutes les fois que notre prospérité est incompatible avec celle du tout ou d'une partie considérable du tout , elle doit céder , même dans notre propre choix , à ce qui lui est infiniment préférable. Comme tous les évènements sont dirigés dans ce monde par un Dieu bon , sage & puissant , nous pouvons être assurés que tout ce qui arrive tend à la prospérité du tout. Si donc nous sommes nous-mêmes dans la pauvreté , la maladie ou tout autre malheur ; nous devons d'abord , autant que nous le permet la justice & ce que nous devons aux autres , faire tous nos efforts pour nous tirer de ces désagréables circonstances ; mais si , après les avoir fait , nous trouvons que cela soit impossible , nous devons être persuadés que l'ordre & la perfection de l'univers vouloient que nous demeurassions dans cet état ; & comme la prospérité du tout doit nous paroître à nous-mêmes préférable à celle d'une partie aussi peu considérable que nous le sommes ; dès ce moment il faut que notre situation , quelle qu'elle soit , devienne l'objet de notre choix & mê-



me de nos desirs, si nous voulons maintenir cette convenance & cette rectitude entière de sentimens & de conduite qui font la perfection de notre nature. S'il se présente quelque favorable occasion de changer cette situation, nous devons en profiter. Il est évident pour lors que l'ordre de l'univers ne demande plus que nous y restions, & que le grand Directeur du monde, en nous montrant ainsi le chemin d'en sortir, nous invite à la quitter. Il en est de même de l'adversité qui tombe sur nos parens, nos amis, nos compatriotes. Si, sans violer aucune obligation plus sacrée, nous pouvons prévenir ou terminer leurs maux, il est certainement de notre devoir de le faire. La convenance même de l'action & la règle que Jupiter nous a donnée pour diriger notre conduite l'exigent évidemment de nous. S'il ne dépend pas de nous d'y remédier, nous devons alors considérer cet événement comme le plus heureux qui pût arriver, parce que nous ne devons pas douter qu'il ne tende davantage à l'ordre & à la prospérité du tout, & qu'il ne soit ce que nous-mêmes désirerions le plus, si nous ne man-



quions , ni d'équité , ni de sagesse.  
» En quel sens , dit-on , que cer-  
» taines choses sont conformes à notre  
» nature ? & que d'autres lui sont  
» contraires , dit Epictète \* , c'est dans  
» celui où nous nous regardons nous-  
» mêmes comme séparés & détachés  
» de toutes les autres choses. Car on  
» peut dire de même qu'il est conforme  
» à la nature du pied d'être net ; mais  
» si vous le considérez comme pied ,  
» & non comme une chose détachée  
» du reste du corps , il convient quel-  
» quefois qu'il se mette dans la crotte ,  
» qu'il marche sur des épines , ou  
» même qu'il soit coupé pour l'a-  
» mour de tout le corps ; & s'il le re-  
» fûse , ce n'est plus un pied. C'est  
» ainsi que nous devons raisonner par  
» rapport à nous-mêmes. Qu'êtes-vous ?  
» un homme. Si vous vous considérez  
» comme quelque chose de séparé &  
» de détaché , il est conforme à vo-  
» tre nature de vivre long-tems , d'être  
» riche & de vous bien porter ;  
» mais si vous vous regardez comme  
» un homme & comme partie d'un

---

\* Arrian, L. 2. C. 5.



„ tout ; il conviendra quelquefois que  
 „ pour l'amour de ce tout vous foyez  
 „ malade , que vous vous exposiez  
 „ aux incommodités d'un voyage de  
 „ mer , que vous foyez dans l'indi-  
 „ gence , & peut-être enfin que vous  
 „ mouriez avant terme. Pourquoi  
 „ vous plaignez-vous donc ? ne savez-  
 „ vous pas qu'en agissant ainsi , comme  
 „ le pied cesse d'être un pied , vous  
 „ cessez de même d'être un hom-  
 „ me „.

Cette soumission à l'ordre de l'u-  
 nivers , cette indifférence générale  
 pour tout ce qui nous touche , quand  
 il est mis en balance avec l'intérêt du  
 tout , emprunte évidemment sa con-  
 venance du principe sur lequel j'ai tâ-  
 ché de montrer que la convenance de  
 la justice est fondée. Tant que nous  
 voyons nos intérêts avec nos propres  
 yeux , il n'est guères possible que  
 nous consentions volontiers à les sa-  
 crifier ainsi à l'intérêt du tout. Ce n'est  
 qu'en les voyant avec les yeux d'autrui  
 qu'ils peuvent nous paroître assez  
 méprisables pour les résigner sans ré-  
 pugnance. Que la partie le cède au  
 tout , rien ne paroît plus conforme à  
 la raison & à la convenance aux yeux



de tout le monde , excepté à ceux de la personne intéressée. Mais ce qui s'accorde avec la raison de tous les autres hommes ne doit point être en contradiction avec celle même de la personne intéressée ; elle doit donc approuver ce sacrifice & reconnoître qu'il est raisonnable. Or selon les Stoïciens toutes les affections du sage sont parfaitement d'accord avec la raison & la convenance , & se rencontrent d'elles-mêmes avec ce que ces principes modérateurs nous prescrivent. Un sage , par conséquent , ne sentira jamais aucune répugnance à se prêter à cette disposition des choses.

4°. Outre les anciens systêmes il y en a quelques-uns de modernes qui mettent la vertu dans la convenance ou dans la proportion de l'affection qui nous fait agir avec la cause ou l'objet qui l'excite. Le systême du Docteur Clark qui fait consister la vertu à se conduire suivant les rapports des choses , & à régler nos actions suivant que leur application s'ajuste , ou est contraire à certaines choses ou à certaines relations ; celui de M. Woollaston qui la met à agir selon la vérité des choses , selon leur nature



& leur essence propre , ou à les traiter suivant ce qu'elles sont & non suivant ce qu'elles ne sont pas ; celui de Milord Shaftesbury qui la met à tenir une juste balance entre les affections , & à ne pas souffrir qu'aucune de nos passions sorte de sa sphère ; tous ces systêmes sont des développemens plus ou moins exacts de la même idée fondamentale.

Il y a sans doute une entière justice dans chacun de ces systêmes, autant que s'étend la description qu'on y donne ou qu'on y a voulu donner de la vertu ; car il faut avouer de quelques Auteurs modernes qu'ils ne sont pas fort heureux dans leur manière de s'exprimer. Il n'y a point de vertu sans convenance & partout où est la convenance il est dû quelque degré d'approbation : mais cette description est imparfaite ; car quoique la convenance soit un ingrédient essentiel dans chaque action vertueuse , elle n'est pas toujours le seul. Il y a dans les actions de bienfaisance une autre qualité qui fait qu'elles paroissent mériter non-seulement d'être approuvées , mais récompensées. Aucun de ces systêmes ne rend , ni aisément , ni suffisam-



ment raison de ce degré supérieur d'estime qui paroît dû à de telles actions, ni de la différence du sentiment qu'elles excitent. La description du vice n'y est pas plus complete. Car la disconvenance qui entre de même nécessairement dans toute action vicieuse, n'en est pas toujours le seul ingrédient, & il y a souvent le plus haut degré d'absurdité & de disconvenance dans des actions très-innocentes & tout-à-fait sans conséquence. Les actions délibérées qui tendent au préjudice de ceux avec lesquels nous vivons ont outre leur disconvenance une qualité particulière par où elles paroissent mériter non-seulement d'être blâmées, mais encore d'être punies; & par où elles paroissent être les objets non du simple dégoût, mais du ressentiment & de la vengeance. Or aucun de ces systêmes n'explique d'une manière aisée & satisfaisante ce degré supérieur d'aversion ou d'horreur que nous sentons pour de telles actions.





---



---

## C H A P I T R E I I.

*Des systèmes qui font consister la vertu dans la prudence.*

**L**E plus ancien des systèmes qui font consister la vertu dans la prudence, & celui dont il nous reste quelque chose de considérable, est le système d'Épicure, qu'on dit cependant avoir emprunté les principes les plus essentiels de sa philosophie de quelques-uns de ceux qui l'avoient précédé, surtout d'Aristippe, quoique malgré cette allégation de ses ennemis, il soit très-probable que sa manière d'appliquer ces principes étoit entièrement à lui.

Selon Épicure le plaisir & la douleur du corps sont seuls les derniers objets \* de notre desir & de notre aversion naturelle ; ce qu'il croyoit n'avoir pas besoin de preuve. Il peut

---

\* On les appelle tantôt les premiers, tantôt les derniers. Les premiers parce que tous les autres sont secondaires ou subordonnés à ceux-là, & les derniers parce que tous les autres y conduisent ou s'y rapportent.



arriver en effet que nous jugions devoir fuir un plaisir, non parce qu'il est plaisir, mais parce que sa jouissance nous priveroit d'un plaisir plus grand, ou nous exposeroit à quelque peine qui est plus à redouter que ce plaisir n'est à desirer. Nous pouvons juger de même qu'il faut choisir la douleur, non parce qu'elle est douleur, mais parce qu'en la souffrant nous en éviterons une plus grande, ou que nous y gagnerons quelque plaisir qui nous importe davantage. Il est donc évident, selon lui, que le plaisir & la douleur sont les objets naturels de notre desir & de notre aversion. Il ne l'est pas moins, dans son sentiment, qu'ils sont les derniers objets de ces passions; car, disoit-il, on ne recherche & on n'évite rien que parce qu'il tend à produire l'une ou l'autre de ces sensations. Ce qui rend le pouvoir & les richesses désirables, c'est qu'ils tendent à procurer du plaisir, comme la pauvreté & le discrédit sont des objets d'aversion, parce qu'ils tendent à produire de la douleur. On fait cas de l'honneur & de la réputation, parce que l'estime & l'amitié de ceux avec lesquels nous vivons est de la plus



grande conséquence pour procurer du plaisir & épargner de la douleur. La mauvaise réputation, au contraire, & l'ignominie, sont à éviter, parce que la haine, le mépris & le ressentiment de ceux qui vivent avec nous détruisent absolument toute tranquillité, & nous exposent nécessairement aux plus grands maux corporels.

Selon le même Philosophe tous les plaisirs & toutes les peines de l'ame viennent en dernière analyse des plaisirs & des peines du corps. L'ame est heureuse quand elle songe aux plaisirs du corps qui sont passés & à ceux qu'elle espère dans la suite; elle est malheureuse quand elle songe aux douleurs corporelles passées & qu'elle en craint de semblables ou de plus vives dans l'avenir.

Mais les plaisirs & les peines de l'ame, quoique fondés sur ceux du corps, sont plus grands que ceux dont ils tirent leur origine. Le corps n'a que la sensation du moment actuel, au-lieu que l'ame a de plus celles du passé & de l'avenir; l'une par le souvenir, l'autre par anticipation; de sorte qu'elle souffre ou jouit beaucoup plus que le corps. Epicure observoit que



lorsque nous éprouvons les plus grandes douleurs corporelles, nous trouvons toujours, si nous y prenons garde, que ce n'est point le méfaisé présent qui nous tourmente le plus, mais que c'est ou le souvenir cuisant du passé, ou la crainte encore plus horrible de l'avenir; la douleur de l'instant considérée en elle-même & détachée de tout ce qui la précède ou qui la suit, n'est qu'une bagatelle qui ne mérite pas notre attention. C'est-là cependant tout ce qu'on peut dire que souffre le corps. Nous trouverons également que dans la jouissance du plus grand plaisir, la sensation corporelle du moment ne fait qu'une petite partie de notre bonheur, que notre jouissance vient principalement de la joie avec laquelle nous nous rappellons le passé, ou de la joie encore plus grande avec laquelle nous anticipons sur l'avenir, & que l'ame a toujours la plus grande part à notre-satisfaction.

Puisque notre bonheur & notre malheur dépendent sur-tout de l'ame, si cette partie de notre nature est bien disposée, si nos pensées & nos opinions sont ce qu'elles doivent être, il importe peu de quelle manière le corps



soit affecté. Dans la plus grande douleur nous pouvons jouir encore d'une portion considérable de bonheur, si notre raison & notre jugement conservent leur supériorité. Nous pouvons nous fêter nous-mêmes par le souvenir du plaisir passé & par l'espoir de celui qui est à venir. Nous pouvons adoucir la rigueur de nos maux en réfléchissant sur le peu que nous sommes forcés de souffrir dans la situation même où nous sommes, en nous rappelant que c'est purement une sensation corporelle, une angoisse du moment, qui, par elle-même, ne peut jamais être fort grande, & que tout ce que nous fait souffrir la crainte qu'elle ne continue, est l'effet d'une opinion de l'ame qui peut être rectifiée par des sentimens plus justes; en considérant que si nos peines sont violentes, elles seront probablement de courte durée, & que si elles sont longues, elles seront probablement modérées & entremêlées d'intervalles de repos; & qu'au pis aller nous avons toujours pour nous en délivrer la ressource de la mort qui est à notre disposition, & qui, mettant fin à toute sensation de peine ou de plaisir, ne sauroit être regardée



comme un mal. Où nous sommes, dit ce Philosophe, la mort n'y est pas, & nous ne sommes pas où elle est. La mort n'est donc rien pour nous.

Si la sensation actuelle d'une douleur positive est trop peu de chose en elle-même pour qu'on la craigne, celle du plaisir mérite encore moins qu'on la desire. L'une est beaucoup plus sensible que l'autre. Si la première prend donc si peu sur le bonheur d'une ame bien préparée, l'autre ne peut guère y ajouter. Quand le corps est exempt de douleur & l'ame de crainte & d'inquiétude, la sensation sur-ajoutée du plaisir corporel est d'une bien petite conséquence; elle peut diversifier, mais non proprement augmenter le bonheur d'une pareille situation.

Ainsi, selon Epicure, c'est dans le repos & la tranquillité de l'ame que consiste l'état le plus parfait de la nature humaine, le bonheur le plus complet dont un homme soit capable. C'est ce grand but de nos desirs naturels qui est le seul objet de toutes les vertus; car il ne croyoit point qu'elles soient par elles-mêmes desirables, mais seulement parce qu'elles tendent à nous mettre dans cet heureux état.



La prudence , par exemple , quoi-  
qu'elle soit , dans cette philosophie ,  
la source & le principe de toutes les  
vertus , n'est point désirable par elle-  
même. Cet état inquiet , circonspect  
& pénible de l'ame qui prend garde  
& qui veille continuellement aux con-  
séquences les plus éloignées de chaque  
action , ne peut être amusant & agréa-  
ble par lui-même , il n'est tel que  
parce qu'il tend à nous procurer les  
plus grands biens & à nous préserver  
des plus grands maux.

La tempérance qui consiste à s'ab-  
tenir du plaisir , & dont l'office est  
de mettre un frein aux passions natu-  
relles qui nous portent à la jouissance ,  
n'est pas non plus désirable par elle-  
même. Tout le prix de cette vertu  
vient de son utilité , & de ce qu'elle  
nous rend capables de renoncer à une  
satisfaction actuelle pour une autre plus  
grande & à venir , ou pour nous sau-  
ver une peine plus grande qui en pour-  
roit résulter. En un mot , la tempé-  
rance n'est autre chose que la prudence  
par rapport au plaisir.

On désire encore moins naturelle-  
ment de supporter le travail , d'en-  
durer la douleur , d'être exposé aux  
dangers



dangers , à la mort , positions dans lesquelles nous met souvent la vertu de la force. On ne s'y soumet que pour écarter de plus grands maux. Nous travaillons pour ne pas tomber dans la peine & la honte encore plus cruelle de la pauvreté. Nous nous exposons aux dangers & à la mort pour défendre notre liberté & nos biens , qui sont les moyens & les instrumens du plaisir & du bonheur , ou pour défendre notre Patrie dans la sûreté de laquelle notre propre sûreté est nécessairement comprise. La force nous met en état de faire tout cela de bon cœur comme ce qu'il y a de mieux à faire dans notre situation présente ; & cette vertu n'est rien de plus que la prudence , le bon jugement & la présence d'esprit qui apprécient convenablement la peine , le travail & le danger , & qui de deux maux choisissent toujours le moindre.

La justice est dans le même cas. S'abstenir de ce qui est aux autres n'est pas une chose désirable par elle-même , & il n'y a sûrement rien à gagner pour vous à ce que je possède plutôt que vous ce qui m'appartient. Vous devez cependant me lais-



fer tout ce qui est à moi ; si vous en usiez autrement, vous vous attireriez le ressentiment & l'indignation des hommes, vous perdriez absolument le repos & la tranquillité de votre ame, vous seriez tremblant & consterné à l'idée du châtement que vous croiriez prêt à fondre sur vous, & dont aucun pouvoir, aucun art, aucun secret ne pourroit jamais vous garantir dans votre imagination. Cette autre espèce de justice qui rend à propos de bons offices à différentes personnes selon les diverses relations de voisins, de parens, d'amis, de bienfaiteurs, de supérieurs ou d'égaux, n'est recommandable que par la même raison. En agissant convenablement sous tous ces différens rapports, nous acquérons l'estime & l'amitié de ceux avec lesquels nous vivons, & par une conduite opposée nous tombons dans le mépris & la haine. Dans le premier cas nous mettons naturellement en sûreté, & dans le second nous mettons nécessairement en danger notre repos & notre tranquillité ; ces grands & ces derniers objets de tous nos desirs. La justice, cette vertu de toutes la plus importante, n'est donc autre



chose , dans toute son étendue , qu'une conduite discrète & prudente par rapport à nos semblables.

Telle est la doctrine d'Epicure touchant la nature de la vertu. On peut trouver extraordinaire que ce Philosophe , qu'on nous dépeint comme l'homme le plus aimable par ses mœurs , n'ait jamais pris garde que quelle que soit l'influence de ces vertus ou des vices contraires sur le bien-être & la tranquillité du corps , ces mêmes vertus & ces mêmes vices excitent naturellement dans les autres un desir & une aversion beaucoup plus forts & plus passionnés que toutes les suites qu'ils peuvent avoir , que toute ame bien née fait plus de cas de l'amitié , de l'estime & du respect que de tout le bien-être & la tranquillité que ces sentimens peuvent lui procurer , qu'elle appréhende , au contraire , beaucoup plus d'être l'objet propre de la haine , du mépris & de l'indignation , qu'elle ne craint tout ce que le corps peut en souffrir , & conséquemment que notre amour pour un caractère vertueux & notre aversion pour un caractère ne sauroient venir d'aucune considération pour les effets qui en rejaillissent sur le corps.



Ce système est sans doute absolument incompatible avec celui que j'ai tâché d'établir. Il n'est pourtant pas mal-aisé de découvrir de quelle phase, pour ainsi dire, de quelle vue ou aspect de la nature cette manière d'expliquer les choses tire sa probabilité. Par la sage adresse de l'Auteur de la nature la vertu dans toutes les occasions ordinaires est par rapport à cette vie même le moyen le plus court & le plus certain d'obtenir des avantages & de pourvoir à notre sûreté. Les bons ou mauvais succès dans nos entreprises dépendent nécessairement beaucoup de la bonne ou mauvaise opinion qu'on a de nous, & de la disposition générale où sont ceux avec lesquels nous vivons de nous aider ou de nous traverser; mais la meilleure, la plus sûre, la plus facile & la plus courte voie d'obtenir de leur part des jugemens favorables & d'en prévenir de contraires, c'est, sans contredit, de nous rendre les objets propres des uns & non des autres. « Ambitionnez-vous, » dit Socrate, la réputation d'un bon Musicien? le seul moyen sûr que vous ayez d'y parvenir est de vous rendre un bon Musicien. Voulez-vous qu'on vous croie capable de ser-



» vir votre Patrie en qualité de Général  
» ou d'homme d'Etat ? la meilleure  
» méthode est encore en ce cas d'ac-  
» quérir l'art & l'expérience de la guer-  
» re & du Gouvernement , & de de-  
» venir réellement propre à faire un  
» Général ou un homme d'Etat. De  
» même si vous voulez passer pour un  
» homme sobre , tempérant , modéré ,  
» juste & équitable ; devenez sobre , tem-  
» pérant , modéré , juste & équitable ;  
» c'est le meilleur moyen pour en avoir  
» la réputation. Si vous pouvez vous  
» rendre véritablement aimable , esti-  
» mable & respectable , n'ayez pas peur  
» que ceux avec lesquels vous vi-  
» vez ne vous aiment , ne vous esti-  
» ment & ne vous respectent pas ». La  
pratique de la vertu est donc en gé-  
néral si avantageuse , & celle du vice  
si préjudiciable à notre intérêt que la  
considération de ces deux tendances  
opposées imprime sur la première un  
caractère additionnel de convenance &  
de beauté , & sur le second une dis-  
convenance & une difformité nouvel-  
le. C'est ainsi que la tempérance , la  
magnanimité , la justice & la bien-  
faisance viennent à être approuvées  
non-seulement sous leurs propres ca-



raâctères , mais encore sous celui de la plus haute sagesse & de la prudence la mieux entendue , comme les vices contraires sont désapprouvés non-seulement sous leurs propres caractères d'intempérance , de pusillanimité , d'injustice , de méchanceté ou d'intérêt fordide , mais encore sous ceux de la folie & de la foiblesse les plus aveugles. Epicure paroît n'avoir fait attention dans chaque vertu qu'à cette dernière espèce de convenance , qui est celle qui se présente plutôt à ceux qui veulent engager les autres à mener une conduite régulière. Quand les hommes témoignent ouvertement par leur vie , & peut-être par leurs maximes , que la beauté de la vertu ne fera vraisemblablement guères d'impression sur eux , comment peut-on les émouvoir , si ce n'est en leur représentant la folie de leur conduite , & combien il est probable qu'ils en feront eux-mêmes enfin la victime ?

En ramenant toutes les vertus à une seule espèce de convenance Epicure se laissoit aussi aller à un penchant qui est naturel à tous les hommes , & que les Philosophes cultivent avec une tendresse particulière ; c'est celui d'expli-



quer tous les phénomènes par le moins de principes qu'il est possible ; & il n'est pas douteux que ce penchant ne le menât encore plus loin que les autres quand il rapportoit tous les premiers objets de desir & d'aversion aux plaisirs & aux douleurs du corps. Le grand defenseur de la Philosophie des atômes \*, qui a pris tant de plaisir à déduire toutes les puissances & les qualités du corps de ce qu'il y a de plus sensible & de plus familier, savoir la figure, le mouvement & l'arrangement des petites parties de la matière, sentoît, n'en doutons pas, une égale satisfaction quand il rendoit raison de toutes les affections & de toutes les passions de l'ame par celles qui sont les plus remarquables & les plus familières.

Le systême d'Epicure s'accorde avec ceux de Platon, d'Aristote & de Zénon, en ce qu'il fait consister la vertu à se conduire de la manière la plus convenable pour obtenir les premiers objets \* du desir naturel. Il en diffère

---

\* Epicure même.

\* *Prima natura.*



à deux autres égards ; 1<sup>o</sup> dans l'explication qu'il donne de ces premiers objets du desir naturel ; 2<sup>o</sup>. dans celle qu'il donne de l'excellence de la vertu ou de la raison pour quoi elle est estimable.

Les premiers objets du desir naturel, selon Epicure, ne sont autre chose que le plaisir & la douleur du corps, au-lieu que, selon les trois autres Philosophes, il y a bien d'autres objets, tels que la connoissance, le bonheur de nos parens, de nos amis, de notre Patrie qui sont desirables pour eux-mêmes.

Selon Epicure la vertu ne mérite pas non plus qu'on la recherche pour elle-même & n'est point un objet final de l'appétit naturel ; elle ne doit être embrassée qu'autant qu'elle tend à nous épargner de la peine ou à nous ménager du bien-être & du plaisir. Dans l'opinion des trois autres elle est desirable au contraire, non-seulement comme moyen pour se procurer les autres premiers objets du desir naturel, mais comme leur étant à tous préférable en elle-même. Les hommes, disoient-ils, sont nés pour agir, & leur bonheur ne doit pas consister simplement dans la jouissance agréable



qui vient de leurs sensations passives, mais aussi dans la convenance de leurs passions actives.

---

### C H A P I T R E I I I.

*Des systêmes qui placent la vertu dans la bienveillance.*

QUOIQUE le systême qui fait consister la vertu dans la bienveillance ne soit pas, je crois, aussi ancien que tous ceux dont je viens de rendre compte, il est néanmoins encore d'une grande antiquité. Il semble que ç'ait été la doctrine de la plus grande partie des Philosophes qui environ & depuis le siècle d'Auguste se sont donné le nom d'Eclectiques, lesquels prétendoient suivre principalement les opinions de Platon & de Pythagore, & qu'on appelle communément par cette raison les nouveaux Platoniciens.

Selon ces Auteurs la bienveillance ou l'amour est dans la nature divine le seul principe d'action, & dirige l'énergie de tous ses autres attributs. La sagesse de la divinité est employée à trouver les moyens de parvenir aux



fins suggérées par sa bonté , & sa puissance infinie à mettre ces moyens en œuvre. Cependant sa bonté est toujours le premier de ses attributs ou l'attribut supérieur auquel tous les autres sont subordonnés , & dont toutes les opérations divines empruntent originellement toute leur excellence ; ou, si je puis me permettre cette expression , toute leur moralité. Toute la perfection & la vertu de l'ame humaine consiste dans certaine ressemblance ou participation des perfections divines, & conséquemment à être remplie du même principe de bienveillance & d'amour qui préside à toutes les actions de la divinité. Les actions des hommes qui partent de ce motif sont les seules vraiment louables & qui puissent avoir quelque mérite aux yeux de Dieu. C'est par elles seules que nous pouvons imiter sa conduite , que nous pouvons exprimer notre humble & religieuse admiration pour ses perfections infinies ; qu'en entretenant dans nos ames ce divin principe , nous pouvons augmenter la ressemblance de nos affections avec ses saints attributs , & devenir ainsi de plus en plus les objets propres de son amour & de son appro-



bation, jusqu'à ce que nous nous élevions enfin à ce commerce intime, & cette communication immédiate qui étoit le grand objet de cette Philosophie.

Ce système, fort estimé par beaucoup d'anciens Pères de l'Eglise, fut adopté après la réformation par différens Théologiens de la piété & de la science les plus éminentes, & du caractère le plus aimable, particulièrement par le Docteur Raoul Cudworth, le Docteur H. More & M. Jean Smith de Cambridge. Mais de tous ses défenseurs anciens & modernes le feu Docteur Hutcheson a été sans aucune comparaison le plus subtil, le plus clair, le plus philosophique, & ce qui est beaucoup plus essentiel que tout le reste, le plus sage & le plus judicieux.

Que la vertu consiste dans la bienveillance, c'est une notion appuyée sur un grand nombre de phénomènes de la nature humaine. On a déjà observé qu'une juste bienveillance est la plus aimable & la plus agréable de toutes les affections, qu'elle nous intéresse par une double sympathie, que comme elle tend nécessairement à faire du



bien, elle est l'objet propre de la gratitude & de la récompense, & que par toutes ces raisons elle paroît à nos sentimens naturels posséder un mérite au-dessus de toute autre. Nous avons remarqué aussi que les foibleffes même de la bienveillance ne déplaisent pas, au-lieu que celles de toute autre passion causent un extrême dégoût. Qui est-ce qui n'abhorre pas une malice, un intérêt, un ressentiment excessif? le plus grand excès d'indulgence, même dans une amitié partielle, n'est pas si choquant. Il n'y a que les passions bienfaisantes qui puissent s'abandonner à leurs mouvemens sans égard ni attention pour la convenance, & conserver cependant quelque chose d'aimable. Nous ne voyons pas sans quelque plaisir une bonne volonté, même machinale & de pur instinct, qui va toujours rendant service, sans jamais songer si cette conduite est l'objet propre de l'approbation ou du blâme. Il n'en est pas de même des autres passions; dès que le sentiment de la convenance les quitte ou cesse de les accompagner, elles cessent d'être agréables.

Comme la bienveillance commu-



nique à toutes les actions qui viennent d'elle une beauté supérieure à toutes les autres, ainsi le défaut de cette qualité, & à plus forte raison l'inclination contraire, communique une difformité particulière à tout ce qui met en évidence une pareille disposition. Souvent les actions nuisibles ne sont punissables que parce qu'elles marquent qu'on ne fait pas assez d'attention au bonheur du prochain.

Le Docteur Hutcheson \* ajoutoit à toutes ces observations, que toutes les fois que dans une action supposée venant d'affections bienfaisantes, on découvre quelque autre motif, le sentiment du mérite de cette action diminue justement en raison de ce qu'on estime que ce motif étranger y avoit part. Si une action qu'on attribue à la gratitude est reconnue ensuite pour un effet de quelque prétention à de nouvelles faveurs, ou si ce qu'on impute à l'amour du bien public se trouve dû à l'espoir d'une récompense pécuniaire, une telle découverte détruit entière-

---

\* Voyez la Recherche sur la Vérité, Sect. 1. & 2.



ment toute notion du mérite & du prix de ces actions. Puis donc que le mélange d'un motif intéressé, comme un alliage de trop bas aloi, fait perdre à toute action en entier ou en partie le mérite qu'elle auroit eû sans cela ; il est évident, dit le Docteur Hutcheson, que la vertu consiste uniquement dans la bienveillance pure & désintéressée.

Lorsque nous découvrons, au contraire, que les actions attribuées à un motif intéressé partoient d'un motif de bienveillance, le sentiment de leur mérite y gagne beaucoup. Si nous pensions qu'une personne a tâché d'avancer sa fortune par la seule vue d'obliger ses amis & de prouver sa reconnaissance à ses bienfaiteurs, nous l'en aimerions davantage. Nouvelle confirmation que la bienveillance seule peut imprimer à une action le caractère de la vertu.

Enfin ce que le Docteur Hutcheson regardoit comme une démonstration de la justesse de son système, c'est que dans toutes les disputes des Casuistes touchant la rectitude de conduite, ils se rangent constamment sous le drapeau du bien public ; par où ils reconnois-



sent universellement que tout ce qui tend à procurer le bonheur des hommes est juste , louable & vertueux , & que le contraire est injuste, blâmable & vicieux. Dans les derniers débats sur l'obéissance passive & le droit de résistance , le seul point controversé entre les gens de bon sens étoit , si la soumission sans bornes entraînoit de plus grands maux que n'en causent les révoltes passagères quand les privilèges sont envahis. On n'a jamais mis en question , dit le Docteur , si ce qui , à tout prendre , étoit le plus favorable au bonheur des hommes étoit aussi moralement bon.

La bienveillance étant donc le seul motif qui puisse donner aux actions un caractère de vertu , plus une action suppose de bienveillance , plus elle mérite de louanges.

Comme les actions qui ont pour but le bonheur d'une grande communauté , supposent une bienveillance plus étendue que celles qui ne visent qu'au bonheur d'un moindre nombre , elles sont aussi plus vertueuses. Par conséquent la plus vertueuse de toutes les affections est celle qui embrasse comme son objet le bonheur de tous



les êtres intelligens ; la moins vertueuse , au contraire , parmi toutes celles auxquelles ce titre appartient plus ou moins , est celle qui se borne au bonheur d'un individu tel qu'un fils , un frère , un ami.

La perfection de la vertu consiste à diriger toutes nos actions vers le plus grand bien possible , à soumettre toutes nos affections inférieures au desir du bonheur général des hommes , à nous regarder nous-mêmes dans la multitude comme n'étant qu'un , dont la prospérité n'est à rechercher qu'autant qu'elle s'accorde avec celle du tout , ou qu'elle y contribue.

L'amour de soi est un principe qui ne peut jamais être vertueux dans aucun degré ni dans aucune direction. Il est vicieux toutes les fois qu'il s'oppose au bien général. Quand il n'a d'autre effet que le soin que prend un individu de son propre bonheur , il est simplement innocent , & quoiqu'il ne mérite pas de louange , il ne mérite aucun blâme. Par cette raison les actions de bienveillance qui sont faites malgré le motif de quelque puissant intérêt propre sont les plus vertueuses. Elles montrent la force & la vigueur du principe de la bienveillance.



Le Docteur Hutcheson \* étoit si éloigné de penser que l'amour de soi-même fût dans aucun cas le motif d'une action vertueuse ; que , selon lui , le plaisir même de l'approbation & de l'applaudissement qu'on se donne dans sa propre conscience diminue le mérite d'un action bienfaisante. Il jugeoit que c'étoit-là un motif intéressé , qui à proportion de la part qu'il avoit dans une action , manifestoit la foiblesse de cette bienveillance pure & désintéressée qui seule peut faire un caractère vertueux. Cependant selon les jugemens ordinaires des hommes , loin que cette approbation de nos cœurs soit capable d'exténuer le mérite d'une action , elle est plutôt regardée comme le seul motif digne d'être qualifié vertueux.

C'est ainsi qu'on explique la nature de la vertu dans cet aimable systême qui tend particulièrement à nourrir & à fortifier dans le cœur humain la plus noble & la plus agréable de toutes

---

\* Recherche sur la Vertu , Sect. 2. Art. 4.  
*Voy.* aussi les éclaircissemens sur le sens moral , Section 5. dernier Paragraphe.



les affections , & non - seulement à réprimer l'injustice de l'amour propre , mais à décourager tout-à-fait ce principe , en montrant qu'il ne peut faire aucun honneur à ceux qu'il conduit.

Dans quelques-uns des systêmes que j'ai déjà exposés , on ne rend pas suffisamment raison de l'excellence de cette vertu suprême de la bienveillance. Il paroît que ce dernier donne dans le défaut opposé en n'expliquant pas assez d'où naît notre approbation des vertus inférieures , de la prudence , de la vigilance , de la circonspection , de la tempérance , de la constance , de la fermeté. On n'y fait attention qu'au but & à la fin de nos affections , aux effets utiles ou pernicioeux qu'elles tendent à produire ; leur convenance ou leur disconvenance , leur proportion ou disproportion , avec la cause qui les excite , y sont totalement oubliées.

La considération pour notre bonheur & notre intérêt propre , est souvent un principe d'action très-louable. On suppose généralement que c'est par des motifs intéressés qu'on cultive les habitudes de l'économie , de l'industrie , de la discrétion , de l'attention & de



L'application d'esprit , & en même-tems on les regarde comme des qualités louables qui méritent l'estime & l'approbation de tout le monde. Il est vrai que le mélange du motif intéressé paroît quelquefois défigurer les actions qui naissent d'une affection de bienveillance. La raison de cela n'est pourtant pas que l'amour de soi ne puisse jamais être le motif d'une action vertueuse , mais que le principe de bienveillance paroît manquer alors du degré de force requis & n'être nullement proportionné à son objet. C'est pourquoi le caractère nous semble alors d'une imperfection évidente & plutôt digne de blâme que de louange. Le mélange d'un motif de bienveillance dans une action à laquelle nous serions suffisamment engagés par l'amour de nous-mêmes ne diminue pas également le sentiment de la convenance de cette action. L'on ne soupçonne guères les gens de manquer d'amour pour eux ; ce n'est sûrement pas l'endroit foible de la nature humaine, ou un défaut que nous soyons d'humeur à lui supposer. Cependant si nous pouvions nous persuader d'un homme que si ce n'étoit les égards qu'il



a pour sa famille ou ses amis, il négligeroit sa vie, sa santé & sa fortune au soin desquelles il devroit être assez porté par le seul amour de sa propre conservation ; ce seroit sans doute un défaut, mais un de ces défauts aimables qui font qu'un homme est plutôt un objet de pitié que de mépris ou de haine. Encore lui ôteroit-il quelque chose de la dignité & de la beauté de son caractère. L'incurie & le manque d'économie sont généralement désapprouvés, non toutes fois comme provenans d'un défaut de bienveillance, mais du défaut de l'attention convenable pour les objets de notre propre intérêt.

Quoique la règle par laquelle les Casuistes déterminent souvent ce qui est bien ou mal dans la conduite des hommes, soit le bonheur ou le désordre que les actions tendent à produire dans la société, il ne s'ensuit pas que la considération pour ce bonheur soit le seul motif vertueux, mais uniquement que dans la concurrence il doit l'emporter sur tout autre.

La bienveillance est peut-être le seul principe d'action dans la divinité, & il y a diverses raisons de le croire qui



ne manquent pas de probabilité. Il n'est pas aisé de concevoir par quel autre motif pourroit agir un être indépendant & souverainement parfait qui n'a nul besoin de tout ce qui est hors de lui. Quoiqu'il en soit de la divinité, une créature aussi imparfaite que l'homme dont l'existence dépend de tant de choses extérieures doit souvent agir par d'autres motifs. Notre condition seroit bien dure, si ces affections, qui, par la nature de notre être doivent souvent régler notre conduite, ne pouvoient dans aucun cas être appellées vertueuses, ni mériter l'estime de personne.

Ces trois systêmes, celui qui place la vertu dans la convenance; celui qui la met dans la prudence; & celui qui la fait consister dans la bienveillance, font les trois principaux qui aient paru sur la nature de la vertu. Il est facile d'y ramener tous les autres quelque éloignés qu'ils en paroissent.

Celui qui place la vertu dans l'obéissance à la volonté de Dieu, peut être compté parmi ceux qui la font consister dans la prudence, ou parmi ceux qui la mettent dans la convenance. Lorsqu'on demande pourquoi



nous devons obéir à la volonté de Dieu, cette question, qui seroit souverainement absurde & impie si elle emportoit aucun doute sur la nécessité de lui obéir, peut être répondue de deux manières différentes. On peut dire que nous devons obéir à Dieu parce que c'est un être infiniment puissant qui nous récompensera, si nous le faisons, & qui nous punira, si nous ne le faisons pas; ou parce qu'indépendamment de tout égard à notre propre bonheur & aux récompenses & aux châtimens, il est à propos & il convient qu'une créature obéisse à son créateur, & qu'un être imparfait & borné se soumette à un être dont les perfections sont infinies & incompréhensibles. On ne conçoit pas qu'on puisse faire à cette question d'autre réponse qu'une de ces deux là. Si la première est juste, la vertu consiste dans la prudence ou dans la sage recherche de notre bonheur & de notre intérêt final, puisque c'est-là ce qui nous oblige à faire la volonté de Dieu; si l'on s'en tient à la seconde, la vertu consiste dans la convenance, puisque l'obligation d'obéir est fondée sur la proportion & la convenance du senti-



ment d'humilité & de soumission à la supériorité de l'objet qui l'excite.

Le système qui place la vertu dans l'utilité revient de même à celui qui la met dans la convenance. Car dans cette hypothèse toutes les qualités de l'ame qui sont agréables ou avantageuses, soit à la personne qui les possède, soit aux autres, sont approuvées comme vertueuses, & les contraires désapprouvées comme vicieuses; mais une affection n'est agréable ou utile que par le degré dans lequel on lui permet de subsister: elle est utile, quand elle est resserrée dans un certain degré de modération; & désavantageuse, quand elle passe les justes bornes. Ainsi dans ce système la vertu ne consiste pas dans aucune affection, mais dans le degré convenable de toutes les affections. Il ne diffère de celui que j'ai tâché de prouver qu'en ce qu'il établit l'utilité pour la mesure de ce degré convenable, & non la sympathie ou l'affection correspondante du spectateur.





## C H A P I T R E I V.

*Des systèmes licentieux.*

Tous les systèmes dont j'ai parlé jusqu'à présent supposent qu'il y a une distinction réelle & essentielle entre le vice & la vertu, quelle que soit la nature de l'un & de l'autre. Il y a une différence réelle & essentielle entre la convenance & la disconvenance d'une affection, entre la bienveillance & tout autre principe d'action, entre la véritable prudence & l'aveugle folie ou la témérité inconsidérée. Tous ces systèmes contribuent aussi dans ce qu'ils ont de principal à décourager le vice & encourager la vertu.

Il peut être vrai que quelques-uns d'entr'eux tendent à rompre en quelque sorte l'équilibre des affections, & à donner à l'ame une inclination particulière vers certains principes d'action au-delà de la proportion qui leur est dûe. Ceux qui placent la vertu dans la convenance semblent recommander principalement les grandes, imposantes &



& respectables vertus ; celles qui dérivent de l'empire sur soi-même, la force, la magnanimité, l'indépendance à l'égard de la fortune, le mépris de la douleur, de la pauvreté, de l'exil & de la mort. C'est dans ces sublimes efforts que la plus noble convenance de conduite se déploie. Les vertus douces, aimables & engageantes de l'indulgente humanité y sont en comparaison fort peu célébrées, & paroissent, au contraire, avoir été souvent regardées, spécialement par les Stoïciens, comme de pures foiblesses qu'il convenoit qu'un homme sage refusât de loger dans son cœur.

D'un autre côté le système de la bienveillance en nourrissant & en encourageant supérieurement les vertus douces, paroît négliger entièrement les qualités de l'ame les plus augustes & les plus respectables. Il leur refuse même le nom de vertus. Il les appelle facultés morales & les traite comme ne méritant pas la même sorte d'estime & d'approbation qui est dûe à ce qu'on appelle proprement vertu. Il traite encore plus mal tous ces principes d'action qui tendent à notre propre intérêt ; il prétend que bien loin



d'avoir aucun mérite par eux-mêmes ; ils diminuent celui de la bienveillance, quand ils coopèrent avec elle, & que la prudence, quand elle ne sert que l'intérêt propre, ne fauroit jamais passer pour vertu.

Enfin le système qui fait consister la vertu dans la seule prudence en favorisant au suprême degré les habitudes de la circonspection, de la vigilance, de la sobriété & d'une judicieuse modération, semble dégrader également & les vertus aimables & les vertus respectables. Il semble dépouiller les premières de toute leur beauté, & les dernières de toute leur grandeur.

Mais nonobstant ces défauts le but général de chacun de ces systèmes est d'encourager les meilleures habitudes de l'ame & les plus louables, & il feroit heureux pour la société que les préceptes de l'un des trois réglassent la conduite des hommes en général, ou même de ce petit nombre d'hommes qui prétendent vivre en Philosophes. Chacun des trois peut nous apprendre quelque chose de particulier & d'estimable. S'il étoit possible de donner de la force & de la magnanimité par les exhortations & les préceptes, les anciens systèmes de la convenance suf-



firoient pour cela ; ou , s'il étoit possible , d'inspirer par les mêmes moyens la douceur de l'humanité , & de réveiller les affections de tendresse & d'amour généralement envers tous ceux avec lesquels nous vivons , il semble que quelques-uns des tableaux que nous présente le systême de la bienveillance pourroient produire cet effet. Nous pouvons apprendre du systême d'Epicure , quoique sans doute le plus mauvais des trois , combien les vertus aimables & respectables sont utiles à notre propre intérêt , au bien-être , au repos & à la sûreté , même dans cette vie. Comme Epicure plaçoit le bonheur dans le bien-être & la tranquillité , il a particulièrement employé son génie à nous montrer que la vertu étoit non-seulement le meilleur & le plus sûr , mais encore le seul moyen d'acquérir ces biens inestimables. Les autres Philosophes ont célébré sur-tout les bons effets de la vertu par rapport à la paix & à la tranquillité intérieure de l'ame ; Epicure , sans oublier ce point , a principalement insisté sur l'influence de cette aimable qualité , sur la prospérité & la sûreté du dehors. C'est pour cela que ses écrits étoient



lus & étudiés avec tant de soin par les anciens Philosophes de toutes les sectes. C'est de lui que Cicéron, ce grand ennemi de l'Epicurisme, emprunte ses plus agréables preuves pour montrer que la vertu suffit seule pour assurer notre bonheur. Sénèque, tout Stoïcien qu'il étoit, c'est-à-dire, de la Secte la plus opposée à celle d'Epicure, ne laisse pas de citer ce Philosophe plus souvent que tout autre.

Il y a cependant quelques autres systêmes qui semblent ôter entièrement la distinction entre le vice & la vertu, & qui sont par cette raison de la plus pernicieuse conséquence; je veux dire les systêmes du Duc de la Rochefoucault & du Docteur Mandeville. Quoique les idées de ces deux Auteurs soient fausses presque à tous égards, il y a néanmoins des phénomènes dans la nature humaine, qui, envisagés d'un certain côté, semblent à la première vue leur être favorables. Ces phénomènes présentés d'abord par le crayon léger, délicat, élégant & précis du Duc de la Rochefoucault, & développés ensuite avec la vive & plaisante, quoique rustique & grossière éloquence du Docteur Mandeville.



ville , ont répandu sur leur doctrine un air de vérité & de probabilité qui est fort propre à en imposer à ceux qui ne sont pas sur leurs gardes.

Le Docteur Mandeville , le plus méthodique des deux , considère tout ce qui se fait par le sentiment de la convenance , par égard pour ce qui est recommandable & digne de louange , comme un effet de l'amour , des éloges & des applaudissemens ; ou , suivant son expression , comme un effet de la vanité. L'homme , observe-t-il , est beaucoup plus intéressé à son propre bonheur qu'à celui des autres , & il est impossible qu'il préfère jamais sincèrement leur prospérité à la sienne. Toutes les fois qu'il paroît le faire on peut être sûr qu'il nous en impose , & qu'il agit alors , comme en tout autre tems , par des vues d'intérêt. Parmi les passions intéressées la vanité est une des plus fortes. Il se laisse toujours aisément flatter par les applaudissemens qui lui font constamment grand plaisir. Quand il paroît sacrifier son propre intérêt à celui des autres , il fait que leur amour-propre sera très-content de cette conduite , & qu'ils ne manqueront pas de lui en



témoigner leur satisfaction en le comblant des éloges les plus extravagans ; le plaisir qu'il attend de là l'emporte dans son opinion sur l'intérêt qu'il abandonne pour lui. Sa conduite est donc justement aussi intéressée dans ce cas, & part d'un motif aussi bas que dans tout autre. On le flatte en lui faisant accroire, & il se flatte lui-même en croyant qu'il est désintéressé, puisque sans cela il ne mériterait aucune estime, ni à ses propres yeux, ni à ceux des autres. Ainsi tout amour pour le bien public, toute préférence donnée à l'intérêt des autres, soit en général soit en particulier, est, selon lui, une pure tromperie, une surprise faite aux hommes ; & cette vertu dont on fait tant de bruit, & qui fait naître tant d'émulation parmi eux, n'est que le fruit de la flatterie entrée sur l'orgueil.

Je n'examinerai point actuellement si les actions les mieux marquées au coin de la générosité & de l'amour du bien public peuvent être regardées comme des productions de l'amour de soi-même. Je conçois que la décision de cette question n'est d'aucune importance pour constater la réalité de



la vertu , puisque l'amour de soi peut être souvent lui-même un motif d'action vertueux. Je tâcherai seulement de faire voir que le desir de faire quelque chose de noble & d'honorable , de nous rendre nous-mêmes les objets propres de l'estime & de l'approbation ne peut être en aucune manière appelé vanité. Le desir même d'une renommée & d'une réputation bien fondées , le desir d'acquérir l'estime par ce qui est vraiment estimable ne mérite point ce nom. Le premier est l'amour de la vertu , la passion la plus noble & la meilleure qu'il y ait dans la nature humaine ; le second est l'amour de la vraie gloire , passion sans doute inférieure à l'autre , mais qui en dignité paroît tenir le premier rang après elle. Celui - là est coupable de vanité qui desire être loué pour des qualités qui ne sont nullement louables , ou qui ne le sont pas au degré où il s'attend qu'elles seront louées ; qui asseoit son caractère sur les ornemens frivoles des habits & des équipages , ou sur les petits talens & les petites graces également futiles de la conduite ordinaire : celui-là est entaché de vanité qui veut des éloges pour ce



qui en mérite véritablement , mais qu'il fait fort bien lui être étranger. Le fat qui se donne des airs d'importance qui ne lui appartiennent point, le menteur qui s'attribue sottement des aventures qui ne lui sont jamais arrivées , le plagiaire qui se donne ridiculement lui-même pour l'auteur de l'ouvrage d'autrui , sont tous gens justement taxés de vanité. On l'impute aussi , avec raison , à celui qui ne se contente pas des sentimens muets d'estime & d'approbation ; qui est moins jaloux de ces sentimens même que des acclamations & du bruit qui les font quelquefois éclater ; qui n'est jamais satisfait que ses propres louanges ne retentissent à ses oreilles , qui sollicite avec l'importunité la plus inquiète toutes les marques extérieures de respect ; qui aime à recevoir des titres d'honneur , des complimens , des visites ; qui souhaite qu'on lui fasse la cour & qu'on le distingue dans tous les lieux publics par des apparences de déférence & d'attention. Cette passion frivole est totalement différente des deux premières. C'est la passion des plus vils & des derniers de notre espèce , comme les autres sont celles



des plus grandes & des plus belles  
ames.

Quoiqu'il y ait une extrême différence entre ces trois passions, le desir d'être estimable ou de devenir les objets propres de l'honneur & de l'estime, le desir d'acquérir l'honneur même & l'estime en méritant réellement ces sentimens, & le desir frivole d'attraper des louanges à quelque prix que ce soit : quoique les deux premières soient toujours approuvées & que la dernière ne manque jamais d'être méprisée ; il y a néanmoins entr'elles une certaine affinité éloignée, qui, exagérée par l'éloquence bisarre divertissante & animée du Docteur, est capable de faire illusion à ses lecteurs. Il y a de l'affinité entre la vanité & l'amour de la vraie gloire, en ce que l'une & l'autre se proposent d'acquérir l'estime & l'approbation ; mais elles diffèrent en ce que celui-ci est une passion juste, raisonnable & équitable, tandis que celle-là est injuste, absurde & ridicule. Celui qui veut être estimé par ce qui est réellement estimable, ne desire rien que ce qu'il a droit de prétendre & qu'on ne sauroit lui refuser sans une sorte d'in-



justice. Celui qui veut l'être à tout autre titre demande une chose à laquelle il n'a pas le moindre droit. Le premier se contente aisément. Il n'est point d'humeur à être jaloux ni soupçonneux par la crainte qu'on ne l'estime pas assez, & il est rarement en peine s'il recevra des marques extérieures de considération. L'autre, au contraire, n'est jamais content; la crainte qu'on ne l'estime pas autant qu'il le souhaite le remplit de jalousie & de soupçons, parce qu'il a quelque sentiment secret qu'il desire en effet plus qu'il ne mérite; l'oubli de la plus petite cérémonie est pour lui un affront mortel, & il traite cette inadvertence comme la marque du mépris le plus décidé. Toujours inquiet & impatient, la peur qu'on ne lui manque tout-à-fait ne lui laisse aucun repos. C'est pour cela qu'il est d'une avidité insatiable pour obtenir à chaque instant de nouvelles marques d'estime, & qu'à moins d'une cour assidue & d'une attention continuelle, il est impossible de le tenir en belle humeur.

Il y a de même une affinité entre le desir d'être ce qui est honorable & estimable & le desir d'être honoré &



estimé ; entre l'amour de la vertu & l'amour de la véritable gloire. Ces desirs se ressemblent non-seulement en ce que tous les deux tendent à nous rendre vraiment estimables , mais encore en ce qui est commun à l'amour de la vraie gloire & à ce qu'on appelle proprement vanité , c'est-à-dire , en ce qu'ils ont tous deux quelque rapport aux sentimens des autres. Le plus magnanime de tous les hommes celui qui desire la vertu pour elle-même , & qui est le plus indifférent sur ce que les autres pensent actuellement de lui , est toujours flatté par l'idée de ce qu'ils en devroient penser ; par la justice qu'il se rend intérieurement , que , quoiqu'il ne soit peut-être ni applaudi ni honoré , il est toujours l'objet propre de l'honneur & de l'applaudissement ; & que si les hommes étoient de sang froid , équitables , conséquens & bien informés des motifs & des circonstances de sa conduite , ils ne manqueroient pas de lui accorder leur estime & leurs éloges. Quoiqu'il méprise l'opinion qu'ils ont de sa personne , il fait le plus grand cas de celle qu'ils devroient en avoir : le grand & sublime motif de sa con-



duite a toujours été de pouvoir penser dignement lui-même de ces honorables sentimens , & quelle que pût être l'opinion que les autres hommes prissent de son caractère , de se mettre en état d'en avoir lui-même la plus haute idée , lorsque se plaçant dans leur situation , il vient à considérer , non ce qu'est cette opinion , mais ce qu'elle devrait être. Comme il y a donc toujours dans l'amour même de la vertu quelque rapport à l'opinion des autres , non telle qu'elle est , mais telle que la convenance & la raison voudroient qu'elle fût ; cela met quelque affinité entre cet amour & celui de la vraie gloire. Mais la différence entr'eux est pourtant très-grande. Le motif d'action le plus sublime & le plus divin que la nature humaine puisse jamais concevoir est celui qui fait agir un homme par égard pour ce qui est juste & à propos , par égard pour ce qui est l'objet propre de l'estime & de l'approbation , quand même ces sentimens ne devroient jamais lui être accordés. Il entre plus de faiblesse humaine dans les motifs de celui qui , desirant de mériter l'approbation , est en même-tems inquiet de



l'obtenir ; quoiqu'il soit louable aussi dans l'affection principale , il court risque d'être mortifié par l'ignorance & l'injustice des hommes , & son bonheur est à la merci de ses rivaux & de la folie du public : le bonheur de l'autre , au contraire , est entièrement assuré & indépendant de la fortune , & au-dessus du caprice de ceux qui vivent avec lui. Il regarde le mépris & la haine où il peut tomber par l'ignorance des autres comme ne s'adressant pas à lui , & il ne s'en chagrine point ; les hommes ne conçoivent ces sentimens pour lui que sur de fausses idées de son caractère & de sa conduite ; ils l'aimeroient & l'estimeroient s'ils la connoissoient mieux ; ce n'est pas lui , à proprement parler , qu'ils haïssent & qu'ils méprisent , mais un autre pour lequel ils le prennent. Si je rencontre mon ami dans un bal sous un déguisement qui me le fasse prendre pour mon ennemi , & que dans mon erreur j'exhale mon indignation contre lui , cette aventure l'amusera plus qu'elle ne le fâchera. Tels sont les sentimens d'un homme véritablement magnanime , lorsqu'il se trouve en bute à une injuste censure. Il



est cependant rare que la nature humaine arrive à ce degré de fermeté. Quoique la fausse gloire ne plaise qu'aux plus vils & aux plus indignes de notre espèce, la fausse ignominie, par une étrange inconséquence, est souvent capable de mortifier ceux qui paroissent les plus résolus & les plus déterminés.

Le Docteur Mandeville ne se contente pas de représenter le frivole motif de la vanité comme la source de toutes les actions communément réputées vertueuses ; il tâche de montrer l'imperfection de la vertu à bien d'autres égards. Il prétend qu'elle est toujours bien loin de ce parfait renoncement à soi-même, qui est sa grande prétention ; & qu'au-lieu d'une victoire remportée sur nos passions, ce n'est ordinairement qu'une défaite cachée, ou une victoire que nos passions remportent secrètement. Par-tout où notre retenue, à l'égard du plaisir, s'éloigne de l'abstinence la plus Ascétique \* ; il la qualifie de luxe & de

---

\* Terme emprunté d'une espèce de Moines qu'on nommoit *Ascetes*.



sensualité grossière ; il appelle luxe tout ce qui excède le nécessaire absolu ; de sorte , qu'à l'en croire , c'est le vice qui nous fait porter du linge blanc & habiter une maison commode. Le plaisir attaché à l'inclination pour le sexe dans l'union la plus légitime , lui paroît la même sensualité qu'on se procure dans les procédés les plus révoltans de cette passion , & il se moque d'une tempérance & d'une chasteté qu'on peut pratiquer à si bon marché. Ici , comme dans bien d'autres occasions , l'ingénieux Sophiste se cache sous l'ambiguïté des termes. Il y a quelques-unes de nos passions qui n'ont d'autre nom que celui qui marque le degré où elles sont désagréables & choquantes ; le spectateur en prend plus aisément connoissance dans ce degré que dans aucun autre ; lorsqu'elles contrarient ses sentimens & qu'elles excitent en lui une sorte d'anxiété & de méfiance , il est nécessairement obligé d'y faire attention , ce qui le conduit naturellement à leur donner un nom : lorsqu'elles s'accordent avec l'état naturel de son ame , il n'y a rien qui le force à y prendre garde , & comme il les néglige vo-



lontiers tout-à-fait ; ou il ne leur donne point de nom , ou s'il leur en donne un , il marque plutôt l'assujettissement de la passion que le degré dans lequel on lui permet de subsister , après qu'elle est ainsi réprimée & soumise : c'est ainsi que les noms communs de l'amour du plaisir & de l'amour du sexe \* désignent un degré vicieux & choquant de ces passions. D'autre part les mots de tempérance & de chasteté semblent marquer plutôt l'assujettissement de la passion mise sous le joug que le degré dans lequel on leur permet de subsister. Lors donc que Mandeville peut montrer qu'elles subsistent dans certain degré , il imagine qu'il détruit absolument la réalité des vertus de la tempérance & de la chasteté , & qu'il fait voir qu'elles ne sont que de pures charlataneries par lesquelles on en impose à l'inattention & à la simplicité des hommes. Ces vertus cependant n'exigent pas une entière insensibilité pour les objets des passions qu'elles entendent gouverner ; elles se proposent simplement d'en

---

\* Les noms de luxe & de luxure.



modérer la violence au point de ne pas nuire à l'individu , & de ne causer ni trouble ni scandale dans la société.

Le grand artifice du Docteur Mandeville , est de représenter comme totalement vicieuse chaque passion qui n'est telle que dans un certain degré & dans une certaine direction. C'est ainsi qu'il traite de vanité tout ce qui a rapport à ce que font ou doivent être les sentimens des autres , & c'est de cette subtilité sophistique dont il se sert pour établir sa conclusion favorite , que les vices particuliers tournent au bien général. Si le goût pour la magnificence , pour les arts élégans & les commodités de la vie , pour tout ce qui est agréable dans l'habillement , les meubles & les équipages , pour l'architecture , la sculpture , la peinture & la musique , doit être regardé comme luxe , ostentation , sensualité , même dans ceux à qui leur état permet de le satisfaire sans aucun inconvénient ; il est sûr que le luxe , l'ostentation & la sensualité sont avantageux au public , puisque sans les qualités auxquelles notre Auteur donne ces noms odieux , les arts de rafine-



ment ne pourroient jamais trouver d'encouragement, & languiroient nécessairement faute d'emploi. Le vrai fondement de ce systême libertin se trouve dans certaines doctrines ascétiques vulgaires qui avoient eu cours avant le tems de Mandeville, & qui plaçoient la vertu dans l'extirpation entière de toutes nos passions. Il étoit facile à ce Docteur de prouver, premièrement, que cette victoire complète sur les passions n'auroit jamais lieu parmi les hommes ; secondement, que si elle y devenoit générale, elle seroit pernicieuse à la société, puisqu'elle ruineroit l'industrie & le commerce, & en quelque façon toutes les affaires du monde. Par la première de ces propositions il sembloit prouver qu'il n'y a point de vertu réelle & que celle qui se prétend la véritable n'est qu'une tromperie & une illusion faite aux hommes ; & par la seconde il paroissoit établir que les vices des particuliers tournoient au profit du public, puisque sans eux la société ne pourroit être florissante & heureuse.

Tel est le systême du Docteur Mandeville qui a fait autrefois tant de bruit



dans le monde , & qui , s'il n'a pas occasionné plus de vices qu'il n'y en avoit , a du moins enseigné au vice , produit par d'autres causes , à lever plus effrontément la tête , & à déclarer la corruption de ses motifs avec une audace effrénée dont on n'avoit jamais oui parler.

Mais quelque pernicieux que puisse paroître ce systême , il n'auroit jamais séduit tant de monde , & n'auroit pas causé une allarime si générale à ceux qui aiment les bons principes , si par quelque endroit il ne confinoit à la vérité. Un systême de philosophie naturelle peut être regardé comme plausible & reçu généralement dans le monde , sans avoir aucun fondement dans la nature , ni aucune ressemblance avec la vérité. Une Nation fort ingénieuse a cru , pendant près de cent ans , que les tourbillons de Descartes étoient l'hypothèse la plus satisfaisante qu'on pût imaginer pour rendre raison des révolutions des corps célestes. On a pourtant démontré , & d'une manière qui a porté la conviction dans tous les esprits , que ces prétendues causes de tant de merveilleux effets non - seulement n'existent pas , mais



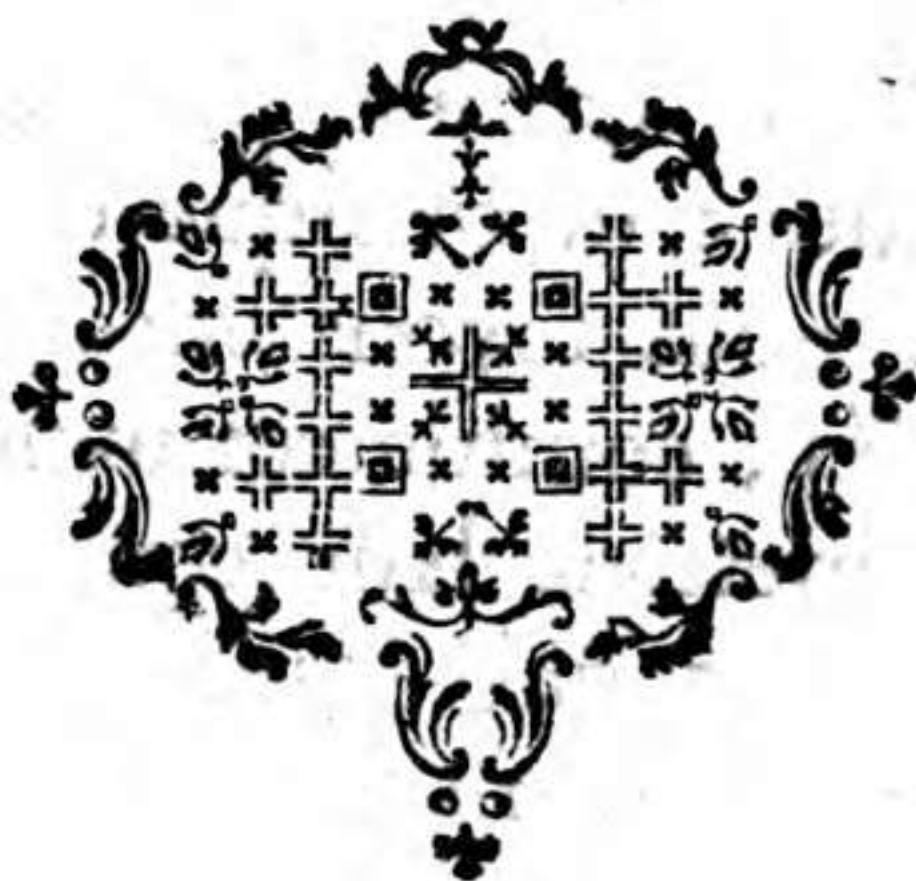
qu'elles sont impossibles ; & que si elles existoient , elles ne pourroient produire les effets qu'on leur attribuoit. Il n'en est pas ainsi d'un système de philosophie morale , & un Auteur qui prétend expliquer l'origine de nos sentimens moraux , ne peut nous tromper si grossièrement ni s'écarter si loin de la vraisemblance. Un voyageur qui fait la description d'un pays fort éloigné , peut faire recevoir à notre crédulité les fictions les plus fausses & les plus absurdes , comme les faits les plus certains ; mais si quelqu'un prétend nous informer de ce qui se passe dans notre voisinage ou des affaires de notre quartier , quoiqu'il puisse encore nous tromper en plusieurs choses , si nous sommes assez bons ou assez paresseux pour ne pas les examiner par nous-mêmes ; il faut cependant que les plus grandes faussetés qu'il nous persuade aient quelque analogie avec la vérité & qu'il y ait beaucoup de vrai d'entremêlé. L'Auteur qui traite de la Philosophie naturelle , & qui se fait fort d'assigner les causes des grands phénomènes de l'univers , est le voyageur qui nous rend compte des affaires d'une contrée loine.



raîne, sur laquelle il peut nous dire tout ce qui lui plaît, sans jamais avoir lieu de désespérer qu'il vienne à bout de nous persuader, tant que sa narration ne passera pas les bornes de ce qui a l'apparence de possibilité : mais quand il se propose de dévoiler l'origine de nos desirs & de nos affections, de nos sentimens d'approbation & d'improbation, il prétend nous rendre compte non-seulement de ce qui se passe dans le quartier où nous vivons mais encore de nos propres affaires domestiques : or quoique dans ce cas-là même nous soyons encore sujets à être abusés, comme ces maîtres indolens qui mettent leur confiance dans un Intendant qui les trompe; nous sommes cependant incapables de passer un compte où l'on ne garderoit aucun ménagement pour la vérité : il faut au moins que quelques articles soient justes, & que ceux-mêmes qui sont les plus chargés aient quelque fondement, sans quoi la fraude n'échapperoit pas à la nonchalante inspection même que nous sommes disposés à y donner. Un Auteur qui assigneroit pour cause d'un sentiment



naturel quelque principe qui n'auroit ni liaison avec ce sentiment, ni ressemblance avec aucun autre principe qui s'y trouveroit lié, passeroit pour absurde & ridicule dans l'esprit du Lecteur qui a le moins d'expérience & de jugement.







## S E C T I O N III.

*Des différens systèmes qui ont  
été formés sur le principe  
de l'approbation.*

---

### I N T R O D U C T I O N.

**A** P R È S la question touchant la nature de la vertu, la plus importante de la Philosophie morale est celle qu'on fait sur le principe de l'approbation, sur le pouvoir ou la faculté de l'ame qui nous rend certains caractères agréables ou désagréables; qui nous fait préférer une sorte de conduite à une autre; qui est cause que nous appellons l'une bonne & l'autre mauvaise, & que nous regardons l'une comme l'objet de l'approbation, de l'honneur & de la récompense, & l'autre comme celui du blâme, de la censure & du châtiment.

On a donné trois différentes explications de ce principe de l'approbation. Selon quelques-uns nous approuvons



ou nous désapprouvons tant nos propres actions que celles des autres par le seul amour de nous-mêmes, ou parce que nous avons quelque idée qu'elles tendent à notre bonheur ou à notre désavantage : selon d'autres, c'est la raison ou la même faculté par laquelle nous distinguons le vrai du faux, qui nous fait distinguer aussi dans les actions & les affections ce qui est convenable d'avec ce qui ne l'est pas : d'autres veulent enfin que cette distinction soit entièrement l'effet d'un sentiment ou d'un sens immédiat, & qu'elle naisse de la satisfaction ou du dégoût que la vue de certaines actions ou affections nous inspire. L'amour de soi, la raison & le sentiment sont donc les trois sources différentes qui ont été marquées pour le principe de l'approbation.

Avant de rendre compte de ces trois systèmes, il faut observer que la décision de cette seconde question, quoique de la plus grande importance dans la spéculation, n'importe en rien dans la pratique. La question touchant la nature de la vertu influe nécessairement dans plusieurs cas sur les idées du bien & du mal, effet que ne fau-  
roit



roit avoir celle qui regarde le principe de l'approbation. Savoir quel est le jeu ou le mécanisme qui produit ces idées ou sentimens ; c'est un sujet qui n'intéresse que la curiosité philosophique.

---

## CHAPITRE PREMIER,

*Des systêmes qui assignent l'amour de soi pour principe de l'approbation.*

CEUX qui donnent l'amour de soi pour principe de l'approbation, ne s'y prennent pas de la même manière, & il y a beaucoup d'inexactitude & de confusion dans leurs systêmes. Selon M. Hobbes, & plusieurs de ceux \* qui tiennent son opinion, l'homme est poussé à se réfugier en société, non par aucun amour pour ses semblables, mais parce que sans leur assistance il ne peut vivre en sûreté ni à son aise. Par cette raison la société lui devient nécessaire & tout ce qui tend à la faire

---

\* Puffendorf, Mandeville.



prosperer , il le regarde comme ayant un rapport éloigné avec son propre intérêt , de même qu'il trouve nuisible & dangereux pour lui-même tout ce qui tend à la troubler ou à la détruire. La vertu étant le grand soutien & le vice le grand perturbateur de la société humaine , il n'y a point d'homme à qui la vertu ne plaise & que le vice ne choque , parce qu'il n'y a point d'homme qui n'attende de l'une la prospérité & qui ne craigne de l'autre le désordre & la ruine de ce qui est si nécessaire pour son bien-être & la sûreté de son existence.

J'ai déjà observé que quand on y réfléchit de sang froid & philosophiquement , on ne peut douter que la vertu n'emprunte une grande beauté & le vice une grande difformité , l'une de ce qu'elle tend à maintenir , & l'autre de ce qu'il tend à troubler l'ordre de la société. Si nous contemplons la société même dans un certain jour abstrait & philosophique , elle nous paroît comme une grande & immense machine dont les mouvemens réguliers & harmonieux produisent mille charmans effets. Comme dans une belle & noble machine qui seroit l'ouvrage



de l'art tout ce qui tendroit à faciliter & adoucir ses mouvemens tireroit de là une certaine beauté ; & , qu'au contraire , ce qui tendroit à les gêner nous déplairoit par la raison opposée ; de même la vertu qui est , pour ainsi dire , le beau poli des roues & des ressorts , qui font mouvoir la société , nous plaît nécessairement tandis que le vice , semblable à la rouille , qui en empêche l'accord & le jeu , nous choque infailliblement. Ainsi cette explication , entant qu'elle tire l'origine de l'approbation & du blâme de la considération pour l'ordre social , retombe dans le principe qui met la beauté dans l'utilité , principe que j'ai développé dans une autre occasion ; & c'est-là ce qui donne à ce système toute son apparence de probabilité. Lorsque ces auteurs décrivent les avantages innombrables de la vie policée & sociable sur la vie sauvage & solitaire , lorsqu'ils s'étendent sur la nécessité de la vertu & du bon ordre pour maintenir la première , & qu'ils démontrent comment le règne du vice & la défobéissance aux loix nous feroit inmanquablement retomber dans la seconde ; le Lecteur charmé de la nouveauté & de



la grandeur de ces vues qui s'ouvrent devant lui, découvre clairement une nouvelle beauté dans la vertu, & une nouvelle difformité dans le vice qu'il n'avoit pas encore apperçue, & il est communément si enchanté de cette découverte, qu'il oublie de faire la réflexion, que cette vue politique ne s'étant jamais présentée à lui auparavant, elle ne peut être le fondement de l'approbation & de l'improbation qu'il a données jusqu'alors à ces différentes qualités.

D'un autre côté en déduisant de l'amour de soi l'intérêt que nous prenons au bien-être de la société, & l'estime que nous avons en conséquence pour la vertu, ces Auteurs n'entendent point que les applaudissemens que nous donnons à la vertu de Caton, ni l'horreur que nous avons pour la scélératesse de Catilina, soient des sentimens produits par l'idée de quelque avantage ou désavantage qui nous en revienne. Selon eux, nous n'estimons point un caractère vertueux, & nous ne blâmons point un caractère déréglé, parce que nous concevons que la prospérité ou le renversement de la société dans des tems & des Nations fort éloi-



gnées de nous puisse influer sur le bonheur ou le malheur de notre vie. Jamais ils n'ont imaginé que nos sentimens fussent fondés sur un bien ou un mal actuel que nous supposions que ces caractères nous fassent, mais sur celui qu'ils nous auroient fait si nous avions vécu de leur tems ou sur celui qu'ils pourroient nous faire s'ils existoient dans le nôtre. L'idée que ces Auteurs cherchoient en tâtonnant, qui étoit si près d'eux, & qu'ils n'ont pû démêler distinctement, n'est autre que cette sympathie indirecte avec la gratitude ou le ressentiment de ceux qui ont retiré le profit ou essuyé le dommage résultant de ces caractères opposés. C'est-là ce qu'ils nous ont montré confusément, lorsqu'ils ont dit que ce n'étoit point ce que nous y gagnions ni ce que nous en souffrions qui excitoit notre applaudissement ou notre indignation, mais ce que nous pouvions gagner ou souffrir, si nous étions dans le cas de vivre avec d'aussi bons ou d'aussi méchans personnages.

La sympathie cependant ne peut être regardée en aucun sens comme un principe intéressé. On peut prétendre que quand je sympathise avec votre



affliction ou votre indignation , l'émotion que j'éprouve est fondée sur l'amour de moi-même , parce qu'elle vient de ce que je rapporte le cas à moi-même , de ce que je me mets dans votre situation , & que de-là je conçois comment je serois affecté dans les circonstances où vous êtes : mais quoiqu'on dise très-proprement que la sympathie naît d'un changement imaginaire de situation avec la personne principalement intéressée ; ce changement imaginaire n'est pas supposé m'arriver dans ma propre personne & dans mon caractère , mais dans celui de l'homme avec lequel je sympathise. Lorsque je m'afflige avec vous de la perte de votre fils unique , pour entrer dans votre peine je ne considère pas ce que je souffrirois , moi qui suis d'un tel caractère & d'une telle profession , si j'avois un fils & qu'il vînt malheureusement à mourir ; mais je considère ce que je souffrirois , si j'étois réellement vous , & je ne change pas seulement de circonstances , mais de personne & de caractère avec vous. Dans ma douleur tout est donc pour vous , & il n'y a rien pour moi ; ma douleur n'est donc pas intéressée.



Le moyen de qualifier de passion intéressée celle qui s'occupe entièrement de ce qui vous touche, & qui ne suppose pas même l'imagination de quelque chose qui m'est arrivé, ou qui ait rapport à moi, entant que je suis une telle personne & d'un tel caractère ? Un homme peut sympathiser avec une femme en couche, quoiqu'il soit impossible qu'il se conçoive jamais comme souffrant les douleurs de l'enfantement dans sa propre personne & dans son caractère. Il me paroît malgré cela que ce sont quelques notions confuses du système de la sympathie mal vu & mal entendu qui ont fait éclore celui qui rend compte de la nature humaine, & qui explique tous ses sentimens & ses affections par l'amour de soi; système qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, mais qui n'a jamais été, que je sache, pleinement & clairement développé.





## C H A P I T R E I I.

*Des systèmes qui assignent la raison pour principe de l'approbation.*

ON fait, la doctrine de M. Hobbes, que l'état de nature est un état de guerre, & qu'antérieurement à l'institution du Gouvernement civil il ne pouvoit y avoir de société sûre & paisible entre les hommes; ainsi, selon lui, conserver la société est la même chose que conserver le Gouvernement civil, comme détruire l'une est la même chose que détruire l'autre. Or l'existence du Gouvernement civil dépend de l'obéissance au Magistrat suprême. Plus d'autorité dans ce Magistrat, plus de Gouvernement. Comme donc la conservation de nous-mêmes nous apprend à applaudir à tout ce qui tend au bien-être de la société, & à blâmer tout ce qui tend à lui nuire; ce même principe, si nous voulons raisonner & parler conséquemment, doit nous faire approuver dans toutes les occasions l'obéissance au Ma-



gistrat civil, & blâmer toute défobéissance & toute rébellion : les idées de ce qui est louable ou blâmable doivent être les mêmes que celles de ce qui est conforme ou contraire à la volonté du Souverain ; d'où il suit que les loix portées par le Souverain ou le Magistrat civil, doivent être regardées comme les seules & dernières règles du juste & de l'injuste, du bien & du mal moral.

L'intention de M. Hobbes en répandant ces notions étoit, comme il en convenoit lui-même, de soumettre la conscience des hommes au pouvoir civil & de la soustraire au pouvoir des Ecclésiastiques dont l'exemple de son temps lui faisoit regarder l'ambition turbulente comme la principale source des désordres qui arrivent dans la société. Aussi sa doctrine révolta surtout les Théologiens qui exhalèrent leur indignation contre lui avec beaucoup d'aigreur & de fiel. Elle déplut également aux partisans de la saine morale, en ce qu'elle supposoit qu'il n'y avoit point de distinction naturelle entre le juste & l'injuste ; mais qu'ils étoient muables & dépendans de la volonté arbitraire du Magistrat civil. Son



système fût donc attaqué de toutes parts & avec toutes sortes d'armes, par la sage raison aussi-bien que par des déclamations furieuses.

Pour réfuter une doctrine si odieuse il falloit prouver qu'avant toute loi ou institution positive, l'ame est naturellement douée d'une faculté par laquelle elle distingue dans certaines actions & affections les qualités de juste, de louable & de vertueuse, & dans d'autres celles d'injuste, de blâmable & de vicieuse.

La loi, comme l'observe judicieusement le Docteur Cudworth \*, ne peut être originairement la source de ces distinctions. Car en supposant une telle loi, il doit être ou juste ou indifférent de lui obéir. S'il est indifférent de lui obéir, il est évident qu'elle ne peut être la source de ces distinctions ; elle ne peut pas l'être non plus s'il est juste de lui obéir & injuste de lui défobéir, puisque cela suppose manifestement des notions ou des idées antérieures du juste & de l'injuste aux-

---

\* La Morale immuable, Liv. 7.



quelles se trouvent conformes celles de l'obéissance & de la désobéissance à la loi.

L'ame ayant donc une notion de ces distinctions avant toute loi , il sembloit que ce fût une conséquence nécessaire que cette notion vînt de la raison qui lui montrait la différence entre le juste & l'injuste , comme elle lui montre celle qui est entre le vrai & le faux ; & cette conclusion vraie à certains égards , mais plutôt précipitée dans d'autres , fut aisément reçue dans un tems où la science abstraite de la nature humaine étoit seulement dans son berceau , & où les différentes fonctions & exercices des diverses facultés de l'ame n'avoient pas encore été approfondies ni distinguées avec soin. Lorsqu'on poussa cette controverse avec M. Hobbes avec la plus grande chaleur & la plus grande vivacité , on ne songea pas qu'il fût possible de supposer une autre faculté dont l'ame tint ces idées. Ce fut donc alors la doctrine populaire que l'essence de la vertu & du vice ne consistoit point dans la conformité ou la contrariété des actions humaines avec la loi d'un supérieur , mais dans leur conformité ou leur opposition à la raison ,



qui fut ainsi considérée comme la source originale du principe de l'approbation.

Il est vrai à certains égards que la vertu consiste dans la conformité avec la raison, & cette faculté peut justement passer dans un sens pour la source & le principe de l'approbation & du blâme & de tous les jugemens solides que nous portons du juste & de l'injuste. C'est par la raison que nous découvrons ces règles générales de justice qui doivent diriger nos actions, & c'est par elle que nous formons ces idées plus vagues & plus indéterminées de ce qui est prudent, décent, généreux ou noble, idées que nous portons constamment avec nous, & sur lesquelles nous tâchons, autant que nous pouvons, de modérer notre conduite. Les maximes générales de la morale ainsi que toutes les autres maximes générales sont le fruit de l'expérience & de l'induction; nous observons dans un grand nombre de cas particuliers ce qui plaît ou déplaît à nos facultés morales, ce qu'elles approuvent ou désapprouvent, & de cette expérience nous en tirons & établissons par induction ces règles générales: or l'induction est toujours regar-



dée comme une opération de la raison ; on s'exprime donc avec beaucoup de justesse quand on dit que c'est de la raison que nous tenons ces idées & ces maximes générales : or c'est par elles que nous réglons la plus grande partie de nos jugemens moraux qui seroient extrêmement incertains & précaires , s'ils dépendoient entièrement d'une chose aussi variable que le sentiment immédiat dans lequel les altérations de la fanté & de l'humeur peuvent produire des changemens si essentiels. Comme donc nos jugemens les plus certains touchant le juste & l'injuste , ou le bien & le mal moral , sont réglés par les maximes & les idées que nous formons par une induction de la raison , on peut dire très-proprement que la vertu consiste dans l'accord & la conformité avec la raison ; & jusques-là cette faculté peut être considérée comme la source & le principe de l'approbation & du blâme.

Mais quoique la raison soit indubitablement la source des règles générales de la morale & de tous les jugemens moraux que nous formons par leur moyen , il est absurde & intelligible de supposer que les premiè-



res perceptions du juste & de l'injuste émanent de la raison, même dans les cas particuliers dont l'expérience sert à former les règles générales. Ces premières perceptions, ainsi que toutes les autres expériences sur lesquelles sont fondées toutes les espèces de règles générales, ne peuvent être l'objet de la raison, mais le sont nécessairement du sentiment & de la sensation immédiate. C'est d'après un grand nombre d'exemples où nous avons trouvé qu'une telle conduite plaît toujours à l'ame, & que telle autre lui déplaît constamment que nous établissons les règles générales de la morale : mais la raison ne peut rendre aucun objet agréable ou désagréable par lui-même ; elle nous montrera bien que cet objet est le moyen qui mène à un autre qui plaît ou déplaît naturellement, & peut ainsi le rendre agréable ou désagréable pour l'amour de quelqu'autre chose ; mais rien n'est agréable ou désagréable par soi-même, qui ne le soit par le sentiment ou la sensation immédiate. Par conséquent si la vertu dans chaque exemple particulier nous plaît nécessairement par elle-même, & si le vice déplaît aussi par lui-même,



me , c'est le sentiment immédiat qui nous attache à l'une & qui nous éloigne de l'autre.

Le plaisir & la douleur sont les grands objets du desir & de l'aversion; mais ce n'est point la raison , c'est le sentiment & la sensation immédiate qui les distinguent. Donc si la vertu est desirable par elle ou pour elle-même & que le vice soit de même un objet d'aversion , ce ne peut être la raison mais le sentiment & la sensation immédiate qui distinguent originairement ces différentes qualités.

Cependant comme la raison peut être justement appelée en un sens le principe de l'approbation & de la désapprobation , ces sentimens ont été long-tems regardés , faute d'attention , comme provenans des opérations de cette faculté. Le Docteur Hutcheson a le mérite d'avoir été le premier qui ait distingué avec précision comment on peut dire que toutes les distinctions morales viennent de la raison , & comment elles sont fondées sur le sentiment & la sensation immédiate. Dans ses éclaircissemens sur le sens moral , il a développé cette matière si complètement & avec tant d'évidence ,



que s'il reste encore aucun doute là-dessus , je ne puis l'imputer qu'à un défaut d'attention pour ce qu'a dit cet Auteur , ou à un attachement superstitieux pour certaines formules d'expressions , foiblesse qui n'est pas rare parmi les Savans , spécialement dans des sujets aussi essentiellement intéressans que celui-ci , dans lequel un homme vertueux a de la peine à renoncer à la propriété ou l'usage d'une seule phrase à laquelle il est accoutumé.

---

### C H A P I T R E I I I .

*Des systèmes qui assignent le sentiment pour principe de l'approbation.*

O N peut partager ces systèmes en deux différentes classes.

1°. Selon quelques-uns le principe de l'approbation est fondé sur un sentiment d'une nature particulière , sur un pouvoir de perception que l'ame exerce à la vue de certaines actions ou affections dont celles qui affectent agréablement cette faculté reçoivent le caractère de justes , louables , vertueu-



ses , & celles qui l'affectent désagréablement , celui d'injustes , blâmables & vicieuses. Ce sentiment étant d'une nature entièrement distincte de tout autre & l'effet d'un pouvoir particulier de perception , ils lui donnent un nom particulier & l'appellent sens moral.

2<sup>o</sup>. Selon d'autres , pour expliquer le principe de l'approbation il est inutile de supposer une nouvelle faculté d'appercevoir inconnue auparavant. Ils pensent que la nature agit ici , comme par-tout ailleurs , avec la plus stricte économie , & produit une multitude d'effets par une seule & même cause , & ils croient que le pouvoir de la sympathie reconnu de tout tems , & dont l'ame est manifestement pourvue , suffit pour rendre raison de tous les effets attribués à cette faculté particulière.

Le Docteur Hutcheson \* a pris beaucoup de peine pour prouver que le principe de l'approbation n'est point fondé sur l'amour de soi ; il a démontré aussi qu'il n'étoit point l'effet d'au-

---

\* Recherche sur la Vertu.



cune opération de la raison ; après quoi il ne restoit plus , selon lui , qu'à le supposer , une faculté d'une nature particulière , dont l'ame est douée pour produire ce seul particulier & important effet. L'amour de soi & la raison étant exclus , il ne lui est pas venu dans l'esprit qu'il y eût dans l'ame aucune faculté connue qui fût capable de répondre à ce but.

Il appelloit sens moral ce nouveau pouvoir de perception & lui supposoit quelque analogie avec les sens extérieurs. Comme en affectant ceux-ci , les objets qui nous environnent paroissent posséder les qualités du son , du goût , des odeurs & des couleurs , de même les diverses affections de notre ame en faisant une certaine impression sur cette faculté particulière , semblent posséder les différentes qualités d'aimables , ou odieuses , de vertueuses ou vicieuses , de justes ou injustes.

Les divers sens ou pouvoirs de perception \* d'où l'ame reçoit toutes ses idées simples , sont , dans ce sys-

---

\* Traité des Passions.



tême , de deux espèces différentes. Ceux de la première y sont appellés sens directs & antécédens ; ceux de la seconde , sens réfléchis & conséquens. Les sens directs sont ces facultés dont l'ame reçoit la perception de cette espèce de chose qui ne supposent point la perception antérieure d'aucune autre chose. Ainsi les sons & les couleurs sont des objets des sens directs ; car l'ouïe d'un son ou la vue d'une couleur ne présuppose pas la perception antérieure d'aucun autre objet ou qualité. Les sens réfléchis ou conséquens , sont ces facultés d'où l'ame reçoit la perception de cette autre espèce de chose dont l'idée suppose la perception antérieure de quelqu'autre. Ainsi l'harmonie & la beauté sont des objets des sens réfléchis. Car pour avoir la perception de l'harmonie d'un son & de la beauté d'une couleur , il faut avoir auparavant celle du son & de la couleur. Le sens moral est comme une faculté de ce genre. Cette faculté , que M. Locke appelle réflexion , & d'où il fait dériver toutes les idées simples des passions & émotions de notre ame , est , selon le Docteur Hutcheson , le sens interne direct ;



celle par laquelle nous appercevons la beauté ou la laideur, la vertu ou le vice de ces différentes passions ou émotions, est le sens interne réfléchi.

Le Docteur Hutcheson tâche d'étayer encore son système en faisant voir qu'il est conforme à l'analogie de la nature, & que l'ame est douée de plusieurs autres sens réfléchis exactement semblables au sens moral, tels que le sens de la beauté & de la difformité des objets extérieurs, le sens public par lequel nous sympathisons avec le bonheur ou le malheur de nos semblables, le sens de la honte, ceux de l'honneur & du ridicule.

Mais malgré tous les efforts de ce Philosophe ingénieux pour prouver que le principe de l'approbation est fondé sur un pouvoir particulier de perception qui a quelque analogie avec les sens extérieurs, il y a certaines conséquences de son système qu'il avoue être justes, & qui passeront peut-être dans l'esprit de bien de gens pour en être une réfutation suffisante. Il reconnoît que les qualités qui appartiennent aux objets d'un sens ne peuvent être attribuées à ce sens même sans tomber dans la plus grande absurdité. Qui



s'est jamais avisé d'appeller le sens de la vue blanc ou noir ; grave ou aigu celui de l'ouïe ; doux ou amer celui du goût ? Or il est , selon lui , également absurde d'appeller nos facultés morales , vertueuses ou vicieuses , bonnes ou mauvaises , parce que ces qualités appartiennent aux objets de ces facultés , & non à ces facultés elles-mêmes. Par conséquent si un homme étoit constitué de façon à approuver la cruauté & l'injustice comme les plus hautes vertus , & à blâmer l'équité & l'humanité comme les vices les plus méprisables , une telle constitution d'esprit pourroit être à la vérité regardée comme pernicieuse , tant à l'individu qu'à la société , & d'ailleurs comme étrange en elle-même , surprenante & contre-nature ; mais on ne pourroit sans la plus grande absurdité la nommer vicieuse ou moralement mauvaise,

Cependant si nous voyions un homme qui pousât des cris d'admiration & d'applaudissement à une exécution injuste & barbare commandée par quelque insolent tyran , nous ne croirions pas que ce fût une grande absurdité que d'appeller cette conduite vicieuse & moralement mauvaise au suprême



degré , quoiqu'elle n'annonçât que des facultés morales dépravées , & une impertinente & absurde approbation donnée à cette action horrible , comme si elle étoit grande , noble & magnanime. Je pense qu'à la vue d'un tel spectateur notre cœur oublieroit pour un moment sa sympathie avec le malheureux patient pour ne sentir que l'horreur & l'exécration qu'inspireroit un monstre si abominable. Nous le détesterions encore plus que le tyran même , qui , poussé peut-être par les violentes passions de la jalousie , de la peur & du ressentiment , feroit encore plus excusable que lui , dont les sentimens feroient absolument sans cause & sans motif , & par conséquent plus complètement détestables. Il n'y a point de perversité de sentiment & d'affection dans laquelle nous soyons plus éloignés d'entrer , & que notre cœur rejette avec plus de haine & d'indignation que celle-là ; & bien loin de regarder simplement une telle constitution d'esprit comme étrange & dangereuse , mais nullement comme vicieuse ou moralement mauvaise , nous la regarderions plutôt comme le dernier & le plus affreux période de la corruption morale.



Des sentimens moraux droits & corrects nous paroissent , au contraire , louables & moralement bons à un certain degré. Celui qui dans toutes les occasions proportionne avec la plus grande exactitude ses éloges & sa censure à la valeur ou à l'indignité de l'objet , semble mériter quelque approbation. Il règne dans ses jugemens une précision délicate que nous admirons ; ils servent de règle aux nôtres ; & par leur justesse rare & extraordinaire ils excitent notre surprise & notre applaudissement. Nous ne pouvons , à la vérité , nous assurer toujours que sa conduite réponde à la précision & à l'exactitude de ses décisions sur la conduite des autres ; pour être vertueux il faut de la résolution & de l'habitude dans l'ame aussi bien que de la délicatesse dans les sentimens , & malheureusement ces premières qualités manquent assez souvent à ceux qui portent la dernière à son plus haut point de perfection ; cependant malgré les défauts dont cette disposition d'esprit est quelquefois accompagnée , on peut dire qu'elle est incompatible avec les crimes grossiers & le plus heureux fondement sur lequel on puisse élever



l'édifice de la vertu la plus parfaite. Il y a bien des gens , qui avec de la bonne volonté & une sérieuse envie de s'acquitter de tout ce qu'ils croient être de leur devoir , ne laissent pas d'être désagréables par le peu de délicatesse qu'ils ont dans leurs sentimens moraux.

On dira peut-être que quoique le principe de l'approbation ne soit pas fondé sur un pouvoir de perception analogue aux sens externes , il peut être fondé sur un sentiment particulier qui réponde à cette fin seule & pas à d'autre. L'approbation & l'improbation , dira-t-on , sont certaines sensations ou émotions qui naissent dans l'ame à la vue de différens caractères & actions ; & comme on pourroit appeller le ressentiment le sens des injures , ou la gratitude le sens des bienfaits , rien n'empêche qu'on n'appelle ces émotions le sens du juste & de l'injuste , ou le sens moral.

Quoique cette manière d'exposer les choses ne soit pas sujette aux mêmes objections que la précédente , elle est sujette à d'autres qui sont également sans réplique.

Premièrement quelques variations qui



qui arrivent dans une émotion particulière, elle conserve toujours les traits généraux qui la distinguent d'une émotion de tout autre genre, & ces traits généraux sont toujours plus frappans & plus remarquables que les changemens qu'elle éprouve dans les cas particuliers. Ainsi la colère est un genre d'émotion particulier, & en conséquence ses traits généraux sont toujours plus faciles à saisir que ses variations dans ses différentes espèces. La colère contre un homme diffère sans doute de la colère contre une femme, & celle-ci de la colère contre un enfant, comme tout homme attentif peut aisément l'observer; mais dans ces cas ce sont toujours les traits généraux de la passion qui dominant: pour les distinguer il ne faut pas une grande finesse d'observation, ni une attention fort délicate; au-lieu qu'il en faut pour discerner leurs variations. Si donc l'approbation & l'improbation étoient, comme la gratitude & le ressentiment, des émotions d'un genre particulier distinctes de tout autre genre, dans toutes les variations qu'elles pourroient subir, elles devroient retenir les traits généraux qui en font une émotion de



tel genre particulier clairement & visiblement distinct de tout autre genre ; or il n'en est pas ainsi dans le fait. Si nous prenons garde à ce que nous sentons dans les différentes occasions où nous approuvons ou blâmons , nous trouverons que notre émotion dans un cas n'est pas du tout la même que dans un autre cas , & qu'on ne peut découvrir entr'elles des traits communs. Ainsi l'approbation avec laquelle nous voyons un sentiment tendre , délicat & humain , est tout-à-fait différente de celle qu'emporte la vue d'un autre sentiment qui nous paroît grand , courageux ou magnanime. L'approbation de l'une & de l'autre peut être également complete & entière , mais l'un repand de la douceur dans notre ame & l'autre nous élève , & ils produisent en nous des mouvemens qui ne se ressemblent point : or c'est ce qui doit arriver nécessairement dans le systême que j'ai tâché d'établir : comme les émotions de la personne que nous approuvons sont totalement opposées , & que notre approbation vient de la sympathie avec ces émotions contraires , ce que nous sentons dans une occasion ne peut avoir la moindre res-



semblance avec ce que nous sentons dans l'autre ; ce qui seroit impossible si l'approbation consistoit dans une émotion particulière , qui n'auroit rien de commun avec les sentimens que nous approuvons , mais qui naîtroit à la vue de ces sentimens , comme toute autre passion à la vue de l'objet qui lui est propre. C'est la même chose par rapport à l'improbation ; l'horreur que nous avons pour la cruauté n'a pas la moindre ressemblance avec le mépris de la bassesse , & l'opposition que nous sentons à la vue de ces deux différens vices , entre nous & la personne que nous blâmons , est d'une espèce tout-à-fait différente.

Secondement , j'ai déjà observé que non-seulement les diverses passions ou affections du cœur humain qu'on approuve ou qu'on blâme paroissent moralement bonnes ou mauvaises , mais que l'approbation elle-même nous paroît telle selon qu'elle est juste ou déplacée. Je demanderois donc quelle est , dans ce systême , la raison pourquoi nous approuvons ou nous désapprouvons l'approbation même selon qu'elle est bien ou mal fondée. Je pense que la seule réponse raisonnable qu'on puisse



faire à cette question c'est de dire que lorsque l'approbation que donne une personne à la conduite d'un tiers se rencontre avec la nôtre , nous approuvons son approbation , & que nous la regardons en quelque sorte comme moralement bonne ; & , qu'au contraire, lorsqu'elle ne s'accorde pas avec nos sentimens , nous la désapprouvons & la regardons en quelque sorte comme moralement mauvaise. Il faut donc convenir qu'au moins dans ce cas l'accord ou l'opposition de sentiment entre l'observateur & la personne observée constitue l'approbation ou l'improbation morale. Or si cela est dans un cas , pourquoi pas dans tout autre ? A quoi bon imaginer un nouveau pouvoir de perception pour expliquer ces sentimens ?

J'objecterois encore contre tout système qui fait dépendre le principe de l'approbation d'un sentiment particulier distingué de tout autre, qu'il est bien étrange qu'un pareil sentiment, qui , dans les vues de la Providence, devrait , sans doute , être la boussole de la nature humaine , ait été inconnu jusqu'à présent , & qu'il n'ait pas eu de nom dans aucune langue. Le mot



de *sens moral* est très-nouveau, & ne peut être encore considéré comme faisant partie de notre langue. Celui d'approbation n'a été détourné à cette signification que depuis quelques années. Dans la propriété du langage nous approuvons ce qui est entièrement à notre satisfaction, comme la forme d'un bâtiment, l'invention d'une machine & le goût d'un mets. Le mot de conscience ne désigne pas immédiatement une faculté morale qui approuve ou désapprouve; il suppose, à la vérité, l'existence d'une telle faculté, & signifie proprement la persuasion intime d'avoir agi d'une manière contraire ou conforme à sa direction. Lorsque l'amour, la haine, la joie, la tristesse, la gratitude, le ressentiment & tant d'autres passions, qui toutes sont les sujets de ce principe, ont fait une figure assez considérable dans le monde pour avoir chacune un titre particulier, n'est-il pas étonnant qu'on ait fait si peu d'attention à leur souverain; qu'excepté un petit nombre de Philosophes modernes, pas une ame n'ait songé qu'il valût la peine de lui donner un nom?

Lorsque nous approuvons un carac-



tère ou une action, nos sentimens ; selon le système que j'ai embrassé, viennent de quatre sources différentes l'une de l'autre à certains égards. 1°. Nous sympathisons avec les motifs de l'agent. 2°. Nous entrons dans la gratitude de celui qui reçoit le bénéfice de l'action. 3°. Nous observons que cette conduite étoit conforme aux règles générales que suivent ordinairement ces deux sympathies. 4°. Et enfin quand nous considérons de telles actions comme faisant partie d'un plan de conduite qui tend au bonheur de la société ou de l'individu, elles nous paroissent tirer de cette utilité une sorte de beauté assez approchante de celle que nous attribuons à une machine bien imaginée. Quand on aura déduit dans un cas particulier tout ce qui procède certainement de l'un ou de l'autre de ces quatre principes, je serai bien aise de savoir ce qui restera, & je consens volontiers qu'on attribue le surplus au sens moral, ou à quelque autre faculté particulière, pourvu qu'on détermine avec précision quel est ce surplus. S'il existoit un principe particulier tel qu'on suppose le sens moral, on pourroit s'attendre à le sen-



tir quelquefois seul & détaché de tout autre, comme nous sentons souvent la joie & le chagrin, l'espérance & la crainte pure & sans le mélange d'aucune autre émotion ; or c'est ce qui n'arrive point. Je n'ai jamais vu alléguer aucun exemple où l'on puisse dire que ce principe agit seul & sans être mêlé avec la sympathie ou l'antipathie, avec la gratitude ou le ressentiment, avec la perception de la conformité ou de la contrariété avec les règles établies, ou enfin avec ce goût général pour l'ordre & la beauté qu'excitent également les objets animés, & ceux qui ne le sont pas.

Il est un autre système différent de celui que j'ai tâché d'établir, qui prétend expliquer aussi par la sympathie l'origine de nos sentimens moraux. C'est celui qui place la vertu dans l'utilité, & qui rend raison du plaisir que fait au spectateur une qualité utile par la sympathie avec le bonheur de ceux qui en retirent le fruit. Cette sympathie est différente de celle qui nous fait entrer dans la gratitude de la personne qui reçoit le bienfait. C'est le même principe que celui par lequel



nous approuvons une machine bien inventée ; mais il n'y a point de machine qui puisse être l'objet des deux dernières sympathies. J'ai déjà rendu quelque compte de ce système dans la quatrième Partie de cet Ouvrage.







## SECTION IV.

*De la manière dont différens Auteurs ont traité des règles pratiques de la morale.*

ON a déjà remarqué dans la troisième Partie de ce discours que les règles de la justice sont les seules règles de la morale qui soient exactes & précises ; que celles de toutes les autres vertus sont vacillantes , vagues & indéterminées ; que les premières peuvent être comparées aux règles de la Grammaire , & les autres à celles que donnent les Critiques pour atteindre à ce qu'il y a d'élegant & de sublime dans la composition ; & qui présentent plutôt une idée générale de la perfection à laquelle nous devons tendre , qu'elles ne fournissent des moyens sûrs & infaillibles d'y arriver.

Comme les différentes règles de morale admettent différens degrés d'exactitude , les Auteurs qui ont tâché de les recueillir & d'en former un système s'y sont pris de deux manières : les uns ont suivi par-tout cette méthode



inexacte à laquelle ils étoient naturellement conduits par la considération d'une espèce de vertus ; les autres se sont efforcés d'introduire dans tous leurs préceptes cette exactitude ou cette rigueur dont quelques-unes seulement sont susceptibles. Les premiers ont écrit comme des Critiques, & les seconds comme des Grammairiens.

1°. Les premiers, parmi lesquels on peut compter tous les anciens Moralistes, se sont contentés de faire des descriptions générales des vices & des vertus, & de nous montrer la difformité & le malheur annexés aux uns aussi bien que la convenance & le bonheur attachés aux autres ; mais ils n'ont point cherché à donner beaucoup de règles précises qui fussent bonnes pour tous les cas particuliers sans exception : ils ont seulement tâché de déterminer autant que le comportoit leur langue, 1°. en quoi consiste le sentiment du cœur sur lequel est fondée chaque vertu particulière, quelle est l'espèce de sensation ou d'émotion intérieure qui constitue l'essence de l'amitié, de l'humanité, de la générosité, de la justice, de la magnanimité & de toutes les autres vertus ainsi que des



vices. 2°. Quelle est la façon d'agir, quel est l'ordre ou le ton ordinaire de conduite vers lequel chacun de ces sentimens nous dirige, ou comment un véritable ami, un homme généreux, brave, juste & humain voudroit se comporter dans les occasions ordinaires.

Quoiqu'il faille un pinceau délicat & sûr pour caractériser le sentiment du cœur sur lequel est fondée chaque vertu particulière, c'est néanmoins une tâche qui peut être remplie avec assez d'exactitude. Il est impossible, à la vérité, d'exprimer toutes les variations que chaque sentiment éprouve ou doit éprouver selon chaque variation possible des circonstances. Elles sont à l'infini, & les langues n'ont point de termes pour les rendre. Par exemple nous n'aimons pas un vieillard comme un jeune homme, ni un homme austère comme un homme qui a des mœurs douces & agréables, ni ce dernier comme un homme d'une gaiété vive & animée. Le sentiment de l'amitié que nous concevons pour un homme, nous affecte autrement que celui que nous concevons pour une femme, en écartant même tout



ce qu'il y a de matériel dans cette dernière passion. Qui pourroit fixer & nombrer ces différences & une infinité d'autres dont ce sentiment est capable? Malgré cela on peut déterminer avec assez d'exactitude ce que c'est en général que l'amitié & l'attachement familial qui leur est commun à toutes : les portraits qu'on en fait, quoique défectueux à bien des égards, peuvent être assez ressemblans pour nous faire connoître l'original, quand nous le rencontrons, & nous le faire même distinguer d'autres sentimens dont il approche beaucoup, tels que sont ceux de la bienveillance, du respect, de l'estime & de l'admiration.

Il est encore plus facile d'exposer en général quelle est la conduite à laquelle chaque vertu nous porte. Il n'est même guères possible de ne pas faire quelque chose de semblable quand on veut décrire le sentiment ou l'émotion intérieure sur laquelle elle est fondée. Le langage ne peut rendre, s'il m'est permis de parler ainsi, les traits invisibles de toutes les différentes modifications d'une passion tels qu'ils sont au-dedans de nous. Il n'y a point d'autre moyen de les marquer & de



les distinguer qu'en décrivant les effets qu'ils produisent au dehors , les changemens qu'ils occasionnent sur le visage , dans l'air , le maintien & la conduite extérieure , les résolutions qu'ils nous suggèrent , & les actions qui s'en suivent. C'est ainsi que Cicéron s'efforce , dans le premier Livre de ses Offices , de nous animer à la pratique des quatre vertus cardinales , & qu'Aristote , dans la partie-pratique de ses Ethiques , nous montre les diverses habitudes par lesquelles il souhaiteroit régler notre vie , telles que la libéralité , la magnificence , la grandeur d'ame , & jusqu'à la plaisanterie & la bonne humeur , que cet indulgent Philosophe a jugées dignes d'entrer dans le catalogue des vertus , quoique l'approbation qu'elles obtiennent de nous soit naturellement si légère , qu'elle ne leur donne pas droit à un nom si respectable.

De pareils ouvrages nous offrent une peinture vivante & agréable des mœurs. Par la vivacité de leurs descriptions ils enflamment notre amour naturel pour la vertu , & augmentent notre horreur pour le vice : par le bon sens & la délicatesse de leurs observations



ils peuvent souvent nous aider à rectifier & à fixer nos sentimens naturels à l'égard de la convenance, & former notre conduite à une plus grande justice, en nous suggérant des attentions fines & délicates auxquelles nous n'aurions pas songé sans les instructions qu'ils nous donnent. C'est à traiter de cette manière des règles de la morale que consiste la science appelée proprement Ethique, ou science des Mœurs, science qui, comme la critique, n'admet pas une précision rigoureuse, mais qui ne laisse pas d'être extrêmement utile & agréable. C'est de toutes la plus susceptible des ornemens de l'éloquence, & la plus capable de donner par leur moyen, s'il est possible, une nouvelle importance aux plus petites règles du devoir. Ses préceptes relevés par cette parure sont en état de faire, sur la jeunesse flexible, des impressions également nobles & durables, & comme ils s'accordent avec la magnanimité naturelle à cet âge généreux, ils peuvent inspirer, du moins pour un tems, les résolutions les plus héroïques, & tendre ainsi à établir & fortifier les meilleures & les plus salutaires habitudes dans l'ame humaine.



**T**out ce que peuvent faire le précepte & l'exhortation pour nous encourager à la pratique de la vertu ; cette science le fait quand elle est enseignée par de tels maîtres.

On peut ranger dans la seconde classe des Moralistes tous les Casuistes du moyen & du dernier âge de l'Eglise Chrétienne , aussi-bien que tous ceux qui ont traité dans ce siècle & le précédent de ce qu'on appelle droit naturel. Tous ceux - là , non contents de caractériser d'une manière générale cet ordre de conduite qu'ils nous recommandent , s'efforcent de donner des règles précises pour nous diriger dans chaque circonstance de notre vie. Comme la justice est la seule vertu à l'égard de laquelle on puisse établir de telles règles , c'est à elle que ces deux espèces d'Auteurs se sont attachés , quoique d'une manière fort différente.

Ceux qui écrivent sur les principes du Droit , considèrent seulement ce que la personne qui a droit sur un autre est fondée à exiger de force , ce que le spectateur impartial approuveroit qu'elle exigeât ainsi , ou ce qu'un juge ou arbitre auquel elle s'en rapporteroit , & qui voudroit lui rendre



justice, doit obliger sa partie adverse à faire ou à souffrir. Les Casuistes, de leur côté, n'examinent pas tant ce qu'on est proprement en droit d'exiger de force, que ce que la personne tenue d'une obligation doit faire par la considération la plus scrupuleuse & la plus sacrée des règles de la justice, & par la crainte la plus consciencieuse de faire le moindre tort à son prochain, ni la moindre tache au caractère d'homme irréprochable quelle veut conserver. Le but de la Jurisprudence est de prescrire des règles pour les décisions des Juges & des Arbitres; celui des Casuistes d'en donner pour la conduite d'un homme de bien. En observant celles des Jurisconsultes, quelque parfaites qu'on les suppose, tout notre mérite se borne à l'exemption des châtimens extérieurs; en observant celles des Casuistes, si on les suppose telles qu'elles doivent être, nous mériterions de grands éloges par l'exacte & scrupuleuse délicatesse que nous mettrions dans notre conduite.

Souvent un homme de bien peut être dans le cas de se croire obligé par un égard consciencieux & sacré pour les règles de la Justice à faire plusieurs



choses qu'on ne pourroit lui extorquer, & qu'aucun Juge ou Arbitre ne pourroit lui imposer de force sans commettre la plus haute injustice. Pour en donner un exemple trivial, un voleur de grand chemin oblige un voyageur par la crainte de la mort à lui promettre une certaine somme d'argent; savoir si une telle promesse arrachée par la violence est obligatoire, c'est une question fort débattue.

Si on la considère purement comme une question de droit, la décision ne souffre aucune difficulté. Il seroit absurde de supposer que le voleur de grand chemin ait droit d'employer la force pour contraindre le voyageur à lui tenir parole. En lui extorquant cette promesse il a fait un crime qui méritoit la punition la plus sévère, & il y ajouteroit un nouveau crime s'il le forçoit à l'exécuter; il ne peut se plaindre comme d'une injustice d'être trompé par un homme qui étoit en droit de le tuer. Supposer qu'un Juge doive déclarer de telles promesses valables ou que le Magistrat doive permettre à celui qui les a reçues d'intenter une action légale contre celui qui les a faites, ce seroit la plus ridicule de



toutes les absurdités. La décision de cette question n'est donc point embarrassante, si on la regarde simplement comme une question de Droit.

Mais si on la regarde comme un cas de conscience, il n'est pas si aisé de la résoudre. Il est au moins beaucoup plus douteux si un homme de bien ne se croiroit pas tenu de donner la somme, en vertu des règles sacrées de la Justice qui ordonne de remplir toutes les promesses sérieuses. Qu'il ne doive avoir aucun égard pour le scélérat dont il tromperoit l'attente, qu'il ne lui fasse aucun tort en lui manquant de parole, & conséquemment qu'on ne puisse le forcer à rien; cela n'est point en dispute; mais il y a peut-être un sujet plus raisonnable de disputer si dans ce cas le voyageur ne doit rien à sa propre dignité, à son honneur & à ce qu'il y a de sacré & d'inviolable dans cette partie de son caractère qui lui fait respecter la loi de la vérité, & qui lui fait abhorrer tout ce qui approche de la fausseté & de l'infidélité. Aussi les Casuistes sont-ils fort partagés là-dessus. Un parti, dans lequel on peut mettre Cicéron parmi les anciens, & parmi les mo-



ernes , Puffendorf , son Commentateur Barbeyrac , & sur-tout le feu Docteur Hutcheson , qui n'étoit certainement pas un Casuiste relâché , décide sans hésiter qu'une telle promesse est entièrement nulle , & qu'il y a de la foiblesse & de la superstition à penser autrement. L'autre parti où se trouvent quelques anciens Pères de l'Eglise , & quelques excellens Casuistes modernes \* , est d'une opinion contraire , & prononce que de telles promesses sont obligatoires.

A juger de cette matière par les sentimens communs des hommes , nous trouverons qu'on doit une sorte d'égard , même à une promesse de cette nature , mais qu'il est impossible de déterminer jusqu'où il doit aller par une règle générale applicable à tous les cas sans exception. Nous ne ferions pas notre ami ou notre compagnie d'un homme qui s'engageroit ainsi sans façon & de bonne grace , & qui violeroit son engagement avec aussi peu de cérémonie. Un Gentilhomme qui promettoit cinq

---

\* S. Augustin. La Placette.



guinées à un voleur de grand chemin & qui ne lui payeroit pas , encoureroit quelque blâme. Si la somme étoit beaucoup plus grande , il y auroit plus de doute sur ce qu'il y auroit à faire ; si elle étoit telle , par exemple , qu'il ne pût la payer sans ruiner entièrement sa famille , si elle étoit assez considérable pour suffire à l'exécution de projets extrêmement utiles ; il paroîtroit en quelque sorte criminel , ou ce feroit du moins une chose très-déplacée , que de la verser dans des mains indignes pour un point d'honneur aussi vétilleux. Celui qui se réduiroit à la mendicité pour s'acquitter d'une pareille promesse , ou qui sacrifieroit cent mille livres sterling pour cela passeroit pour un fou & un extravagant du premier ordre , quand même il feroit en état de les sacrifier. Une profusion si énorme paroîtroit incompatible avec ses autres obligations , avec ce qu'il se devoit à lui-même & aux autres , & par conséquent telle qu'aucun égard pour la promesse extorquée ne pourroit l'autoriser. Il est donc manifestement impossible de fixer par aucune règle précise quel est le degré de considération qu'il faut avoir pour une pa-



role ainsi donnée , ni à quoi peut se monter la plus grande somme dûe en vertu de cet engagement. Cela varie suivant le caractère des personnes, leur fortune, la solennité de la promesse & même suivant les circonstances de l'avanture ; car si celui qui promet a été traité avec beaucoup de cette espèce de galanterie ou de bons procédés qu'on rencontre quelquefois dans les personnes du caractère le plus corrompu, il semble que son obligation soit plus réelle. On peut dire en général que l'exacte convenance demande l'exécution de pareilles promesses toutes les fois qu'elle peut s'allier avec des devoirs plus sacrés, tels que ceux que l'intérêt public, la reconnoissance, l'affection naturelle ou les loix d'une juste bienfaisance nous imposent. Mais, comme nous l'avons déjà dit, il n'y a point de règles précises pour déterminer quelles sont les actions extérieures que doivent produire ces motifs, ni conséquemment quand ces vertus sont incompatibles avec l'observation de pareilles promesses.

Il est à remarquer cependant qu'elles ne sont jamais violées, lors même qu'elles le sont pour les raisons les plus



essentielles , sans quelque deshonneur pour la personne qui les a faites. Une fois lâchées , nous pouvons être convaincus de la disconvenance qu'il y auroit à les garder , mais il y a toujours quelque faute à les avoir faites. C'étoit au moins se départir des plus grandes & des plus nobles maximes de la magnanimité & de l'honneur. Un homme vraiment brave doit plutôt mourir que de lâcher une promesse qu'il ne peut tenir sans folie , ni violer sans ignominie. Car il y a toujours un peu de honte à prendre le dernier parti quoique le meilleur. L'infidélité & la fausseté sont des vices si dangereux & si terribles , & auxquels il est en même-tems si facile & si sûr de se laisser aller , qu'il n'y en a point sur lesquels nous soyons moins indulgens. De-là vient que nous attachons une idée de honte à toute violation de la foi dans quelque circonstance & dans quelque situation que ce soit. Ces vices ressemblent à cet égard aux transgressions du beau sexe contre la chasteté, vertu dont nous sommes excessivement jaloux par les mêmes raisons ; & nos sentimens ne sont pas plus délicats par rapport à celles-ci que par rapport aux autres.



Une femme qui pèche contre la chasteté se deshonne sans retour ; il n'y a point de circonstances , point de sollicitations qui puissent l'excuser , point de douleur , point de repentir de sa faute qui puisse l'expié. Nous sommes si susceptibles sur cet article que le rapt même deshonne , & que l'innocence de l'ame ne peut laver dans notre imagination la souillure du corps. Il en est de même de la foi donnée solennellement , même aux plus indignes des hommes. La fidélité est une vertu si nécessaire que nous la concevons en général comme indispensable , même envers ceux auxquels on ne doit rien autre chose , & que nous croyons qu'on peut tuer & exterminer légitimement. Envain la personne qui en est coupable insiste d'une part sur la nécessité de promettre pour sauver sa propre vie , & de l'autre sur celle de ne pas manquer à de respectables devoirs incompatibles avec l'exécution de la parole qu'elle a donnée ; ces circonstances peuvent diminuer son deshonneur , mais non l'effacer entièrement ; elle paroît coupable d'une action inséparablement liée dans l'imagination des hommes à quelque degré



de honte , elle rompt un engagement qu'elle a solennellement affirmé qu'elle tiendrait ; & si cela ne fait pas une tache & une fouillure éternelle pour son caractère , il y attache du moins un ridicule qu'il sera difficile de lever entièrement ; & je crois qu'un homme à qui pareille aventure seroit arrivée , ne se soucieroit pas d'en conter l'histoire.

Cet exemple peut servir à montrer en quoi consiste la différence entre la science des Cas & celle de la Jurisprudence , lors même qu'elles traitent l'une & l'autre des obligations que nous imposent les règles générales de la Justice.

Mais quoiqu'elles diffèrent réellement & essentiellement par le but qu'elles se proposent , l'identité de leur objet les rapproche tellement , que la plupart des Auteurs , qui ont écrit de dessein formé sur la Jurisprudence , décident les diverses questions qu'ils examinent tantôt selon les principes de leur science , tantôt selon ceux de la science des Casuistes , sans dire & peut-être sans s'appercevoir eux-mêmes quand ils changent ainsi leur marche.



La Doctrine des Casuistes n'est pourtant pas bornée à la considération des égards religieux que les règles générales de la justice demandent de nous ; elle embrasse beaucoup d'autres parties des devoirs du Christianisme & de la morale. Ce qui semble avoir donné principalement occasion à l'étude de cette espèce de science est la Confession auriculaire en usage chez les Catholiques Romains \*. Par cette institution les actions les plus secrètes, les pensées même qu'on soupçonne s'éloigner tant soit peu de la pureté chrétienne doivent être révélées au Confesseur qui apprend à ses Pénitens si & comment ils ont manqué à leur devoir, & quelle

---

\* Il y a dans ce Paragraphe & les suivans plusieurs choses dans le texte de mon Auteur sur la Confession, le Clergé & les Casuistes qui auroient pû scandaliser dans ma Traduction. Je me suis fait un scrupule de mettre sous les yeux du Public des idées contraires à l'esprit de notre Religion ; & dans cette vue j'ai fait les changemens qui m'ont paru nécessaires pour que rien ne pût blesser ni arrêter le Lecteur. Si malgré mes précautions il se trouvoit encore quelque chose qui ne fût pas orthodoxe, je prie le Lecteur de se souvenir que c'est un Protestant qui parle.



est la pénitence à faire avant qu'il puisse les absoudre au nom de la Divinité offensée.

La persuasion, ou même le soupçon d'avoir mal agi, est un poids sur le cœur de tout homme qui n'est pas endurci par de longues habitudes du vice, & entraînent à leur suite l'inquiétude & la terreur. Dans cette perplexité, ainsi que dans toutes les autres, les hommes s'empresent naturellement à se décharger du fardeau qui les presse. En confiant leurs peines à quelqu'un sur la discrétion duquel ils peuvent compter, ils sont abondamment dédommagés de la honte qu'ils souffrent par le soulagement qu'ils ne manquent pas de trouver dans la sympathie de leur confident : il est consolant pour eux de voir qu'ils ne sont pas tout-à-fait indignes d'attention, & que si leur conduite passée peut être blâmée, leur disposition présente est approuvée & suffit peut-être pour faire compensation avec celle où ils ont été, ou du moins pour leur conserver une partie de l'estime de leur ami. Dans les tems d'ignorance le Clergé possédoit seul le peu de savoir qu'il y avoit en Europe, & les mœurs des Ecclésiastiques



étoient pures & régulières en comparaison de celles du siècle où ils vivoient. Ce double avantage leur attira la confiance de presque toutes les familles particulières : ils étoient regardés comme les grands directeurs, non-seulement des devoirs religieux, mais aussi de tous les devoirs moraux : leur familiarité mettoit en réputation quiconque étoit assez heureux pour en être honoré ; & leur censure couvroit d'ignominie tous ceux qui avoient le malheur d'en être les objets. Considérés comme les grands juges du bien & du mal, ils étoient consultés sur tous les scrupules qui naissoient ; & il étoit glorieux pour une personne que ces saints hommes fussent connus pour être tellement les dépositaires des secrets de sa conscience, qu'elle ne fît pas un seul pas important ou délicat dans sa conduite sans leur aveu & leur attache. Pour répondre à cette confiance qu'on leur eût accordée quand elle n'auroit pas été ordonnée par une loi générale, ils s'appliquèrent particulièrement à connoître les devoirs des Confesseurs qui devinrent une partie nécessaire de leurs études, & en conséquence les Théologiens se mirent à ramasser ce



qu'on appelle des cas de conscience, c'est-à-dire, ces situations délicates & chatouilleuses dans lesquelles il est difficile de déterminer ce qu'il convient de faire. Ils imaginèrent que ce travail pourroit être utile tant aux directeurs qu'aux personnes dirigées, & de là l'origine des livres des Casuistes.

Les devoirs moraux, dont ils traitent, sont principalement ceux qui peuvent être renfermés, du moins en quelque sorte, dans des règles générales, & dont la violation est naturellement suivie de quelques remords & de quelque crainte du châtement. Le but de l'institution qui donna occasion à leurs écrits, fut d'appaiser les terreurs de la conscience qui suivent l'infraction de ces devoirs; mais on n'est pas touché d'une componction également vive pour avoir manqué indifféremment à une vertu quelle qu'elle soit, & personne ne s'adresse à son Confesseur pour être absous de n'avoir pas fait les actions les plus généreuses, les plus magnanimes & les plus humaines qu'il pouvoit faire. La règle violée par ces omissions n'est pas communément déterminée, ni d'une nature à exposer ceux qui la négligent



à aucun blâme , aucune censure , aucun châtement positif , quoique ceux qui l'observent méritent des honneurs & des récompenses. Les Casuistes semblent avoir regardé l'exercice de ces vertus comme une espèce d'œuvres de surérogation qu'on ne peut exiger strictement , & dont , par conséquent ils n'avoient pas besoin de traiter.

Ainsi les péchés contre la morale qu'on porte au tribunal des Confesseurs , & qui par-là sont de la compétence des Casuistes , peuvent être réduits principalement à trois classes.

La première , & la plus considérable , renferme ceux qui attaquent les loix de la Justice. Ces règles sont expresses & positives , & leur violation est naturellement suivie du sentiment intérieur qu'on mérite châtement & de la crainte de le subir de la part de Dieu ou des hommes.

Dans la seconde sont contenues les transgressions des règles de la chasteté. Ces transgressions , dans les cas les plus graves sont réellement contraires aux règles de la Justice , & personne ne s'en rend coupable sans faire à quelqu'autre une injure impardonnable. Dans les cas moins graves , ou lors-



qu'elles se bornent à ne pas observer cette exacte décence qui doit régner dans le commerce des deux sexes, elles ne doivent pas être considérées comme des infractions des règles de la justice; elles attaquent pourtant une règle claire, au moins pour l'un des deux sexes, puisqu'elles tendent à l'ignominie de la personne qui les commet; ce qui fait que dans les âmes bien nées elles sont accompagnées de quelque degré de honte & de repentir.

La troisième comprend les péchés contre la vérité. Quoiqu'ils attaquent souvent la Justice, ils ne lui sont pas toujours contraires, & par conséquent ils ne nous exposent pas toujours à une punition extérieure. Le vice du mensonge ordinaire, quoique de la bassesse la plus misérable, ne fait souvent tort à personne; & dans ce cas il n'y a ni vengeance ni satisfaction à répéter pour ceux qu'il trompe, ni pour d'autres. Il va pourtant toujours contre une règle claire, en ce qu'il tend à couvrir le menteur de confusion. Le grand plaisir de la conversation, & même de la société, vient d'une certaine correspondance d'opinions & de sentimens, d'une certaine



harmonie des esprits , qui , comme autant d'instrumens de musique , se rencontrent & s'accordent ensemble : mais cette harmonie , la plus délicieuse de toutes , ne peut exister sans la communication libre des sentimens & des opinions. C'est pourquoi nous desirons tous de savoir comment les autres sont affectés , de pénétrer dans leur intérieur & d'observer les sentimens & les affections qui s'y trouvent. Celui qui seconde en nous cette passion naturelle , qui nous invite à entrer dans son cœur & qui , pour ainsi dire , nous en ouvre les portes , paroît exercer envers nous une espèce d'hospitalité plus agréable que toute autre. Il n'y a personne d'un caractère ordinaire qui puisse manquer de plaire , s'il a le courage de dire ce qu'il sent comme il le sent & parce qu'il le sent. C'est cette franchise sans réserve qui fait que nous nous amusons du babil même d'un enfant. Quelque foibles & bornées que soient les vues de ceux qui parlent à cœur ouvert , nous nous plaifons à y entrer , nous tâchons autant que nous pouvons de nous mettre à leur portée , & de voir chaque sujet dans le jour où ils semblent l'avoir ap-



perçu. Cette passion de découvrir les vrais sentimens des autres est naturellement si forte, qu'elle dégénère souvent en une curiosité fatigante & impertinente de fouiller dans des secrets qu'on a de bonnes raisons de cacher, & que dans plusieurs occasions il faut autant de prudence; autant de force dans le sentiment de la convenance pour la gouverner & la réduire au point d'être approuvée du spectateur impartial, qu'il en faut pour y amener toutes les autres passions. D'un autre côté il n'est pas moins désagréable de mortifier cette curiosité quand elle se tient dans de justes bornes, & qu'elle ne prétend à rien qu'on doive raisonnablement lui soustraire. Celui qui élude nos questions les plus innocentes, qui ne répond pas à nos demandes les plus simples, qui s'enveloppe ouvertement dans une obscurité impénétrable, semble élever un mur autour de son cœur. Nous courons pour y entrer avec tout l'empressement d'une curiosité sans malice, & nous nous sentons en même-tems repoussés avec la violence & la rudesse la plus choquante. S'il est si désagréable de se cacher, il l'est bien davan-



tage de tenter de nous en imposer , quand le succès de l'imposture ne devroit nous faire aucun mal. Si nous voyons qu'un homme cherche à nous tromper , si les sentimens & les opinions qu'il étale paroissent évidemment n'être pas les siens ; quelque beau & admirable que soit ce qu'il dit , nous n'en pouvons tirer aucune satisfaction ; & s'il ne transpiroit rien de la nature humaine à travers les voiles dont l'affectation & la fausseté sont capables de la couvrir , une marionette seroit pour nous une compagnie aussi amusante qu'une personne qui ne diroit jamais ce qu'elle pense. Il n'y a point d'homme qui trompe , dans les choses même les plus indifférentes , qui ne sente qu'il fait comme une espèce d'injure à ceux auxquels il s'adresse , qui ne rougisse intérieurement & qui n'éprouve une sorte de tressaillement de honte & de confusion à la seule pensée qu'il peut être découvert. Les péchés contre la sincérité se trouvent donc suivis de quelque remords & d'une condamnation de soi-même ; ils appartiennent donc à la science des Casuistes.

Ainsi les principaux sujets de leurs Ouvrages sont les égards que la conf-



science doit avoir pour les règles de la Justice , jusqu'où nous devons respecter la vie & la propriété de notre prochain , les devoirs de la restitution , les loix de la chasteté & de la modestie , & en quoi consiste ce qu'ils appellent dans leur langage les péchés de la concupiscence , les règles de la sincérité , & l'obligation des sermens , des promesses & des contrats de toute espèce.

On peut dire en général des Casuistes qu'ils ont tenté infructueusement de diriger par des règles précises ce dont nous ne pouvons juger que par le tact & le sentiment. Comment est-il possible de déterminer dans chaque cas par des règles le point précis où le sentiment délicat de la Justice commence à devenir un foible & vain scrupule de conscience ? Quand la réserve & la retenue commencent à se changer en dissimulation ? Jusqu'où peut être poussée une agréable ironie , & quand elle dégénère en un mensonge odieux ? quel est le dernier période où une conduite aisée & libre peut être regardée comme décente & gracieuse , & quand elle commence à donner dans une licence étourdie &



évaporée ? Dans ces fortes de choses ce qui seroit bon pour un cas le seroit à peine pour aucun autre , tant ce qui constitue la convenance & le bonheur de la conduite dépend de la plus petite circonstance de plus ou de moins dans notre situation. Voilà pourquoi les livres des Casuistes ne font pas tout le bien qu'on en pourroit attendre. En supposant même que leurs décisions soient justes , elles sont souvent inutiles à celui qui les consulte dans une occasion , parce que malgré la multitude des cas qu'ils ont recueillis , la variété infiniment plus grande encore des circonstances possibles , fait que ce seroit grand hasard si on en trouvoit un seul exactement parallèle à celui qu'on examine. D'ailleurs le style de la plupart de leurs Ouvrages n'est pas fort propre à réveiller l'attention du Lecteur. Plusieurs même au lieu de nous élever à ce qui est noble & généreux , au lieu de nous inspirer la douceur de l'humanité , ne tendent plutôt qu'à nous apprendre à chicaner avec notre conscience , & leurs vaines subtilités ne servent qu'à autoriser une infinité de raffinemens & d'échappatoires par rapport aux articles les plus



essentiels de notre devoir. Cette frivole exactitude qu'ils ont voulu introduire dans des sujets qui n'en admettent point, les a presque nécessairement jettés dans des erreurs dangereuses, & en même tems a rendu leurs Ouvrages secs & rebutans, hérissés de distinctions abstraites & métaphysiques, & incapables d'exciter dans le cœur aucune de ces émotions qui doivent être le principal fruit des livres de morale.

Les deux parties les plus utiles de la Philosophie morale sont donc l'Éthique & la Jurisprudence; & en les comparant avec la science des Cas il paroît qu'il y avoit généralement plus de bon sens dans les anciens Moralistes qui, en traitant des mêmes sujets, n'affectent point une exactitude vétilleuse, mais s'en tiennent à décrire d'une manière générale quel est le sentiment sur lequel la justice, la modestie & la véracité sont fondées, & quelle est la façon ordinaire d'agir à laquelle nous portent communément ces vertus.

On trouve cependant que divers Philosophes ont tenté quelque chose d'approchant de la Doctrine Casuistique.



Tel est ce qu'on voit dans le troisième livre des Offices de Cicéron , où , comme un Casuiste , il tâche de donner des règles pour notre conduite dans plusieurs passes délicates où le point de la convenance est difficile à déterminer. Il paroît aussi par plusieurs endroits du même Livre , que d'autres Philosophes avoient fait avant lui de pareils essais ; mais ni lui ni eux ne songeoient à nous donner un système complet dans ce genre ; ils vouloient seulement montrer comment il se rencontre des situations dans lesquelles il est douteux si la plus parfaite convenance de conduite exige qu'on observe ou qu'on passe par dessus ce que les règles du devoir nous prescrivent dans les cas ordinaires.

Chaque système de Loix positives peut être regardé comme une tentative plus ou moins imparfaite pour établir un système de Jurisprudence ou pour faire le dénombrement des règles de la Justice. Comme les hommes ne se soumettront jamais aux injustices qu'ils peuvent se faire mutuellement , le Magistrat public est dans la nécessité d'employer le pouvoir de la communauté



pour les obliger à la pratique de cette vertu , sans quoi la société civile deviendrait un théâtre de désordre & de carnage , chacun se vengeant par ses propres mains des injures qu'il s'imagineroit avoir reçues. Pour prévenir la confusion qui suivroit le droit qu'auroit chaque particulier de se venger lui-même , dans tous les gouvernemens qui ont acquis une certaine consistance d'autorité , le Magistrat entreprend de faire justice à tous , & promet d'entendre & de redresser tous les griefs. Il y a de même dans tous les Etats bien gouvernés non-seulement des Juges destinés à terminer tous les différens entre les individus , mais des règles prescrites pour les décisions de ces Juges , & l'esprit de ces règles est en général de s'accorder avec celles de la justice naturelle. Cet accord n'existe pourtant pas dans toutes les occasions. Quelquefois ce qu'on appelle constitution de l'Etat ou l'intérêt du Gouvernement , quelquefois l'intérêt de certaines classe particulières d'hommes qui tyrannisent le gouvernement donnent aux Loix d'un Pays des entorses qui les font diverger de ce que prescrit



la justice naturelle. Dans quelques contrées la grossiereté & la barbarie du peuple ne permet pas aux sentimens de la justice d'atteindre à l'exactitude & à la précision auxquelles ils arrivent naturellement dans des Nations plus civilisées ; leurs loix , comme leurs mœurs , sont rudes & grossières , & font peu de distinctions. Dans d'autres où les mœurs du peuple pourroient fort bien s'accommoder du système de Jurisprudence le plus exact , la mauvaise constitution des Cours de Judicature en rend l'établissement impossible. Il n'est enfin aucun pays où les Loix positives se rencontrent exactement dans tous les cas avec ce que dicteroit le sentiment de la justice naturelle. Ainsi quoique les systèmes des Loix positives méritent d'avoir la plus grande autorité en qualité de registres où sont consignés les sentimens de différens siècles & de différentes Nations , ils ne peuvent être regardés comme des collections complètes des règles de la justice naturelle.

On pouvoit s'attendre que les raisonnemens des Jurisconsultes sur l'imperfection & l'amélioration des Loix



de différens pays auroient donné occasion de rechercher quelles étoient les règles de la justice naturelle indépendamment de toute institution positive ; on pouvoit s'attendre que leurs réflexions là-dessus les meneroit à vouloir former un systême de ce qu'on appelle proprement droit naturel , ou une théorie des principes généraux qui doivent être l'ame & le fondement des Loix de toutes les Nations. Mais quoiqu'elles aient produit quelque chose en ce genre , & que tous les Auteurs qui ont traité systématiquement des Loix d'une contrée particulière aient inféré dans leurs Ouvrages plusieurs observations de cette nature ; on ne s'est avisé que fort tard de songer à un tel systême général , & de traiter de la philosophie des Loix en elle-même & sans aucun rapport aux institutions particulières d'une Nation. Cicéron dans ses Offices & Aristote dans ses Ethiques , traitent de la justice de la même manière générale dont ils traitent des autres vertus. Nous pouvions naturellement compter trouver dans les loix de Cicéron & de Platon quelques essais ten-



dans à l'énumération de ces règles de l'équité naturelle qui doivent tirer leur sanction des Loix positives de chaque Pays. Cependant on n'y voit rien qui ressemble à cela ; leurs loix sont des loix de police & non de justice. Grotius semble avoir été le premier qui ait tenté de donner au monde quelque chose d'approchant d'un systême régulier de ces principes qui doivent être l'ame & le fondement des loix de toutes les Nations , & son Traité du Droit de la Guerre & de la Paix est peut-être encore avec tous ses défauts ce que nous avons de plus complet sur cette matière. Je tâcherai de rendre compte dans un autre discours des principes généraux des loix & du gouvernement & des différentes révolutions qu'ils ont éprouvées dans les différens âges & les différens périodes de la société , non-seulement dans ce qui concerne la justice , mais dans ce qui concerne la police , les finances , la guerre & tout ce qui est l'objet des Loix. Je n'entrerai donc à présent dans aucun autre détail sur l'Histoire de la Jurisprudence.

*F I N.*



---

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé , *Théorie des Sentimens Moraux* , &c. cet Ouvrage, qui a pour objet de perfectionner la connoissance du cœur humain , m'a paru très-intéressant & digne de l'impression. A Paris, ce 9 Septembre 1772.

LOUVEL.

---

## P R I V I L E G E D U R O I.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A Nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Conseils Supérieurs, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : S A L U T. Notre amé le Sieur V A L A D E, Libraire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Livre intitulé *Théorie des Sentimens Moraux* , &c. par M. l'Abbé B L A V E T , s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaire. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date



d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril mil sept cent vingt - cinq , à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très - cher & féal Chevalier , Chancelier Garde des Sceaux de France , le Sieur DE MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU , le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant - causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la Copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de haro , chartre normande & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris , le sixième jour du mois d'Avril , l'an de grace mil sept cent soixante-quatorze , & de notre règne le cinquante-neuvième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

*Registré sur le Registre XIX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris. N<sup>o</sup>. 1844 , fol. 228 , conformément au Règlement de 1723. A Paris , ce 8 Avril 1774. Signé , C. A. JOMBERT pere , Syndic.*

---

De l'Imprimerie de J. G. CLOUSIER ,  
rue Saint-Jacques.